UVIC - McPHERSON
3 2775 90437721 4

UNIVERSITY
OF VICTORIA
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/sullyprudhomme0000edmo

G. H. Emerson.
April.
1928.

SULLY PRUDHOMME

POÈTE SENTIMENTAL ET POÈTE PHILOSOPHE

DU MÊME AUTEUR

DANS LA MÊME COLLECTION :

Leconte de Lisle, l'homme et l'œuvre, in-16, Paris, Boivin, 1922.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS :

Byron et le Romantisme français, in-8°, Paris, Hachette, 1907.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)

Paul Hervieu, conteur, moraliste et dramaturge, in-8°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1917.

Alfred de Vigny, sa pensée et son art, in-16, Paris, Garnier, 1923.

Etudes de littérature préromantique, in-8°, Paris, Champion, 1923.

Byron (Collection des Cent Chefs-d'Œuvre étrangers, in-16, Paris la Renaissance du Livre, 1924.

Alfred de Vigny : « *Héléna* », poème en trois chants, édition critique, Paris, Hachette, 1907.

— « *Poèmes Antiques et Modernes* », édition critique (Société des Textes français modernes), Paris, Hachette, 1914.

— « *Les Destinées* », poèmes philosophiques, édition critique (Société des Textes français modernes), Paris, Hachette, 1924.

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DES COURS ET CONFÉRENCES

EDMOND ESTÈVE

Professeur à l'Université de Nancy

SULLY PRUDHOMME

POÈTE SENTIMENTAL ET POÈTE PHILOSOPHE

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE

BOIVIN & Cie, ÉDITEURS

3 ET 5, RUE PALATINE (VIe)

1925

UNIVERSITY OF VICTORIA
LIBRARY
Victoria, B. C.

SULLY PRUDHOMME

POÈTE SENTIMENTAL ET POÈTE PHILOSOPHE

CHAPITRE I

LES IMPRESSIONS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

I

Sully Prudhomme, — René-François-Armand Prudhomme, au regard de l'état civil, — est né à Paris, au nº 34 de la rue des Petites-Ecuries, le 16 mars 1839. Les poètes viennent au monde où ils peuvent, en cela semblables au reste des hommes. Que celui-ci ait vu le jour en plein faubourg Saint-Denis, dans une rue étroite et affairée, à l'un ou l'autre étage d'une bâtisse sans caractère, et non dans un de ces vieux logis de province qu'il a décrits, en des vers bien connus (1), avec amour, le fait est en soi sans grande conséquence, et il n'y aurait pas lieu de s'y arrêter davantage, si lui-même n'avait pris la peine de marquer ce qu'il croyait devoir à son origine parisienne.

Je suis né à Paris, a-t-il écrit dans un de ses livres, j'y ai séjourné plus longtemps que nulle part ailleurs. Mon âme, comme un miroir, y a reçu et réfléchi maints rayons de lumière et de chaleur que de nombreux siècles y avaient concentrés. Ce que je dois au foyer que mon berceau y a trouvé, aux maîtres qui m'y ont formé, aux amis qui m'y ont accueilli, aux chefs-d'œuvre de la langue qu'on y parle et des arts qu'on y cultive est incalculable. Ils étaient parisiens, enfin, les yeux qui m'ont les premiers remué le cœur. C'est plus qu'il n'en faut sans doute pour me rendre profondément chère la capitale de la France (2).

(1) *Les Solitudes : Les vieilles maisons.*
(2) *Sur les liens nationaux et les liens internationaux.*

Paris, non le Paris qui s'amuse, mais le Paris qui travaille et qui peine, le Paris aussi qui réfléchit et qui pense, a donc été la patrie de son âme aussi bien que de son corps. Mais de quelle province étaient venus les Parisiens d'occasion auxquels il devait la vie ? Son père était employé ou intéressé dans une maison de commerce. J'ignore quelles étaient exactement ses origines. Il mourut environ deux ans après la naissance de son fils. Quelle ressemblance physique ou morale ce fils avait-il avec lui ? Nous n'avons aucun moyen de le conjecturer. Notons seulement que Sully Prudhomme fut — chose toujours importante dans l'éducation d'un enfant et dans la formation de son caractère — privé de la présence au foyer et de la direction d'un père, et cherchons uniquement du côté maternel les influences familiales qui ont pu agir sur lui.

Sa mère, née Clotilde Caillat, était originaire de Lyon. Ce sont vraisemblablement les souvenirs qu'elle avait apportés de sa ville natale, fidèlement entretenus et transmis à ses enfants comme une religion, qui inspirèrent au poète la prédilection qu'il montra jusqu'à son dernier jour pour la grande cité industrielle. Au mur de sa chambre à coucher étaient appendus deux plans anciens de Lyon, placés de telle sorte qu'à son réveil son premier regard ne pouvait manquer de tomber sur eux. Il y tenait beaucoup et les emportait régulièrement avec lui quand il allait passer l'été dans sa maison de campagne de Chatenay. Leur vue lui rappelait un épisode de sa jeunesse. Il avait fait à Lyon, vers la fin de son adolescence, un séjour assez prolongé. Il y avait eu des impressions de diverses sortes, les unes délicieuses, les autres émouvantes. Il avait, tout en haut de cette colline de la Croix-Rousse, sur laquelle se dresse aujourd'hui sa statue, des cousins auxquels il était très attaché. Il ne manqua pas, tant qu'il put se déplacer, d'aller les voir, fût-ce au prix d'un assez long détour, toutes les fois que le hasard d'un voyage l'amenait dans la région du sud-est. Des fenêtres de la vieille demeure familiale, dont il était devenu le propriétaire, il jouissait d'une vue grandiose sur le Rhône et sur la ville qu'il aimait. Il se sentait attiré vers elle par une sympathie obscure et irré-

sistible, dont l'atavisme sans doute avait déposé le germe au fond de sa nature. Un de ceux qui l'ont connu le mieux, — c'est Gaston Paris, — a signalé dans sa physionomie littéraire et morale quelques-uns des traits les plus marqués du caractère lyonnais : « un profond sérieux, un perpétuel repliement sur soi-même, une préoccupation constante des choses religieuses, et, dans l'art même, la prédominance du dessin sur la couleur, un faire délicat et savant, parfois un peu gris, une tendance marquée à l'idéalisation (1). » Il y a en effet une parenté certaine, qu'il serait aisé de mettre en lumière, entre la poésie de Sully Prudhomme et celle des poètes lyonnais du XVI^e^ et du XIX^e^ siècle, de Maurice Scève, de Victor de Laprade ou des frères Tisseur. Il y en a une aussi, que Sainte-Beuve avait signalée dès la première heure, entre son art et celui d'un Chenavard ou d'un Puvis de Chavannes. Mais le tempérament qu'il devait à ces prédispositions lointaines fut encore renforcé par les conditions où son enfance se passa.

Le milieu où la naissance l'avait placé était un milieu profondément honnête et sain, mais un peu froid et triste. Sa mère, quand il naquit, n'était plus bien jeune. Elle avait attendu pendant de très longues fiançailles un bonheur qu'elle pleura d'autant plus amèrement qu'il avait été plus court. Une des premières et des plus fortes impressions de l'enfance de Sully Prudhomme, ce sont les images de deuil dont il se trouva environné avant même de pouvoir comprendre ce qui se passait autour de lui.

En ce temps-là je me rappelle
Que je ne pouvais concevoir
Pourquoi, se pouvant faire belle,
Ma mère était toujours en noir.

Quand s'ouvrait le bahut plein d'ombre
J'éprouvais un vague souci
De voir près d'une robe sombre
Pendre un long voile sombre aussi.

(1) *Penseurs et Poètes : Sully Prudhomme.*

Le linge, radieux naguère,
D'un feston noir était ourlé :
Tout ce qu'alors portait ma mère,
Sa tristesse l'avait scellé.

Sourdement et sans qu'on y pense,
Le noir descend des yeux au cœur... (1)

Il y descend, et il y reste. Toute sa vie, en dépit des accès de folle gaîté auxquels il s'abandonnait parfois dans sa jeunesse, Sully Prudhomme a gardé sur l'âme un peu de ce noir.

Mme Prudhomme, autant sans doute pour échapper à l'isolement que pour améliorer la situation modeste dans laquelle l'avait laissée la mort prématurée de son mari, était venue habiter, à deux pas de la rue des Petites-Ecuries, au nº 49 de la rue d'Hauteville, avec un frère et une sœur, tous deux célibataires et tous deux ses aînés. Elle était bonne, tendre et douce, un peu timide et effacée, comme il était naturel, étant la plus jeune. Bien des années après, son fils nous la montre, à côté de sa sœur, « filant doux et circulant légèrement dans les corridors comme une religieuse sous l'œil de la supérieure ». L'oncle Caillat et la tante Fanny, autant qu'on en peut juger à travers les rares et discrètes confidences de Sully Prudhomme, avaient des cœurs excellents, des caractères droits, mais entiers, et des idées un peu étroites. Ils ne concevaient pas qu'on pût avoir de la vie une autre conception que la leur. Sully Prudhomme s'est plaint plusieurs fois de « la tradition de vie commune » que les Caillat avaient laissée après eux, des « mœurs Caillat » qui étaient les mœurs de petits bourgeois étriqués et fermés. Il n'en a pas moins aimé « cette bonne famille », mais en pestant à l'occasion contre elle. Chose plus grave, il lui est arrivé de parler à plusieurs reprises de « son enfance douloureuse » et de « sa jeunesse manquée ». Il semble bien que par là s'expliquent en partie certains traits de son caractère, la timidité et l'irrésolution, ou, si l'on aime mieux, le manque de décision et d'audace, et par suite certains traits aussi de sa pensée et de son art. Ce

(1) *Les Solitudes : Le premier deuil.*

milieu bourgeois, qu'il avait en horreur, avait mis sur lui une empreinte dont il avait conscience, et dont il ne put jamais se débarrasser tout à fait. Il s'avouait lui-même « de race bourgeoise », et sa poésie, avec tout ce qu'elle a par ailleurs de délicat, de rare et de fin, aura toujours aussi quelque chose de bourgeois. Sully Prudhomme est bourgeois comme Vigny était aristocrate. Entre tant de différences, et de si profondes, qui les séparent, malgré des ressemblances certaines, celle-ci n'est pas la moindre assurément.

Un système d'éducation trop rigide est particulièrement fâcheux quand il s'applique, comme c'était le cas, à une nature tendre et sensible. Cette sensibilité fut bientôt mise à une rude épreuve. A huit ans on plaça l'enfant comme interne dans un pensionnat de Bourg-la-Reine. Cette décision pouvait se justifier par les meilleures raisons du monde : désir de soustraire un garçonnet d'une santé fragile aux inconvénients de l'atmosphère parisienne et d'un logement trop resserré ; souci de lui assurer au plus tôt l'instruction régulière qui lui permettrait un jour de se faire une situation honorable... Je crains qu'elle n'ait paru trop naturelle aux deux célibataires qui gouvernaient la maison. Leur excuse, c'est qu'ils ne s'imaginaient pas quel supplice ils allaient infliger. Ce supplice, Sully Prudhomme l'a décrit, quelque vingt ans plus tard, dans la première des *Solitudes*, en des termes qui ne peuvent s'oublier :

On voit dans les sombres écoles
Des petits qui pleurent toujours...
. . . . . .
Ces enfants n'auraient pas dû naître :
L'enfance est trop dure pour eux !
. . . . . .
Tout leur est terreur et martyre...

Le jour, ils tremblent sous l'œil du maître ; la nuit, ils frissonnent « dans le désert du grand dortoir » :

Pendant que les autres sommeillent
Faits au coucher de la prison,
Ils pensent au dimanche, ils veillent
Pour se rappeler la maison.

Ils songent qu'ils dormaient naguères
Douillettement ensevelis
Dans les berceaux, et que les mères
Les prenaient parfois dans leurs lits.

O mères, coupables absentes,
Qu'alors vous leur paraissez loin !
A ces créatures naissantes
Il manque un indicible soin ;

On leur a donné les chemises,
Les couvertures qu'il leur faut ;
D'autres que vous les leur ont mises,
Elles ne leur tiennent pas chaud.

Mais tout ingrates que vous êtes,
Ils ne peuvent vous oublier,
Et cachent leurs petites têtes,
En sanglotant, sous l'oreiller (1).

A maintes reprises, Sully Prudhomme a fait allusion dans ses vers à ces tortures de ses premières années, au « sombre enclos » où son enfance était « asservie », à la classe étroite et sombre où il ne respirait qu' « avec crainte ». L'horreur qu'il en avait gardée lui faisait regretter rétrospectivement d'avoir reçu la vie et considérer presque comme un devoir de ne la transmettre à personne.

Celui qui ne saurait se rappeler l'enfance,
Ses pleurs, ses désespoirs méconnus, sans trembler,
Au bon sens comme au droit ne fera point l'offense
D'y condamner un fils qui lui peut ressembler (2).

Jusque dans sa vieillesse, « son front se plissait, sa face se faisait triste et compatissante » quand il rapportait le temps malheureux de sa vie d'interne, sa vie dure, souffrante, surtout pour un adolescent soumis, grave et réfléchi comme lui, « qui considérait un simple pion comme une divinité ». Il déclarait « qu'il ne voudrait pas revivre cette première jeunesse scolaire » ; et c'est sans doute en faisant un retour sur lui-même qu'il définissait l'enfant « un être dont on contrarie tous les désirs (3) ».

(1) *Les Solitudes* : *Première solitude.*
(2) *Les Vaines Tendresses* : *Vœu.*
(3) Edouard Champion : *Entretiens avec M. Sully Prudhomme.*

II

Du pensionnat de Bourg-la-Reine, où il demeura un temps qu'il est difficile de déterminer, Sully Prudhomme passa à l'Institution Massin. Il s'y trouva en compagnie d'« un ami d'enfance tendre et sûr », Paul Sédille, le futur architecte de la basilique Jeanne d'Arc à Domremy, dont la mère était l'amie intime de la sienne. Enfin, on le mit à la pension Bousquet, 15, rue de Chaillot, où il acheva ses études. La pension Bousquet conduisait ses élèves, en voiture, au lycée Bonaparte (aujourd'hui lycée Condorcet). Sully Prudhomme y rencontra celui qui devait être le plus cher camarade de sa jeunesse et son ami de toujours, Léon Bernard-Derosne. Entre ces deux adolescents à peu près exactement du même âge, — Bernard-Derosne était né en 1840 — s'établit une étroite intimité de cœur et d'esprit fondée sur une remarquable analogie de caractère. « Un analyste méticuleux, toujours en défiance de lui-même », telle est la définition que le poète donnait du spirituel moraliste que fut Bernard-Derosne dans les moments de loisir que lui laissait le journalisme politique. Mais Bernard-Derosne aurait pu tout aussi justement la donner de Sully Prudhomme. Leur jeunesse avait été mêlée à ce point que l'auteur des *Stances et Poèmes*, en dédiant son premier recueil à son ami, pouvait lui dire en toute sincérité : « Tu reconnaîtras, je l'espère, tes propres sentiments dans mon livre. » La vie ne les sépara point, et leur amitié ne fut pas purement intellectuelle : elle allait jusqu'au dévouement le plus complet. Lorsque, pendant et après la guerre de 1870, la santé de Sully Prudhomme, ébranlée déjà par trois deuils cruels et presque simultanés, subit la grave atteinte dont elle ne se remit jamais tout à fait, Bernard-Derosne recueillit chez lui le pauvre solitaire, souffrant, incapable de marcher, et lui prodigua ses soins. Mais en 1880, lorsque à son tour il se trouva aux prises avec la maladie, — une petite vérole très maligne qui mit ses jours en danger, — Sully Prudhomme, dont l'état était encore

bien précaire et exigeait les plus grands ménagements, voulut à toute force aller le soigner, et il fallut l'opposition absolue de sa sœur et de son beau-frère pour l'empêcher de donner suite à son généreux projet.

Cette étroite liaison nous rend particulièrement précieux le récit que Bernard-Derosne nous a laissé de leurs communes années de collège. C'est, à ma connaissance, sur cette période de la vie de Sully Prudhomme, le seul témoignage circonstancié que nous possédions. Si nous en croyons le biographe, l'écolier faisait déjà pressentir l'homme qu'il serait un jour.

Quand il était tout petit, déjà c'était un sage. Tous ceux qui l'ont vu au collège se rappellent la franchise sérieuse, la simplicité et la bonne grâce un peu mélancolique de ses façons. Il est devenu beau ; il ne l'était pas alors. C'était un bambin de dix ans, grandi un peu vite, au geste hésitant et gauche, avec des bras trop longs, une physionomie craintive, un air avenant et dépaysé. Seul son regard était beau. Imaginez de grands yeux gris vert, où se lisaient tour à tour la bonté, l'énergie, la volonté précoce de penser, un mélange curieux d'adorable douceur et de gravité virile, de cordiale bienveillance et d'inquiétante profondeur (1).

Tel quel, ce petit bonhomme prit très vite dans le microcosme scolaire une place que nul n'avait prévue. « Ses camarades, quand il arriva pour la première fois dans la cour, à l'heure de la récréation, dirent simplement après l'avoir examiné : ce doit être un bon garçon. Trois jours après son entrée au collège, il aurait fait ce qu'il aurait voulu de ceux qui avaient dit qu'il devait être un bon garçon. » — D'où venait cet « ascendant souverain » qui lui fut unanimement reconnu ? De ce que « tout de suite il fut jugé comme un garçon qui n'était pas comme les autres. Même ceux qui étaient plus âgés que lui le respectèrent. Tout le monde l'aima. Il fut l'arbitre de tous les différends. Quand il avait prononcé, il n'y avait pas d'appel. Ce rôle de justicier ne lui plaisait point. Il faisait de son mieux pour s'y dérober. On le lui imposa, bon gré, mal gré. Force lui fut bien de s'y résigner. Il le fit avec bonne humeur, et il avait l'équité souriante. »

(1) Léon Bernard-Derosne : *Sur le vif, portraits au crayon*, Paris, 1895.

Cette influence dont il disposait, il ne l'exerçait d'ailleurs que dans le sens de la pacification et de l'ordre. « Les mauvaises têtes, les cancres les plus endurcis, avaient pour lui une véritable vénération. Il accorda même à quelques-uns d'entre eux une prédilection particulière. Il les prenait par leur faible et finissait, sans avoir l'air d'y toucher, par obtenir les changements les plus désirables dans la conduite tout au moins de ceux qui se trouvaient avoir du cœur et de l'esprit. » Lui-même tenait à honneur de se montrer irréprochable. « D'instinct, il avait le respect de la règle, car quelque chose l'avertissait sûrement que la règle, même la plus dure, a presque toujours sa raison d'être. Plein d'indulgence pour ceux qui bravaient la discipline, il la respectait avec une aveugle étroitesse. L'idée d'une réprimande, même légère, l'affectait, car, dans la beauté ingénue de son jeune orgueil, il n'admettait point que par sa faute il pût donner à personne au monde le droit de l'humilier en lui représentant qu'il avait manqué à son devoir. » Pourtant, quand sa conscience lui en avait montré le besoin, il n'hésitait pas à accomplir des actions qui engageaient sa responsabilité. Il le faisait, nous dit encore Bernard-Derosne, « avec une vaillance qui, chez un enfant scrupuleux et impressionnable comme lui, prenait un caractère héroïque ». L'anecdote que voici en est la preuve :

Un jour, pour venger un camarade qu'un grand avait, sans raison, frappé et meurtri, lui, qui était donné en exemple au collège tout entier, entra bravement dans une classe qui n'était pas la sienne, et là, devant plus de cent élèves, corrigea magistralement le coupable. Il aurait pu, pour beaucoup moins, être chassé du lycée, et il faut convenir qu'il est difficile d'imaginer une plus insolente infraction à la discipline. Celui qu'il avait ainsi vengé, — une espèce d'aztèque nerveux et noir, haut comme une botte, — abruti par l'admiration et la reconnaissance, balbutiait en pleurant comme un veau : « Mais si tu avais été chassé ?... si tu avais été chassé ?... » Il répondit simplement : « Je risquais en effet d'être chassé ; mais l'amitié n'a de sens que si elle est prête à se prouver par un sacrifice. Tu avais été injustement maltraité ; il fallait que cette injustice fût réparée (1).

L'horreur de l'injustice était si grande chez ce garçon raison-

(1) Léon Bernard-Derosne, *ouvrage cité.*

nable et calme qu'elle le poussait tout de suite aux résolutions extrêmes. Un jour qu'à la pension Bousquet on lui avait adressé des reproches immérités, il prit aussitôt la porte et courut se réfugier chez sa mère. Il fallut pour le ramener que le chef d'institution fît une démarche personnelle.

III

Il ne faudrait pas exagérer cette raideur et cette gravité précoces, ni voir en Sully Prudhomme adolescent un Don Quichotte ou un Marc-Aurèle. C'était un gamin comme les autres. « Il aimait le jeu, la gymnastique, et tenait dans les parties de barres, à être le premier comme il l'était en géométrie. Partout il portait cette préoccupation, qui chez lui était dominante, qu'il faut faire bien, à son temps et à son heure, ce qu'on a résolu de faire. » Aussi était-il estimé et aimé de ses maîtres autant que de ses camarades. Il était entré au lycée Bonaparte en quatrième, dans la classe de M. Romtain. Il s'y plaça parmi les tout premiers. A la fin de l'année, il obtenait, —outre le prix d'excellence, qui ne lui échappa qu'une seule fois pendant toute la durée de ses études — le premier prix de thème latin, le premier prix de grec, le second prix de « grammaire comparée », le troisième accessit de version latine, le second prix d'arithmétique. En histoire, où il était mis en état d'infériorité par une mémoire rebelle, dont il s'est plaint toute sa vie, il devait se contenter du septième accessit. Dans l'ensemble, il réussissait à peu près également en lettres et en sciences. Il semblait même qu'il eût plus de dispositions pour les lettres. Cependant, au moment de passer en troisième, quand il dut opter, conformément au régime de la bifurcation nouvellement institué par le ministre Fortoul, entre la section des lettres et la section des sciences, c'est pour celle-ci qu'il se décida. « Ce fut, nous dit-on, un étonnement mêlé de regrets pour beaucoup des amis de sa famille, surtout pour un vieux magistrat, délicat lettré, qui ne put s'empêcher de lui

faire des remontrances... Mais il se rendit aux conseils de son maître de pension (1). » Ces conseils étaient-ils dictés par des préoccupations utilitaires, ou par des considérations pédagogiques ? nous n'en savons rien. Mais il est intéressant de noter que Sully Prudhomme fut poussé vers les sciences, de son propre aveu, « par une direction supérieure qu'accepta sa curiosité, en dépit de son penchant déjà marqué pour les vers (2). » Cette « déviation téméraire », comme il la qualifie lui-même, eut pour le développement de son talent et de son œuvre des conséquences qu'il serait difficile d'exagérer.

Le jeune élève s'adonna dès lors aux études scientifiques avec la conscience qui était, nous le savons déjà, le trait dominant de son caractère, et ses efforts furent récompensés, en troisième et en seconde, par d'éclatants succès. A l'issue de la rhétorique, les résultats furent moins brillants. La cause de cette défaillance apparente était un mauvais état de santé qui avait contraint le jeune homme à s'abstenir momentanément de tout travail. Ce coup du sort, qui privait un des meilleurs élèves de la division des récompenses auxquelles il aurait pu légitimement prétendre, parut à l'administration du lycée assez inique pour qu'elle en témoignât publiquement ses regrets. Une note du Palmarès de 1856 constate que « l'élève Prudhomme a été empêché par la maladie de prendre part à plusieurs compositions des prix ». Le 1er août de la même année, il conquérait le diplôme de bachelier ès sciences avec la mention assez bien, et, à la rentrée d'octobre, il se faisait inscrire en mathématiques spéciales, en vue de se préparer au concours de l'Ecole Polytechnique. Il n'est pas douteux qu'il n'y eût réussi, si, encore une fois, la maladie ne s'était mise à la traverse. En cours d'année, une ophtalmie assez grave le forçait à interrompre la préparation commencée et modifiait ses projets.

Ces trois ou quatre années d'études non pas exclusivement, mais plus particulièrement scientifiques ont laissé sur l'esprit

(1) Henri Poincaré, *Savants et écrivains : Sully Prudhomme.*
(2) Préface au livre de Camille Hémon, *La philosophie de M. Sully Prudhomme,* Paris, 1909.

de Sully Prudhomme une empreinte qui, à aucun moment de sa vie, ne s'est effacée. Il n'a jamais cessé de suivre les progrès de la science et de s'y intéresser. A l'âge où les jeunes gens lisent volontiers des vers ou des romans, il se délassera en approfondissant l'algèbre, et, pendant sa vie entière, une des principales occupations de ce poète sera la composition d'un volumineux traité sur la géométrie. Ce travail, pour lui emprunter sa propre expression, fut sa « marotte ». Il reconnaissait qu'il avait dépensé à le poursuivre une volonté qui aurait suffi à la confection de trois poèmes comme la *Justice* ou le *Bonheur*. On peut regretter ou non qu'il n'ait pas concentré tout son effort sur son œuvre poétique. Mais on est en droit de se demander si une application si constante à des matières si abstraites n'a pas contribué à tarir plus vite la source d'une inspiration naturellement un peu grêle. En revanche, il ne paraît pas douteux que la pratique du raisonnement mathématique ne soit pour beaucoup dans l'habitude qu'a prise de bonne heure Sully Prudhomme d'appliquer aux sentiments les plus ténus de l'âme humaine une méthode de notation extraordinairement précise. Parmi nos poètes du XIXe siècle, il est le seul, à ma connaissance, qui ait joint au bénéfice d'une culture littéraire étendue celui d'une culture scientifique approfondie. L'occasion et le point de départ de cette double culture fut le système tant honni de la bifurcation. Il me paraît équitable de relever le fait et de le porter à son actif.

Sully Prudhomme quitta le lycée Bonaparte à la fin du mois de février 1857. Mais il conserva toujours un pieux attachement à la maison qui avait abrité son adolescence, ainsi qu'aux professeurs dont il avait reçu les leçons. En 1883, il présidait le banquet annuel de l'Association des anciens élèves. En portant le toast traditionnel

> A notre cher lycée, à sa règle bénigne,
> Au généreux savoir de ses maîtres aimés,
> A la longue union des cœurs qu'ils ont formés (1),

(1) *Le Prisme* : *Vers lus à un banquet du lycée Condorcet.*

il exprima son regret mélancolique que la vieille façade, jadis familière à ses yeux, eût disparu pour faire place à une architecture plus belle et toute neuve. Mais, comme on peut l'attendre d'une âme aussi élevée que la sienne, c'est moins aux choses qu'il s'attachait qu'à l'esprit, à l'esprit de son lycée, à l'esprit de l'Université. *L'Alma Mater* était vraiment pour lui une mère. Il l'aimait comme telle, et il l'aimait jalousement. Toute atteinte à son prestige lui était une douleur personnelle. En 1876, le rejet par le Sénat d'une loi votée par la Chambre, qui retirait aux Facultés libres le droit de conférer les grades et le réservait aux seuls jurys universitaires, lui parut être une de ces atteintes. Il y vit un « échec » pour l'Université, et il le « ressentit singulièrement ». Sous le coup de cette impression, il jeta sur le papier quelques strophes dont le ton véhément dénotait chez une nature modérée comme la sienne une agitation extraordinaire.

J'ai comme un vétéran ressenti ta défaite ;
De la blessure impie et lâche qu'ils t'ont faite,
J'ai saigné comme un fils, chère Université,
Car il fermente encore en mon cœur de poète,
Le cordial puissant dont tu m'as allaité.

Car toute âme à vingt ans te doit sa délivrance :
Tu la sauves de l'ombre où dort son ignorance,
Dépliant un par un ses langes étouffants ;
Car tes bras généreux sont les bras de la France
A la nuit séculaire arrachant ses enfants.

C'est toi qui, discernant le bon grain de l'ivraie,
Habile à pressentir la vocation vraie
Qui soupire et palpite en le cachot du front,
Disputes aux foyers que le génie effraie
Les fils désavoués qui les illustreront... (1).

Il reprit à loisir ces strophes enflammées, il en fit les stances qu'il lut, au banquet de 1886, à ses anciens camarades du lycée Condorcet. Il y définit cette fois avec autant de sérénité que d'élévation l'esprit universitaire, cet esprit fait de large patrio-

(1) Sully Prudhomme, *Lettres à une amie* (1865-1881), Paris, 1911 ; un certain nombre des détails biographiques donnés ci-dessus ou ci-dessous proviennent de cet ouvrage.

tisme, de haute et impartiale justice, de droiture et de raison, de goût pour l'intelligence et de sympathie pour le talent. Il termina en faisant hommage à l'Université, comme de son bien propre, des mérites littéraires qu'il avait pu acquérir :

> Pour moi, je te rapporte, en nourrisson fidèle,
> Le meilleur des pensers que je rime aujourd'hui ;
> Si j'ai fait un bon vers, il te doit son coup d'aile,
> Sa trempe et son éclat, car ton sang coule en lui (1).

La pièce est dédiée à M. Deltour, son ancien professeur de seconde au lycée Bonaparte ; non sans raison, car c'est dans cette classe que ses dispositions pour la poésie s'affirmèrent et commencèrent à se manifester sous les yeux et avec les encouragements d'un professeur bienveillant.

IV

A sa sortie du lycée, Sully Prudhomme, pour rétablir sa santé, fut envoyé par sa famille à Lyon, chez des parents qu'il y avait. Il y demeura assez longtemps. A cette époque de sa vie, nous dit-on, se rapporte le double souvenir « d'une délicieuse idylle » et « de l'une des crises les plus profondes et les plus décisives qu'ait traversées la conscience du penseur » (2). Nous aurons l'occasion de revenir sur les premiers éveils en lui de la sentimentalité amoureuse ou mystique. Contentons-nous pour l'instant de les noter au passage, et continuons à le suivre dans les allées et venues où l'engage la nécessité de chercher sa voie et d'assurer son avenir.

En 1858, il était rentré à Paris et il y avait pris son baccalauréat ès lettres. Bien qu'un diplôme de ce genre eût, à cette époque, pour plusieurs raisons, une valeur beaucoup plus grande que celle qu'il peut avoir à présent, alors pas plus qu'aujourd'hui

(1) *Le Prisme : L'Université.*
(2) Camille Hémon, *L'âme et la destinée de Sully Prudhomme*, Lyon, 1911.

l ne donnait à un jeune homme le moyen de gagner sa vie. Sully Prudhomme, en quête d'une situation, crut d'abord la trouver dans l'industrie. Il avait eu pour camarade au lycée Bonaparte Henri Schneider, dont le père, depuis 1837, dirigeait les usines du Creusot. M. Eugène Schneider offrit, dans ses bureaux, à l'ami de son fils, « une situation modeste, mais capable de s'améliorer beaucoup ». Et c'est ainsi que, probablement en 1859, Sully-Prudhomme, non pas ingénieur, comme on le dit quelquefois, mais simple employé à la correspondance, put admirer à loisir les applications pratiques des sciences dont, sur les bancs du collège, il avait étudié avec passion les éléments.

Le Creusot venait d'être, l'année précédente, rebâti, agrandi, et mis au courant des derniers progrès de l'industrie. C'était, à cette date, la plus célèbre et la plus populaire de nos grandes usines, « une des gloires de la France » et l'envie de l'étranger. Le voyageur qui s'y rendait de Paris, après avoir quitté à Chagny la ligne de Lyon et pris à Montchanin celle de Nevers, avait en moins d'un quart d'heure, pour emprunter les expressions d'un publiciste du temps, devant les yeux « un spectacle grandiose ».

Une vallée étroite apparaît tout à coup, pleine de bruit et d'animation. Une fumée épaisse, où la vapeur blanche de l'eau se mêle à de noirs tourbillons, cache en partie les demeures de ce centre du travail industriel. Des langues de feu sortent des fours ou des cheminées, et un gigantesque obélisque, haut de 80 mètres de sa base au sommet, c'est-à-dire deux fois plus élevé que la colonne Vendôme, porte jusque dans les nues son lourd panache de vapeur. La locomotive va et vient autour des ateliers, elle siffle, elle trépigne, elle est gênée dans ce vaste encombrement. De jour le spectacle est frappant ; de nuit il est plus saisissant encore. La longue ligne de certains fours se jalonne par mille bouches lumineuses, étincelantes, pendant qu'une flamme bleuâtre est vomie par d'autres fourneaux, et que les formidables soufflets qui les alimentent d'air font sentir leurs imposantes pulsations. Quel est donc cet immense établissement où le bruit métallique des marteaux, des laminoirs, des machines, résonne de tous côtés ? Les ateliers succèdent aux ateliers, les ouvriers se pressent en foule, et partout dans ce tumulte apparent règne l'ordre le plus parfait. Ici l'on extrait la houille des profondeurs du sol ; là les locomotives apportent le minerai de fer. Plus loin on produit la fonte dont une partie est coulée en cylindres où se jouera le piston des machines, où circuleront l'eau, la vapeur ou les gaz. A la forge est élaboré le fer, changé en rails, en barres, en plaques de tôle. Enfin de l'atelier mécanique sortent les locomotives, les machines marines, les machines

fixes, et mille autres appareils ingénieux qui tous jusqu'aux quatre coins du monde vont porter le nom du Creusot (1).

La ville où Sully Prudhomme allait habiter, « prise et serrée entre deux usines qui semblent vouloir empiéter sur elle », les hauts fourneaux d'un côté et la forge de l'autre, était noire, sévère d'aspect et déserte, sauf à six heures du soir, lorsque la sortie des ateliers lançait dans les rues des flots pressés de blouses bleues. Le jeune homme ainsi jeté brusquement dans un monde si nouveau pour lui chercha-t-il à égayer sa solitude en fréquentant les employés et chefs de service qui composaient la société élégante du lieu ? Lui fut-il donné de contempler, du haut de la terrasse de la Verrerie, résidence de la famille Schneider, le « splendide panorama » qui se déroulait sous les yeux des maîtres du logis : parc, étang, bois, plaine onduleuse bornée par la ligne bleuâtre des collines du Charolais, que le mont Saint-Vincent domine en son milieu « comme un immense cône » ? A coup sûr il visita avec curiosité et émerveillement les diverses parties de l'usine, surtout cette forge immense, tout récemment reconstruite sur une superficie de douze hectares, qui offrait à ses yeux une vue véritablement « magique » avec ses fours où les puddleurs, haletant, ruisselant de sueur, retournaient de leurs bras nerveux, au bout du ringard, la masse de fonte à demi fondue ; avec son marteau-pilon énorme, invention et orgueil des ingénieurs du Creusot ; avec ses laminoirs où les rails « s'allongent en bandes blanches de chaleur » ; avec ses cisailles qui « mordent dans le fer comme dans du carton ». Lui-même nous a conservé dans un sonnet des *Epreuves*, écrit vraisemblablement cinq ou six ans plus tard, ses impressions de cette époque. On y revoit en un raccourci puissant tout ce que le jeune attaché à la correspondance avait dû maintes fois contempler avec une admiration mêlée de stupeur.

La forge fait son bruit, pleine de spectres noirs.
Le pilon monstrueux, la scie âpre et stridente,

(1) L. Simonin, *La grande industrie française ; l'usine du Creusot* (*Revue Nationale et Etrangère* du 1er juillet 1866.)

L'indolente cisaille atrocement mordante,
Les lèvres sans merci des fougueux laminoirs,

Tout hurle, et dans cet antre, où les jours sont des soirs
Et les nuits des midis d'une rougeur ardente,
On croit voir se lever la figure de Dante
Qui passe, interrogeant d'éternels désespoirs (1).

Epris, comme il l'était, de méditation et de rêverie, il ne devait guère se plaire dans cette atmosphère bruyante et ce qu'il appelle lui-même « l'enfer de la Force obéissante et triste ». Ajoutez qu'il ne pouvait, avec sa nature irrésolue et scrupuleuse, se sentir qu'impropre, même dans un rang subalterne, à diriger une entreprise et à conduire des hommes. Et puis la passion de la poésie s'était emparée de lui et le tenait toujours. Elle n'était nullement tenue en échec par le milieu où il se trouvait provisoirement appelé à vivre : tout au contraire. « La rumeur de la forge, disait-il plus tard en se remémorant son séjour au Creusot, — avec ses intermittences et ses retours des mêmes grincements de laminoir, bien loin de m'empêcher de poursuivre la rime et le sens qui vont toujours à hue et à dia, accompagnait bizarrement mon travail. » Même elle le facilitait : « comme la contradiction excite la pensée, le vacarme » exaltait en lui « l'énergie de la réflexion ». Néanmoins il dut être heureux, quand sa famille, jugeant l'expérience peu encourageante, décida de le rappeler à Paris.

De son passage par le Creusot il rapportait non seulement dans sa mémoire les images que nous essayions de raviver tout à l'heure, mais certaines impressions morales qui s'incorporeront désormais à sa poésie et qui formeront le fond de sa pensée. D'abord l'admiration pour la puissance du génie humain qui discipline les forces de la matière brute et aveugle, les asservit à son utilité et les soumet à son dessein. Après s'être extasié sur les fours, les marteaux et les cisailles, il s'extasiera sur les chemins de fer, sur la télégraphie sous-marine et sur la photographie. En second lieu, la confiance dans l'infatigable labeur

(1) *Les Epreuves* : *La Forge*.

de l'humanité. Dieu, dira-t-il ou à peu près, a créé le monde : il peut maintenant, s'il lui plaît, dormir ; l'humanité se charge du reste, et elle viendra à bout de la tâche. Cette humanité qui travaille, il se l'est parfois représentée sous la figure du paysan courbé sur le sillon ; plus volontiers sous la forme de l'ouvrier qui façonne à grands coups le métal sur l'enclume :

> Quand de bons forgerons dans une forge noire
> Fredonnent en lançant le marteau sur le fer,
> Le passant qui les voit s'étonne ; il ne peut croire
> Qu'on puisse vivre un jour dans ce cruel enfer.
> Mais eux, avec l'entrain de la force qui crée,
> Affrontent la fumée et le four éclatant ;
> Le travail fait les cœurs : cette douleur sacrée
> Donne un si mâle espoir qu'on la souffre en chantant (1).

Mais tout en exaltant et en glorifiant cette « peine des hommes » pour la joie qu'elle donne et l'œuvre qu'elle produit, il a éprouvé une compassion inquiète et comme un peu de repentir et de honte devant ceux qui fournissent, tout au moins en apparence, le plus rude effort. Donnant peut-être un peu plus qu'il ne convient dans l'erreur qui consiste à n'appeler travail que le travail des mains, il s'est accusé à plusieurs reprises de n'être qu'un rêveur, dont l'oisiveté « insulte la race qui travaille », une sorte de parasite social, un égoïste bien renté et bien nourri,

> à qui son pain blanc, maudit des populaces,
> Pèse comme un remords des misères d'autrui (2).

C'était aller vraiment un peu loin. Et combien nous semble-t-il avoir pensé et parlé plus juste, quand, aux satisfactions positives et au repos véritable dont jouissent, après leur journée faite, les travailleurs des champs ou des ateliers, il oppose le tourment sans fin et le vain labeur des ouvriers de l'art et de la pensée:

> Vous qui chantez, tressant des guirlandes légères,
> Les moissons vous laissent mourir (3).

(1) *Stances et Poèmes : l'Art.*
(2) *Les Vaines Tendresses : Vœu.*
(3) *Les Solitudes : La Chanson des métiers.*

Il y a chez Sully Prudhomme, — et c'est là une survivance en lui des idées à la mode au temps de sa jeunesse, — un certain humanitarisme qui, avec l'âge, tournera un peu à l'obsession. Mais cet humanitarisme n'est que la forme, exagérée par une sensibilité presque maladive, du sincère amour qu'il portait à ses semblables. Peut-être, sans ce passage par les usines du Creusot, aurait-il été moins agissant sur l'âme du poète, ce haut souci d'humanité qui fera désormais partie intégrante de sa conscience et qui l'accompagnera à toutes les étapes de la carrière littéraire où nous allons bientôt le voir s'engager. Mais il lui restait encore une épreuve préalable à subir.

V

C'est au plus tard en 1860 que Sully Prudhomme, s'étant convaincu qu'il n'y avait pas grand avenir pour lui dans les usines Schneider, quitta le Creusot et s'en revint à Paris. Il se plaça comme clerc chez un notaire, et, en même temps, il se fit inscrire à l'Ecole de Droit. Il s'appliqua aux études juridiques avec sa conscience ordinaire et la volonté bien arrêtée chez lui d'aller toujours jusqu'au bout de ce qu'il avait entrepris. Mais ce ne fut pas sans que sa pensée l'emportât souvent bien loin du manuel d'Ortolan qu'il avait sous les yeux. Tout en travaillant son droit romain avec courage, il sentait « qu'il perdait son temps », qu'il était « embourbé ». Il ne pouvait pas s'intéresser, malgré tous ses efforts, à la distinction des choses corporelles et des choses incorporelles. Il avait beaucoup de peine, en raison de sa mauvaise mémoire, à retenir ces notions arides. Les occupations d'un clerc de notaire convenaient encore moins à un homme qui, toute sa vie, eut en horreur les questions d'argent. Le spectacle des cupidités aux prises les unes avec les autres n'offrait aucun charme à un esprit fait comme le sien. Un Balzac y eût trouvé matière à de pénétrantes observations sur la nature humaine ; il en eût joui. Sully Prudhomme en avait

la nausée. Il écrivait dans son *Journal* : « Une adjudication ; tas de gros personnages rapaces et dégoûtants ; ils sont laids ; leur vie, leurs goûts, leurs pensées, tout est laid en eux. Il ne suffit pas, pour se distinguer de la brute, de raisonner ; l'intelligence est un instrument sans dignité en soi ; ces hommes sont des corps grossiers animés d'une cupidité raisonnée qui, étant libre, est mille fois plus odieuse que l'instinct brutal. La dignité, la grandeur, sont dans le sentiment du beau appliqué aux actes de la vie. A quoi bon tout ce monde sous le soleil ?... (1). » La besogne qu'on lui faisait faire ne lui était pas seulement déplaisante ; il avait la sensation qu'elle l'abrutissait, qu'elle l'avilissait. De là des « moments d'abattement » où il se prenait lui-même en pitié. « Ce travail de l'étude m'irrite et m'humilie ; je vaux mieux que je ne fais. Pour être notaire, il faut de l'attention, du soin, une vue claire des situations et des intérêts ; je n'ai rien de tout cela... Maudite ma lâcheté qui me fait tolérer une telle existence ! un garçon de la banque est plus heureux que moi ; il porte la livrée avec insouciance ; il ne pense pas qu'on l'humilie ; la platitude de cœur est un bienfait du ciel (2) ». Avec de telles dispositions, les heures qu'il passait à son pupitre lui paraissaient longues. Il se distrayait en faisant les courses de l'étude. « Ce sont mes récréations, disait-il ; j'aime à traîner mon rêve sur le pavé, les mains dans les poches comme un pauvre (3). » Sa flânerie avait parfois un épilogue inattendu. Une amusante anecdote veut que, chargé par son patron de présenter une note à un commerçant, il ait été par cet homme défiant accusé d'escroquerie, conduit entre deux agents, au vu de tout le quartier, chez le commissaire de police qui, fort heureusement, reconnut son innocence et le fit relâcher aussitôt, tandis que le négociant trop soupçonneux se confondait en excuses et, pour se faire pardonner, offrait un petit verre (4)... Quand il restait à l'étude, il lui arrivait, tout en étudiant son droit d'un œil distrait, de des-

(1) *Journal intime*, publié par Camille Hémon, Paris, Lemerre, 1922.
(2) *Journal intime*.
(3) *Ibidem*.
(4) Henri Poincaré, *ouvrage cité*.

siner sur quelque bout de papier « des têtes de femmes » ; ou bien il se consolait encore, — et ceci est un trait de caractère, — en cherchant la perfection dans l'insipide labeur de copiste auquel il était condamné. Pendant qu'il s'appliquait à mouler son écriture, il ne songeait pas à sa misère. Mais l'expédient ne lui réussissait pas longtemps. Il ne pouvait oublier qu'il avait autre chose à faire. Ce « clerc occupé » n'était au fond qu'un « poète désœuvré ».

A cette cause de chagrin venait s'en ajouter une autre, qui paraîtra mesquine sans doute, mais rien n'est mesquin lorsqu'il s'agit d'un homme de cette valeur, et lui-même nous sollicite à nous appesantir sur une remarque de cet ordre par l'importance que, tout le premier, il lui a attribuée. Etant, vers ce temps-là, — c'est son propre mot — « riche comme Job », il se sentait à la charge de sa famille. Avec la délicatesse qui lui était naturelle, il s'ingéniait à réduire ses dépenses, « même nécessaires », au strict minimum. Ajoutez qu'il tenait de sa rigide éducation bourgeoise « l'horreur de l'arriéré ». La « gêne continuelle », — c'est encore lui qui parle — où il vivait, exerçait sur son esprit et sur son caractère une influence déprimante. « J'ai de quoi tenir une place dans un salon, disait-il, je causerais comme un autre ; la médiocrité de ma position me dégoûte et me paralyse (1) ». Quelques années plus tard, un héritage inattendu lui apporta l'aisance. Mais il garda de cette contrainte où s'était passée sa jeunesse un pli dont il ne put jamais se défaire. « Un très ancien phénomène de ma vie morale, — écrivait-il beaucoup plus tard, — à savoir une excessive compression et une résignation forcée à toutes sortes de privations dans l'ordre des joies humaines continue à régir ma conduite ; le « à quoi bon ? » m'a été plus funeste que je ne saurais dire ; il m'a donné l'habitude de ne vivre qu'à demi pour tout ce qui n'est pas la pensée. De là vient que pour moi seul j'ai si peu de besoins ; il n'est pas bon de former les jeunes gens à se passer de tout. C'est une façon de les tuer insensiblement quand ils

(1) *Journal intime.*

s'y accoutument (1) ». Et ailleurs : « La médiocrité native de ma fortune a ratatiné toutes mes passions. Mon honnêteté, qui a consisté à ne pas endetter ma mère, m'a rendu mesquin, et, maintenant que mes amis puisent dans ma bourse, mon instinct me pousse aux omnibus, et l'idée ne me vient jamais de changer de cravate. C'est fini : on ne refait pas cela ; on ne m'a pas appris la musique, ni l'équitation, ni l'escrime, et c'est une chose merveilleuse qu'un pareil cornichon ait deviné la prosodie... Il y avait peut-être en lui un homme magnifique, et si la folie lui eût été permise, son talent se serait donné des airs de génie qui l'auraient poussé en avant (2). » Il a résumé, dans une des « maximes » qu'à une certaine époque il s'amusait à rédiger, l'expérience qu'il avait acquise à son détriment : « La petite économie est une continuelle tyrannie (3) ». Faut-il aller plus loin, et admettre, comme lui-même nous y invite, une action restrictive de sa manière de vivre sur son talent ? On peut se demander si ce que sa poésie, d'une inspiration si haute et si pure, a parfois, dans son exécution, d'étriqué et de terre à terre, ne viendrait pas, jusqu'à un certain point, du fait que la vie lui a lié et rogné les ailes à l'âge où l'être dans son essor se lance à la conquête du monde et se trace ce programme d'ambitions et d'espérances que, la fortune aidant, réalisera l'âge mûr.

Le meilleur moyen que le jeune homme eût d'élargir le cercle de cette existence terne et monotone, c'était de vivre intensément de la vie de l'esprit. Il continuait à étudier les sciences ; il se lançait à corps perdu dans la philosophie. Une heure de méditation abstraite lui faisait oublier tout le reste, même les nécessités les plus urgentes : « Je passe ma journée à rédiger ma théorie de la mémoire... Ainsi à la veille d'un examen — un examen de droit, naturellement — dont je ne sais pas un mot, je fais de la psychologie pendant cinq heures. O passion (4) ! ».

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Pensées*, à la suite du *Journal intime.*
(4) *Journal intime.*

Il approfondissait les grands philosophes et les grands moralistes, Platon et Kant, Descartes et Spinoza, Montaigne et Pascal ; il se tenait au courant des ouvrages de philosophie moderne, *Essai de philosophie critique* de Vacherot, *Philosophie du Bonheur* de Paul Janet ; par l'intermédiaire de Milsand, il découvrait Ruskin. Il lisait aussi les poètes, ceux de France et ceux d'ailleurs. *Faust* lui causa une impression profonde. « Ce poème, disait-il, ne m'apprend rien ; je n'y trouve pas une douleur qui me soit nouvelle, pas une pensée qui ne m'ait visité ; mais que de réflexions profondes et de détails ingénieux d'un effet puissant ! Quelle sobriété ! Quelle force aussi et quelle grâce ! Les larmes me venaient à fleur des paupières et ne pouvaient sortir à cause de l'oppression de mon cœur.... (1) ». *La Légende des Siècles* excitait chez lui un enthousiasme moins débordant, mais une admiration non moins sincère. *Eviradnus* lui paraissait, à peu de chose près, un poème « irréprochable ». « La poésie de cet homme, disait-il, en parlant de Hugo, sonne l'airain ; cela ne peut périr (2) ». Il donnait carrière, autant qu'il le pouvait, à ses goûts artistiques, qui étaient vifs et divers. Il ignorait la musique, mais il l'adorait. Il notait, en phrases lyriques, « la puissance étonnante » qu'elle possédait sur lui. « Je crois à un monde inconnu révélé par les angoisses, les sanglots, les cris du cœur enivré d'harmonie. Il semble dire : ouvrez, oh ! de grâce, ouvrez la porte ! voyez, je suis navré, déchiré, sanglant, et je sens que vous êtes là, mon Dieu, et vous me laissez mourir (3) ». C'est qu'en effet la musique était vraiment pour lui « le plus élevé des arts ». « C'est par elle, disait-il, que nous nous rapprochons de Dieu ; elle fait bien comprendre qu'il existe un monde supérieur, une félicité, ce qu'on nomme un ciel !... Quel dégoût elle donne du travail et de la vie !... (4) » Si, en musique, il ne fut jamais, et pour cause, qu'un amateur, dans les arts plastiques il aurait pu être quelque chose de plus. Il avait fait de bonne

(1) *Journal Intime.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

heure, probablement par les Sédille, la connaissance du sculpteur Henri Chapu et fréquentait son atelier. Il dessinait, disait-il avec une modestie excessive, « comme un hanneton dans l'encre » ; mais il prenait plaisir à pétrir la glaise ; il avait pour le modelage une passion qui dura toute sa vie. Il allait quelquefois dans le monde, et, tout timide qu'il fût, il ne se bornait pas à admirer de loin la grâce des jeunes femmes et des jeunes filles, il se mêlait au tournoiement de la valse, quitte, après la danse, à se sentir un peu de mélancolie : « La valse est d'une volupté surhumaine qui m'attriste profondément : c'est un départ pour le ciel ; mais hélas ! on tourne, on reste, les corps ne vont pas où sont emportés les cœurs... (1) » La plupart du temps, il passait ses soirées chez lui à méditer et à lire. Retiré dans le salon du petit appartement de la rue d'Hauteville, dont le canapé était son lit (2), il composait des vers dont il faisait part à des amis de son âge. Applaudi, admiré, encouragé par eux, sa vocation s'affirma ; elle triompha des résistances avouées ou sourdes qu'elle rencontrait autour de lui. Il vaut la peine d'esquisser à loisir la physionomie de cette jeunesse studieuse et lettrée parmi laquelle Sully Prudhomme a vécu à l'époque critique de sa carrière et sans qui, peut-être, nous ne l'aurions pas eu.

(1) *Journal intime.*
(2) Gaston Paris, *Penseurs et Poètes.*

CHAPITRE II

LES DÉBUTS LITTÉRAIRES : LA CONFÉRENCE LA BRUYÈRE ET LE PARNASSE CONTEMPORAIN

I

Il s'était formé, vers 1855, entre étudiants de la Faculté de Droit, sous le nom de Conférence La Bruyère, une réunion qui avait pour objet d'approfondir et de discuter des questions de littérature, d'art et de philosophie. Cette académie au petit pied avait ses membres titulaires, correspondants et libres, son bureau trimestriel, ses élections, son règlement minutieux et précis. De la « chambre modeste » où elle avait fait ses débuts, elle s'était successivement transportée dans un café de la rue de l'Abbaye, puis dans une salle de la mairie du IIIe arrondissement. Elle tenait ses séances chaque semaine, couronnait ses exercices de l'hiver par un banquet, et recueillait dans un annuaire qui parut de 1857 à 1865 le compte rendu de ses travaux et les communications de ses membres. Ceux-ci venaient, on peut le dire, des quatre coins de Paris, car la liste en était répartie, d'après le domicile de chacun, en quatre sections, correspondant aux quatre points cardinaux. Ils venaient aussi de points assez différents de l'horizon religieux ou politique, comme le prouvent les noms que j'énumère à la hâte, dont la plupart sont notoires, dont quelques-uns sont devenus illustres : Albert Decrais, Etienne Récamier, Emmanuel Duvergier de Hauranne, Ernest et Henri Hendlé, Louis de Ségur, Guillaume Guizot, Edmond Saglio, Albert Desjardins, Ludovic Trarieux, Edouard Hervé, Paul Thureau-Dangin, Henri Liouville, Anatole Cla-

veau, Edmond Blanc, Baguenault de Puchesse, Yves Guyot, Paul Stapfer, comte d'Haussonville, Léon Renault... Ces jeunes gens, qui devaient plus tard suivre des voies fort différentes, et dont plusieurs se retrouvèrent sur les bancs de l'Institut, avaient de commun entre eux « l'esprit de camaraderie, le goût des lettres et l'amour de la libre discussion ». Ils abordaient dans leurs réunions les sujets les plus divers, mais ils prenaient un plaisir particulier à mettre sur le tapis les écrivains et les œuvres de la littérature classique et moderne, depuis Cicéron, Ronsard et Corneille, jusqu'à Michelet, Flaubert, Louis Bouilhet ou Edmond About. Quelques-uns lisaient des nouvelles, plusieurs récitaient des vers, — leurs vers. Parmi ceux-ci, Georges Lafenestre, Emmanuel des Essarts, et Joseph — c'est ainsi que son prénom s'écrivait à cette époque, — autrement dit, José-Maria de Heredia. Sully Prudhomme se trouva là tout de suite entouré de sympathies. Il avait été admis au mois de janvier 1861, ayant été présenté, selon la règle, par trois parrains — dont Lafenestre, — lesquels avaient dûment fait valoir ses titres littéraires. Il se montra fort assidu aux séances, remplissant pendant un trimestre les fonctions de secrétaire, et payant volontiers de sa personne. Son nom reparaît fréquemment dans les procès-verbaux hebdomadaires. En 1861, il lit un travail intitulé : *Recherches sur l'esthétique* ; ce côté de la philosophie l'a de très bonne heure attiré. En 1862, il présente sous ce titre : *La Force et la Justice*, une longue analyse critique du livre de Proudhon, *La Guerre et la Paix*. Mais, le plus souvent, il donne à la Conférence la primeur des poèmes qu'il vient de composer. De ces œuvres de jeunesse nous ne possédons parfois que le titre. Tel est le cas pour les traductions de deux Elégies de Tibulle et pour un poème intitulé l'*Obscurité*. Quelquefois aussi nous avons la pièce elle-même, imprimée fraternellement dans l'Annuaire entre celles de Lafenestre et celles de Heredia : en 1861, *Le Rire du Désespoir* et *Après la pluie* ; en 1862, *A la Conférence* — c'est un discours en vers lu à la dernière séance de l'année —, *Les Oiseaux*, *Le Ciel*, *L'esprit et le cœur* ; en 1863, *Chœur polonais* et un grand poème *à Alfred de Musset*. De ces huit morceaux les

cinq derniers ont reparu, avec des variantes plus ou moins considérables, dans divers recueils de Sully Prudhomme, où nous les retrouverons au besoin. Je n'insisterai, pour le moment, que sur les trois premiers, qui ont été sacrifiés totalement, et qui sont autant dire inédits. Ce sont les compositions les plus anciennes que nous possédions du poète, du moins avec date certaine. Elles marquent le point de départ, vers 1860, d'un talent qui a rapidement évolué et qui en quelques années est arrivé à sa pleine maturité.

II

Le Rire du Désespoir est un grand morceau de 154 vers, en mètres irréguliers, d'un caractère fortement oratoire. L'Homme, qui en est le héros, se dresse en face de Dieu. Il lui reproche son « silence éternel » ; il l'accuse d'être indifférent et insensible ; il le somme de se disculper.

Qu'on sache s'il existe ou non ;
Qu'il dise où vont la terre et l'homme,
Qu'il réponde quand on le nomme,
Ou, s'il ne répond pas, je jette au vent son nom !

En punition de ce blasphème, supposé que Dieu le foudroie, que perdra-t-il en perdant la vie ? L'amour, le trafic et la guerre, qui la remplissent, ne lui apportent que des maux. Est-il dans sa destinée de passer ses jours dans la souffrance, tandis qu' « au fond des cieux vermeils », l'auteur du monde « coulera des heures fortunées » et sourira en voyant prosternées au pied de ses autels ces misérables créatures qu'il ne tient qu'à lui de replonger dans le néant d'où il les a fait sortir ? L'infortuné ne peut le croire. « Seigneur, s'écrie-t-il,

Seigneur, est-ce là ta pensée ?
Oh ! non, je t'ai prêté des sentiments humains ;
Non, la parole impie est toujours insensée,
Tu n'as point des plaisirs si cruels et si vains.

Il est sans doute une raison profonde
Qui peut concilier ta justice et le mal,
Car ton silence, où mon doute se fonde,
N'empêche pas qu'il faille un créateur au monde,
Et des sourds éléments la rencontre inféconde
N'eût jamais engendré le grand souffle vital
Qui remplit la nature entière ;
Le hasard seul n'eût pas fait ma prière,
Et mon soupir n'est pas fatal !
Mais parle, oh ! par pitié, ma pauvre tête est lasse
De te chercher sans cesse et de ne trouver rien.

Un jour viendra peut-être où Dieu daignera se révéler aux hommes ; mais d'ici là combien de générations seront descendues dans la tombe sans avoir été consolées ?

Pourquoi donc attends-tu, Seigneur, la fin des choses ?
L'homme est-il donc moins à plaindre aujourd'hui ?
Pour sa coupe, il est vrai, tu lui donnes des roses
Et des vins pour chasser l'ennui ;
Mais donne, donne encor, car, si tu te reposes,
Le dégoût s'empare de lui ;
Car je suis exigeant, car mon âme est immense,
Et rien ne saurait la combler ;
Tous les terrestres biens que j'ai pu rassembler
N'atteignent pas encore où mon désir commence !
Mon cœur est un abîme où se perdraient les cieux ;
Il reste vide, à moins de devenir un temple,
Et c'est pourquoi, Seigneur, il s'ouvrit aux faux dieux !
Parle, parle, et permets qu'enfin je te contemple,
Nourris mon vaste amour en dessillant mes yeux !

Ayant ainsi parlé, il attend, la face contre terre, et pénétré de crainte, la voix qui va tomber « des hauteurs du sacré firmament ». Mais rien ne se fait entendre ; le ciel s'obstine à ne pas répondre.

Alors, debout, affreux, devant le noir mystère
L'homme, éclatant de rire, essuya son genou.
Ce fut le rire de Voltaire ;
L'homme, en perdant l'espoir, était devenu fou.

Il n'est pas difficile de saisir sur les vers de ce débutant le reflet des œuvres qu'il a lues et des maîtres qu'il a étudiés. L'inspiration d'Alfred de Vigny et celle d'Alfred de Musset se

rencontrent ici d'une manière assez inattendue, et les réminiscences du *Mont des Oliviers* se croisent avec les réminiscences de *Rolla* :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?...

L'influence de Musset se fait seule sentir dans les 109 octosyllabes à rimes entrelacées, qui imitent, — de loin, — la désinvolture de l'élégant badinage *Sur trois marches de marbre rose* et le lyrisme de certaines parties des *Nuits*. Ils ont pour titre : *Après la pluie*. C'est au soleil que le poète s'adresse, à « son beau soleil » dont il salue le retour au lendemain de quelque journée maussade. Il lui prend fantaisie de se demander quels sont ceux ici-bas que l'astre, en nous revenant visiter, réjouira davantage.

Ecartons d'abord les amants :
Tes printemps leur sont inutiles.
Dans l'absence, grâce aux tourments,
Grâce aux rêves qui les obsèdent,
Du jour même ils sont oublieux,
Et, dès l'instant qu'ils se possèdent,
Tous les rayons sont dans leurs yeux.
Ce sont encor bien moins les hommes
Dont rien n'émeut le cœur d'acier,
Si ce n'est l'intérêt des sommes
Qu'ils placent au Crédit Foncier.
Ce ne sont non plus les marquises
Attendant l'opéra du soir,
Dans des parfums de fleurs exquises,
Sur les satins de leur boudoir...

Gens de bourse et gens du monde, savants et ignorants, travailleurs et flâneurs, boulangers et journalistes, habitants des faubourgs ou habitués des boulevards, personne ne se soucie de voir reparaître ou non le soleil :

Les lorettes et leurs Crésus,
Les fabricants de parapluies,
Les entrepreneurs d'omnibus,
Tous ces gens-là, tu les ennuies,
Et tes feux ne leur semblent bons
Qu'à faire vider les carafes,
A réjouir les photographes,
Les poètes et les melons.

C'est qu'en effet ceux qui t'adorent
Sont les poètes et les fleurs,
La moisson que tes baisers dorent,
Et l'artiste amant des couleurs...

Et Sully Prudhomme, changeant de note, entonne, en sa qualité de poète, un hymne à la gloire du soleil :

Quand tu traverses les espaces,
Tout objet vil, tu l'ennoblis ;
Dans les poussières où tu passes
Nous voyons trembler des rubis ;
Tes ondes font vibrer la lyre
Entre les doigts du séraphin,
Et font éclore le sourire
Sur les lèvres des meurt-de-faim ;
Tu cours dans la plaine éternelle
Porter son atmosphère à Dieu ;
Chaque étoile est une étincelle
Partie un jour de ton essieu...
Soleil, garde-nous tes caresses,
Source qui trempes les vertus,
Foyer des pures allégresses,
Par pitié, ne disparais plus !
Rappelle-toi, je t'en supplie,
Que tes regards font les beaux jours !
Les beaux jours font aimer la vie,
Et nous ne vivrons pas toujours !

Cette spirituelle et gracieuse fantaisie fut sans doute accueillie avec faveur par les jeunes gens qui l'entendirent. Mais le morceau qui acheva parmi eux la réputation de Sully Prudhomme, ce fut, comme on le verra tout à l'heure, le grand discours en vers par lequel, à la veille des vacances, il solennisa la dernière réunion de l'année 1861-1862. Il débuta en louant la courtoisie et vantant l'utilité de ces assauts de savoir et d'éloquence entre camarades du même âge et voués aux mêmes études. Il en profita pour tracer de quelques-uns d'entre eux des portraits rapides, sous lesquels il était plus facile à ses auditeurs qu'il ne l'est à nous de mettre des noms :

L'un (vous le nommerez) nous charme : il est d'Athènes,
Par le mélange exquis de la grâce au savoir :
L'honneur lui monte aux yeux comme aux vrais capitaines,
Sa bouche fait aimer ce que ses yeux font voir ;

L'un joue avec sa lance en Sorbonne trempée
Dont les maîtres sont las de couronner les coups ;
L'autre, qui tient la croix comme on porte l'épée,
Ne peut pas reculer, combattant à genoux ;
L'autre, plein d'une ardeur que la raison modère,
Evitant et l'abîme et l'ornière à la fois,
Entre tous les excès creuse un sillon sévère
Et sait y relever toutes les fleurs de choix...

Mais tous, s'empressait-il d'ajouter, tous, quelles que fussent leurs opinions politiques, religieuses ou philosophiques, les différences de leurs origines ou de leurs tempéraments, tous ils se ressemblaient par l'amour du beau et du bien et par l'ardeur au travail.

Le bien fait l'unité de nos divers travaux,
Car vous n'avez qu'un but : vous êtes adversaires,
Et les seuls ennemis sont l'injuste et le faux.
Qu'importent l'oriflamme ou le culte ou l'école,
Quand selon sa croyance on a bien combattu.
L'orateur est aimé pour sa libre parole,
Dès qu'il en frappe l'or au coin de la vertu.
De la vertu toute œuvre est chez nous tributaire.
Tous les genres sont bons, hormis l'efféminé...

Puis, après avoir longuement retracé les péripéties de ces joutes oratoires, le poète, obéissant aux instincts de sa nature pacifique et tendre, s'étonnait lui-même de ces accents belliqueux et concluait par un vif éloge de l'amitié.

Ce soir, en vérité, ma Muse est à la guerre.
J'en ai honte et je crains pour mes faibles poumons.
Impétueux tribuns, remuez le tonnerre ;
Moi je dirai toujours plus volontiers : Aimons !
Aimons ! Et comme on voit la vivace verdure
Cacher obstinément la face du tombeau,
Sachons à ce qui passe opposer ce qui dure,
Et rajeunir le monde avec l'amour du beau.
Noble poète cher, toi qui viens d'Italie,
Toi dont l'âme n'est bien que dans les flots du jour
Tu nous la chanteras de ton rêve embellie,
La terre où rien n'a pu décourager l'Amour.
Je ne la connais pas ; j'en ai parlé quand même !
Ciel paresseux et chaud, sol grave et merveilleux,
Qui ne les a pas vus les devine et les aime ;
Toi tu les as fixés dans ton âme et tes yeux.

Dis-nous donc qu'il est vrai que des pierres antiques
Dans l'air tranquille et bleu se courbent en arceaux,
Que des hommes ont fait, pour peindre des portiques,
Des rayons du soleil les poils de leurs pinceaux ;
Que l'âme des grands morts vit dans toutes les herbes,
Et qu'on voit, à midi, le long des blocs romains
Jouer des enfants nus, et des filles superbes
Quitter les vieux tombeaux pour orner les chemins.
Voyageur, si tu dois sur les feuilles publiques
Semer la poudre auguste et riche de tes pieds,
Garde-nous tes secrets ; que tes fleurs exotiques
Retrouvent leur doux ciel au sein des amitiés.
C'est le charme et l'honneur de cette Conférence
Que nul penser profond, vierge et religieux,
En se communiquant ne sent la différence
Des régions du cœur au climat de ces lieux.
Tremblant pour mes amours, je les faisais éclore
Dans l'ombre intime, exempts d'ambitieux souci,
Mais bientôt j'ai connu qu'ils s'échauffaient encore
Et prenaient de la grâce à se répandre ici.
J'étais pour mes essais le père de famille
Qui jouit des progrès de ses enfants obscurs
Sans leur ôter des doigts la bêche et la faucille,
Laissant la vanité pour des lucres plus sûrs ;
Mais voici qu'à vos yeux leur orgueil les expose,
L'espoir les émancipe, ils quittent mes genoux,
Ils veulent qu'on les aime, et vous en êtes cause ;
Ils osent s'estimer d'être estimés de vous.
Mais je les habitue à la reconnaissance :
A vous leurs premiers pas, vous leurs premiers parrains
Et personne jamais ne saura leur naissance,
S'ils ne sortent d'ici baptisés par vos mains.

III

« Le noble poète cher », le voyageur nouvellement revenu d'Italie auquel il est fait allusion dans ces vers, c'est Georges Lafenestre, dont Sully Prudhomme avait fait sans doute la connaissance au Quartier latin, et qui l'avait introduit à la Conférence La Bruyère. Une étroite intimité, que la mort seule put rompre, s'était nouée tout de suite entre ces deux jeunes gens, âmes également nobles, également enthousiastes, éprises également de poésie et d'art. A plusieurs reprises, — j'aurai l'occasion d'y revenir, — leurs vies se trouvèrent mêlées. Leur

correspondance, sur laquelle il m'a été permis, par la libéralité de M. Pierre Lafenestre, de jeter les yeux, en même temps qu'elle révèle deux belles natures, fournit sur la biographie et sur les aspirations littéraires de Sully Prudhomme de très précieux renseignements que j'utiliserai en leur lieu. Pour l'instant, je me contenterai d'extraire d'une lettre adressée par lui à Lafenestre, sous la date précisément de 1862, quelques lignes qui donneront mieux que de longues explications la nuance exacte de leur amitié.

Mon cher Georges, je vous remercie de votre affectueuse lettre et de la bonne proposition que vous me faites pour lundi ; je l'accepte de grand cœur, ce sera journée complète (1)... Je ne m'appartiens pas de corps et ne suis à vous que de cœur ; j'ai cependant arrangé toutes choses pour être libre lundi. J'ai travaillé, j'en ai rimé long, trop long peut-être pour le cadre de la Revue [il s'agit de la *Revue Contemporaine*, où Lafenestre s'efforçait de le faire entrer] ; vous en jugerez. Ah oui ! rimons, et rimons de concert ; allons deux à deux et de front comme les vers puissants. Mon cher petit, il faut s'aimer beaucoup pour se consoler un peu... J'ai rencontré Decrais aujourd'hui.. J'ignorais qu'il fût auteur du rapport sur les travaux de la Conférence ; je n'ai donc pu le remercier, je le ferai lundi. La communauté d'inspiration qu'il a signalée entre nous doit nous encourager, car deux folies ou deux sottises ne se rencontrent ordinairement pas ; la vérité seule, qui est le grand chemin (hélas ! si mal entretenu par l'édilité littéraire), permet ces rapprochements spontanés (2)...

La sympathie naturelle, qui les avait dès le premier abord attirés l'un vers l'autre, s'exprime avec une juvénile et cordiale chaleur dans ces lignes de Sully Prudhomme. La contre-partie s'en trouve dans un sonnet que Lafenestre écrivit pour son ami, le 24 juillet 1862, sur une table du café de Buci, au sortir peut-être de cette séance de la Conférence La Bruyère, où le « discours » que j'analysais tout à l'heure avait recueilli d'unanimes applaudissements.

A Sully Prudhomme
Salut et adieu
Au Quartier latin, en écoutant ses premiers poèmes.

Comme une vierge prête aux douceurs du baiser,
Qui s'agite au hasard sur la terre inconnue,

(1) Le lundi était le jour de réunion de la Conférence La Bruyère.
(2) Lettre inédite, communiquée par M. Pierre Lafenestre.

Demandant aux grands bois, à la terre, à la nue,
L'amant, le bel amant qui saura l'apaiser,

Sur des gouffres d'ennui trop longtemps suspendue,
Se débattait hier notre jeunesse en deuil,
Cherchant dans l'ombre sourde une main étendue
Pour remonter au jour de son premier orgueil.

Le ciel n'est pas fermé : Dieu peut toujours descendre.
Lorsque j'ai pu te voir, lorsque j'ai pu t'entendre,
Comme un arbre au printemps mon être a frissonné ;

Un éclair d'espérance a calmé la tempête ;
A cet appel viril j'ai redressé la tête :
Cueillez tous les lauriers, notre poète est né ! (1)

Ce n'est pas seulement « l'affection mâle et solide de grand frère »,— il était de deux ans plus âgé, — le « véritable culte » de Lafenestre pour Sully Prudhomme, ni la justesse et la pénétration de son sens littéraire, que ces vers nous révèlent, c'est l'impression de la Conférence tout entière. Dans cet étudiant sérieux et doux, elle reconnut un vrai poète, elle le lui dit, et en le lui disant, elle lui donna le courage de l'être. Il n'en faut pas douter, c'est dans ce milieu intelligent et généreux, dans cette atmosphère saine et chaude, que s'est épanoui le talent de Sully Prudhomme ; c'est à ces jeunes gens que nous le devons. Après leur avoir lu ses vers, il s'enhardit à les faire entendre à d'autres, à les réciter quelquefois dans les salons où il fréquentait, non sans faire violence à une sorte de pudeur qui le détournait de le faire. « Lecture de mes vers, mon supplice, écrit-il dans son *Journal*, le soir d'un certain dimanche de 1862. Lire des vers dans un salon m'a toujours paru prétentieux. Un livre est une confidence qu'on dit tout bas à l'oreille du lecteur ; la lecture publique est impertinente, impudique. Confier tout bas son cœur à vingt personnes, ce n'est pas la même chose que de le leur livrer tout haut ; on voudrait qu'elles ne pussent pas se communiquer leurs impressions. Tous les poètes ont senti cela, du moins à leur début ; plus tard il paraît qu'on perd toute ver-

(1) Cité par Léonce Bénédite dans la notice sur *Georges Lafenestre* (1837-1919) qui sert de préface à l'ouvrage posthume de Lafenestre : *Le Louvre*, Flammarion, Lapina, éditeurs.

gogne, et que la nudité ne coûte plus... » Elle lui coûta toujours. Un temps vint où, dans les réunions mondaines auxquelles il ne pouvait s'empêcher de prendre part, tout en grommelant contre le temps qu'elles lui faisaient perdre et la fatigue qu'elles lui imposaient, on ne lui laissa pas de repos qu'il n'eût récité quelques-uns de ses vers. Combien de maîtresses de maison lui demandèrent-elles, à titre de faveur insigne, de dire à leurs invités le *Vase brisé* ? Elles ne se doutaient pas que si l'homme du monde s'exécutait, après les résistances d'usage, le poète grondait en dedans à la pensée de débiter une fois de plus cet éternel « pot cassé » qu'il avait fini par prendre en horreur. « Qu'il se brise sur leur nez, ce vase ! » s'écriait-il dans un accès de fureur (1). Mais, en 1862, il ne connaissait pas encore les inconvénients de la célébrité. Il faisait de son mieux pour donner quelque lustre au nom qu'il portait, nom obscur, dépourvu de prestige, et capable à lui seul, en un temps où « Monsieur Joseph Prudhomme » était dans toute sa gloire, de ridiculiser un poète, si celui-ci n'avait eu par bonheur à y joindre ce surnom de Sully, hérité de son père, qui en corrigeait la physionomie par trop bourgeoise. Sur le conseil de Lafenestre, on l'a vu, il envoyait des vers à la *Revue Contemporaine*. Il en envoyait aussi à la *Revue des Deux Mondes*, et, après un délai raisonnable, ne voyant rien venir, il se hasardait à se rendre de sa personne aux bureaux du périodique, pour s'enquérir du sort que Buloz réservait à son manuscrit. Le résultat de cette démarche n'était pas très réconfortant. « Je suis allé à la *Revue des Deux Mondes*, écrit-il dans son *Journal* en octobre 1862, certain d'un échec qui n'a pas manqué. M. de Mars [le secrétaire de la rédaction] s'est un peu déridé ; sa note était sévère, il ne m'aurait pas écrit si franchement, m'a-t-il dit. Il me semble qu'il m'a encouragé à lui faire un autre envoi, si tant est que M. de Mars puisse ou daigne encourager. Je crois que j'y arriverai, mais le temps me manque : ce sera long. » Ce fut même sans doute plus long qu'il n'avait pensé, car c'est seulement en 1870 qu'il força l'en-

(1) Voir les *Lettres à une amie*.

trée, si bien défendue, de la *Revue* toute-puissante. Ailleurs, fort heureusement, on lui faisait meilleur accueil. La *Revue Nationale et Etrangère* avait été fondée, peu d'années auparavant, par l'éditeur Charpentier. Elle avait pour rédacteurs des écrivains comme Taine, Boutmy, Lanfrey, de Pressensé, Mézières, Eugène Yung, des poètes comme Théophile Gautier, Baudelaire, Louis Ménard. Elle inséra en 1863, de Sully Prudhomme, un grand poème intitulé *L'Art*, qui, après avoir été fortement remanié, a définitivement pris place dans son œuvre, et, en 1864, ce *Chœur polonais* dont il avait donné lecture d'abord à la Conférence La Bruyère. Débuts modestes, mais honorables, qui avaient fini par être oubliés de l'auteur lui-même. A un journaliste qui lui demandait en 1888 où avait paru sa « toute première œuvre imprimée », il déclarait ingénument « n'en avoir pas gardé le moindre souvenir ». Même il lui semblait bien qu'il n'avait rien fait paraître du tout avant la publication de son premier volume. « A quoi bon, ajoutait-il, exhumer ces élucubrations juvéniles ? » On estimera, sans doute, après les citations qui ont été faites plus haut, que l'excellent poète avait vraiment, comme il s'en est plaint bien des fois, une très mauvaise mémoire ; et peut-être m'excusera-t-on d'avoir remis au jour ces essais de jeunesse, s'il n'y a rien en eux qui ne soit de nature à servir, au point de vue strictement littéraire, la bonne renommée de leur auteur. Ils nous révèlent un poète déjà maître de sa forme, s'il n'est pas encore tout à fait rompu à son métier, et qui n'a que peu de chose à faire pour atteindre toute la perfection dont il est capable. Il ne lui faut pour cela que se débarrasser de certaines habitudes de développement ou de style un peu surannées, épurer son goût, moderniser son art. C'est ce qu'il commence à faire vers 1863 ou 1864, en sortant du demi-jour propice de la Conférence La Bruyère, et en se mêlant plus largement au mouvement poétique contemporain.

IV

Les années soixante, dans l'histoire de la poésie française au XIXe siècle, marquent un renouvellement, sinon une Renaissance. Après avoir produit deux ou trois grandes générations de poètes, le romantisme, passé 1840, était épuisé. Les uns après les autres, les maîtres s'étaient tus. La plupart des disciples qui essayaient de continuer leur tradition copiaient plus volontiers leurs défauts qu'ils n'imitaient leurs qualités. Ils étaient négligés comme Lamartine, obscurs comme Vigny, grandiloquents comme Victor Hugo, impertinents ou déclamateurs comme Alfred de Musset. Le plus souvent, ils n'étaient même pas cela ; ils se complaisaient dans un prosaïsme de pensée et de style qui était la mort de toute poésie. Seuls, quelques écrivains isolés soutenaient, avec des mérites et un succès divers, l'honneur du grand art : Théodore de Banville, Théophile Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle. C'est sur eux que se modelaient les jeunes gens qui entreprirent à cette époque de réagir contre une décadence trop facilement acceptée. Leurs points de ralliement, on le sait, furent, successivement ou simultanément, les bureaux de la *Revue Fantaisiste*, fondée en 1861 par Catulle Mendès, son appartement de la rue de Douai, le salon de la marquise de Ricard, celui de l'excentrique Nina de Villard. Peu à peu ces apprentis en quête d'un maître se groupèrent d'instinct autour de Leconte de Lisle ; ils se retrouvaient aux samedis du boulevard des Invalides ; ils y venaient prendre le mot d'ordre de leur chef, ils se lisaient leurs ouvrages, ils affermissaient leurs principes, et c'est sous le patronage de l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares* qu'en 1866 ils publièrent, chez l'éditeur Lemerre, l'anthologie qui devait donner son nom à l'école : *Le Parnasse contemporain, recueil de vers nouveaux.*

Si l'on en croit Catulle Mendès, qui fut le premier à raconter l'histoire du groupe, Sully Prudhomme aurait été un de ses

adhérents de la première heure. « C'est dans le bureau de la *Revue Fantaisiste*, affirme-t-il, que j'ai vu Sully Prudhomme pour la première fois. Il venait offrir des vers au premier journal parnassien (1). » En dépit de leur précision apparente, ces souvenirs sont-ils inexacts ? ou bien la *Revue Fantaisiste* ne trouva-t-elle pas assez de « fantaisie » aux vers de ce débutant « doux, calme, grave, vêtu avec une correction qui, pour un observateur subtil, aurait pu être le pronostic déjà du futur habit à palmes vertes » (2) ? Toujours est-il qu'aucun des sommaires imprimés sur la couverture, rose et glacée comme un bonbon, de la revuette, ne porte le nom de Sully Prudhomme. Il est peu probable également qu'il ait joué son rôle dans les soirées turbulentes où les invités de Nina de Villard, après avoir interprété entre eux quelque drame romantique, appelaient aux honneurs du pavois et élevaient sur leurs épaules les plus applaudis des acteurs et même la maîtresse de maison. Il n'est pas douteux au contraire qu'il fut parmi les invités de la générale de Ricard, car le fils de celle-ci, Louis-Xavier de Ricard, l'auteur des *Chants de l'Aube*, est, avec José-Maria de Heredia et Georges Lafenestre, le seul des poètes de sa génération auquel, dans son livre de début, Sully Prudhomme ait dédié des vers. Sans doute est-ce par l'intermédiaire de ses deux confrères et émules de la Conférence La Bruyère qu'il fut introduit chez Leconte de Lisle. Heredia, passionné pour les paysages tropicaux des *Poèmes et Poésies* (le recueil intermédiaire entre les *Poèmes antiques* et les *Poèmes barbares*, fondu depuis avec eux) qu'il avait lus, relus et imités pendant son séjour à Cuba, de 1858 à 1861, s'était bien juré, dès son retour en France, de faire la connaissance du maître, et dès 1863, j'ignore par quel moyen, il y avait réussi (3). Peut-être, en se fondant sur une note du *Journal inlime*, y a-t-il lieu de dater du samedi 6 février 1864, l'entrée de Sully Prudhomme dans le cénacle parnassien. S'il venait, comme les autres, cher-

(1) *La Légende du Parnasse contemporain.*
(2) *Ibidem.*
(3) Voir Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre.* Paris, 1923.

cher là des leçons de poésie, il se trouva, dès le premier soir, servi à souhait. Leconte de Lisle daigna s'intéresser à une correction que Sully se proposait de faire à son sonnet de l'*Ombre*, et ne ménagea point au nouvel adepte les formules lapidaires dans lesquelles il enfermait sa doctrine. Le jeune homme s'en alla enchanté de son hôte et de lui-même. Il avait eu pour ses vers l'approbation du maître ; il l'avait entendu exalter la dignité des lettres, traiter de criminels ceux qui les tenaient en mépris, et il était fier de s'être rencontré avec lui sur ce point, que « l'artiste doit produire selon sa forme et attendre la sympathie des hommes », entendez ne faire, en vue du succès, aucune concession à la mode, aucun sacrifice à la médiocrité. Sur ce point, ces deux nobles esprits ne pouvaient manquer du premier coup de tomber d'accord.

Sully Prudhomme revint aux modestes soirées du boulevard des Invalides. Il y lut, nous dit-on, le *Vase brisé* et la *Grande Ourse*. Il ne s'y montra pas aussi assidu que son ami Heredia. Tandis que celui-ci, à moins qu'il ne fût éloigné de Paris, était « un fidèle », Sully, dès 1865, se faisait « rare », si nous en croyons une lettre du même Heredia à Lafenestre (1). Les deux hommes, — je veux dire Sully Prudhomme et Leconte de Lisle, — étaient-ils absolument sympathiques l'un à l'autre ? Il semble que Sully Prudhomme ait déchaîné, à l'occasion, la redoutable ironie de son illustre confrère. Et les deux poètes ne s'entendaient peut-être pas non plus parfaitement. Sully se félicite à l'occasion, dans son *Journal*, de « partager », sur telle ou telle question de technique, « l'opinion de Leconte de Lisle ». Mais d'autres fois il se rend compte que ses idées en matière de poésie ne sont pas orthodoxes, et il est bien obligé de s'avouer à lui-même que « Leconte de Lisle n'approuverait pas absolument » telle définition de la description poétique qu'il vient de se donner. Il ne paraît pas d'ailleurs s'en être autrement affecté, car il n'était pas un littérateur à la suite. Tandis que la plupart des poètes du Parnasse, à commencer par Coppée en 1866 pour finir par Heredia

(1) Miodrag Ibrovac, *ouvrage cité*.

en 1893, ont dédié leurs vers — surtout leurs premiers vers — à Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, — fait remarquable, — n'a pas inscrit une seule fois, ni en tête d'un recueil, ni même en tête de la moindre pièce, un nom que pourtant il vénérait. Qu'est-ce à dire, sinon qu'il n'avait pas le sentiment d'avoir reçu de l'auteur de *Bhagavat* ou de *Khirôn* la révélation de la poésie ? Elle lui était venue d'ailleurs, de ce Musset que le chef de l'Ecole Parnassienne traitait volontiers de « poète médiocre » et d' « artiste nul », mais qui, pour Sully Prudhomme comme pour Taine, comme pour tant d'autres jeunes gens de cette époque, était la grâce, la fantaisie et la poésie même. Pour lui, Leconte de Lisle était un maître ; il n'était pas *son* maître ; il n'était que son aîné : son grand aîné, si l'on veut. C'est par un sentiment de double déférence et pour l'âge et pour le talent, que le poète des *Vaines Tendresses* se refusait en 1879 à entrer en compétition avec Leconte de Lisle aux élections académiques. « Caro et d'autres, écrivait-il alors, voudraient que je me présentasse, pour pouvoir m'opposer à Leconte de Lisle, s'il posait de nouveau sa candidature ; mais je ne puis accepter cette situation ; je ne puis faire échec à Leconte de Lisle qui est mon ancien(1) ». Au reste, bien loin de nier la dette de reconnaissance contractée par tous les poètes de sa génération envers leur glorieux patron, il se plaisait à la reconnaître, et dans toute son étendue. De Rome, en 1866, il écrivait à Coppée, qui venait de lui envoyer son *Reliquaire* : « Ce que nous devons tous à Leconte de Lisle, pour la conscience d'expression, la fierté du vers, et, pardonnez-moi ce mot trop discrédité, pour la noblesse de la pensée, est incalculable. Aussi ai-je vu avec joie que vous lui ayez dédié votre livre, hommage auquel Lafenestre et moi nous nous associons de tout notre cœur (2)... » On sent dans quel esprit et de quel geste il s'y associait, sincèrement, franchement, sans rien sacrifier de son indépendance personnelle et comme en un salut de puissance à puissance.

(1) *Lettres à une amie.*
(2) Cité par Jean Monval, *François Coppée et les Parnassiens* (*Revue Hebdomadaire*, août 1912).

Pas plus qu'il n'a été proprement un disciple de Leconte de Lisle, Sully Prudhomme n'a été un pur Parnassien, un Parnassien de la stricte observance. Il a régulièrement apporté sa contribution aux trois *Parnasses Contemporains*. Mais nul n'ignore que ces trois recueils ont groupé des écrivains de générations différentes, dont la poésie ne relevait ni de la même technique, ni du même idéal. Lors de la reprise d'*Hernani* au Théâtre-Français, le 20 juin 1867, il signa avec les plus brillants représentants de l'école nouvelle, avec Coppée, Dierx, Heredia, Lafenestre, Mérat, Silvestre, Theuriet, Valade et Verlaine, l'adresse qui fut envoyée à l'exilé de Guernesey (1). Il fut pendant toute sa vie en relations inégalement suivies, inégalement cordiales, avec les poètes dont je viens de citer les noms. C'est dans cette mesure, parce qu'il fut leur contemporain et leur ami, qu'on peut admettre qu'il fut Parnassien. Catulle Mendès a eu le mot juste, — d'autant plus juste qu'on lui donnera un sens plus large et plus vague, — quand il a dit de Sully Prudhomme : « C'est un des nôtres ». Mais c'est vraiment forcer les termes et jeter la confusion dans les esprits que de prétendre, comme Emmanuel des Essarts, que la doctrine parnassienne est entrée à l'Académie avec François Coppée, Sully Prudhomme et José-Maria de Heredia. Empressons-nous de reconnaître que, sous la plume conciliante du bienveillant des Essarts, la doctrine parnassienne se résume en formules très bénignes, aussi peu compromettantes que possible : « accord de la tradition avec la nouveauté, ...harmonie de la forme et de la pensée, ...romantisme classique (2). » Pour ce qui regarde Sully Prudhomme, on reconnaîtra sans doute que son témoignage, en pareil cas, vaut bien celui de tous les critiques. Or, ce témoignage il l'a donné à plusieurs reprises, non pas publiquement et dans un livre, mais, ce qui vaut mieux, dans des lettres intimes où il pouvait parler à cœur ouvert. Dès 1866, dans la même lettre à Coppée que j'ai citée plus haut, il

(1) Ibrovac, *ouvrage cité.*
(2) *L'Ecole Parnassienne, son histoire et sa doctrine* (*Revue Bleue*, 5 juillet 1902).

marquait nettement sa position par rapport aux poètes de son temps. « Ce qui me plaît dans ces pièces, lui disait-il, n'est peut-être pas ce qui vous a valu le plus d'approbation, car je m'attache aux sentiments les plus simples, à l'expression la moins tourmentée, tandis que la science des procédés et la recherche des profondeurs inexplorées de la corruption moderne semblent surtout préoccuper les poètes actuels. Je me garde de critiquer des tendances qui ont leur raison d'être, mais je vais où se portent les miennes (1)». Dès 1869, il se tenait volontairement à l'écart. Le jour où Mme Agar récita à l'Odéon, parmi d'autres œuvres des poètes du jour, la *Première Solitude*, il s'abstint de paraître au théâtre, où tout autre eût couru humer une légitime bouffée d'orgueil. Il n'était pas retenu seulement par son horreur instinctive pour les assemblées, dès qu'elles deviennent foules, mais par le naturel dédain et l'aversion réfléchie d'une âme délicate et fière pour toutes les manifestations grégaires et les coudoiements de la camaraderie. « Tous mes confrères étaient là ; or je les aime mieux un par un que tous à la fois ; mon faible tempérament moral ne supporte pas une si forte douche de génie. Puis rien n'égale mon indifférence pour la gloriole et les coteries. Je consens à être un Parnassien sans le savoir ; mais qu'on m'oblige à être sciemment quoi que ce soit qui ait un nom commun et à professer une foi qui ait un dogme défini, c'est ce qui m'ennuie (2). » Encore quelques années, et il ne voudra plus être un Parnassien du tout. « Un article intéressant sur moi, écrit-il le 27 août 1877, a paru parmi les *Notes et Impressions* signées N., dans l'avant-dernier numéro de la *Revue Politique et Littéraire*. Je passe encore là pour un Parnassien ; c'est fâcheux (3). » Après une déclaration aussi formelle, il ne faut plus songer à maintenir Sully Prudhomme sur la liste du Parnasse. Il s'est mêlé au groupe, il n'a pas été de l'école ; il s'est formé en marge d'elle, librement et en dehors ; sous quelles

(1) Jean Monval, *article cité*.
(2) *Lettres à une amie*.
(3) *Ibidem*.

nfluences et par quel travail de l'esprit, c'est ce que nous essaye-ons de préciser lorsque nous en serons venus, après avoir ana-ysé ses sentiments et ses idées, à caractériser son art.

Pour l'instant, tenons-nous-en à ce que nous avons eu, preuves n main, l'occasion de constater. C'est de la Conférence La Bruyère qu'est sortie la jeune réputation de Sully Prudhomme ; 'est dans cette réunion de jeunes gens graves, réservés, labo-ieux, un peu doctrinaires, qu'il a trouvé la société qui convenait e mieux à son tour de caractère comme à la nature de son esprit. C'est là qu'il a rencontré enfin les amitiés dévouées et agis-antes. C'est Guillaume Guizot, « l'âme de la Conférence », qui 'enthousiasme pour ses poésies, et le presse de les publier. C'est Jules Guiffrey qui lui déniche un éditeur en la personne l'un libraire du boulevard Saint-Martin, Achille Faure, « homme ntelligent et aimable, nous dit-on, qui fit d'ailleurs peu après aillite. » Notons en passant que ce ne fut pas sa munificence l'égard du jeune poète qui le ruina : « Je me suis arrangé pour non volume avec Achille Faure, écrivait Sully à Lafenestre e 15 février 1865, à des conditions médiocres : je paie les frais, t il ne me reste pas grand'chose sur le bénéfice témérairement résumé de la vente. Je n'ai du reste rencontré aucun obstacle u côté de ma famille, et je n'ai qu'à me louer de la générosité oute paternelle de mon oncle. J'ai corrigé les premières épreuves, t j'espère voir mon livre paraître au commencement du mois rochain (1). » Enfin, c'est Gaston Paris qui se chargea de lancer » l'ouvrage. Paris, comme chacun sait, fut, pendant toute a vie de Sully Prudhomme, un de ses plus intimes et fidèles mis. Il fut plus encore, le confident de sa pensée et de ses rojets, son Aristarque, comme on disait jadis, le « censeur olide et salutaire » dont Boileau, qui ne manquait pas de bon ens, recommandait instamment aux poètes de faire choix. ully avait, avec juste raison, dès 1862, la plus haute idée des alents et de l'avenir de Gaston Paris : « Belle intelligence, émoire étonnante, amour de l'étude : n'est-ce pas assez pour

(1) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Lafenestre.

s'élever au premier rang ? (1) » Il regrettait seulement qu'i manquât « de génie créateur » et qu'il se fût voué au métier d critique. Mais comme tel, il l'appréciait fort. Il n'a jamais rie publié qui n'eût d'abord passé sous les yeux de son ami. Il avai en lui « la confiance la plus entière, surtout pour la logique d la composition (2) ». Qu'il s'agît d'un sonnet, ou qu'il s'agît d'u grand poème, Paris épluchait le manuscrit avec la même con science qu'il eût apportée à l'examen d'un texte du XII^e^ ou d XIII^e^ siècle. Il le renvoyait à son auteur « plein de notes et de cri tiques fort justes, disait Sully Prudhomme, à propos d'une d ses œuvres ainsi passée au crible, — c'est la *Révolte des Fleurs*, — mais de nature à me faire remettre le poème au tiroir pour long temps (3) ». Ces critiques étaient présentées sans circonlocution ni ménagements. « Gaston est brutal (4) », déclarait piteusemen le poète. Mais il n'en était pas moins enchanté de posséder u tel conseiller, si clairvoyant, si franc, si dévoué et si sûr. Et i avait bien raison. Qui sait si autrement sa carrière littérair se fût déroulée avec le même succès ? C'est Paris, qui, en 1877 le pressa de solliciter les premières récompenses académiques Le poète qui n'avait ni ambition de ce genre, ni entregent, n goût pour l'intrigue, se faisait tirer l'oreille. Toutes ces affaire l'ennuyaient. « Il paraît, lui écrivait Paris, qu'on trouve étrang que tu n'aies pas concouru pour les prix de l'Académie ; si c'es vrai, c'est d'une rare bêtise... » Déjà même, il l'engageait à vise plus haut : « Puisqu'il y a une Académie française, il faut e être (5) ». Il lui traçait la conduite à suivre ; il lui indiquait le gens à ménager, les démarches à faire, les invitations à accepte les salons à fréquenter, et, au besoin, pour être bien sûr qu'il allât, il l'y conduisait.

En 1865, il n'était pas encore question d'entrer à l'Institut « Ah ! nous ne pensions pas alors, écrivait longtemps apr

(1) *Journal intime.*
(2) *Lettres à une amie.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) *Ibidem.*

afenestre à Sully, aux Académies, aux décorations, aux pro-
ssorats ! » Il s'agissait seulement d'obtenir, du grand critique
ont l'opinion faisait loi aux yeux du public cultivé et décidait
es réputations littéraires, quelques lignes dans une des colonnes
u'il remplissait tous les lundis au *Moniteur Universel*. Gaston
aris, à cette époque, avait déjà un commencement de notoriété
ans le monde de l'érudition et des lettres. Ses premiers tra-
aux philologiques l'avaient mis en rapport avec Sainte-Beuve.
en profita pour lui recommander le livre de son ami. « Je remis
volume chez lui, dit-il, en l'accompagnant d'une lettre où je
ie permettais de lui en signaler les mérites. Nous attendîmes
ngtemps son jugement (1). » Ce jugement parut enfin dans le
Ioniteur du 26 juin 1865. Après avoir analysé sommairement
contenu des *Stances et Poèmes* et cité quelques morceaux qui
avaient particulièrement frappé, Sainte-Beuve caractérisait
vec sa finesse accoutumée le poète en qui « la toute jeune et
oute nouvelle génération littéraire » saluait « une de ses espé-
ances » :

M. Sully Prudhomme ne paraît appartenir à aucune des écoles aujourd'hui
stinctes et définies ; il aurait plutôt la noble ambition de les concilier, d'en
er et de réunir en lui ce qu'elles ont de bon. Habile à la forme, il ne dédai-
ie pas l'idée, et parmi les idées il n'en adopte point d'exclusive... Nous avons
faire à un poète de talent, qui ne dit non ni à la science, ni à la philosophie,
à l'industrie, ni à la passion, ni à la sensibilité, ni à la couleur, ni à la mélo-
e, ni à la liberté, ni à la civilisation moderne. Que de choses ! Je m'expli-
ie bien par là que les jeunes amis de M. Sully Prudhomme soient fiers
lui... Notre estime, celle de tous les lecteurs est acquise au jeune poète.
suspends mon jugement sur l'ensemble, mon pronostic sur le lendemain ;
me contente de demander, en général, à la poésie de M. Sully Prudhomme
peu plus d'air et de dégagement (2).

Ce jugement dont on ne peut qu'admirer, à soixante ans d'in-
rvalle, la bienveillance éclairée et la parfaite justesse, ne con-
nta pas pleinement les amis de Sully Prudhomme. Ils le trou-
èrent « intelligent et sympathique », mais « bien froid » (3).

(1) *Penseurs et Poètes* : *Sully Prudhomme.*
(2) *Nouveaux Lundis*, tome X : *De la poésie en* 1865, 3e article.
(3) Gaston Paris, *ouvrage cité.*

Joint à d'autres articles qui parurent vers le même temps, i exerça néanmoins sur la destinée du jeune poète la plus heureus influence. Assurée dès lors que sa vocation était là, sa famill le laissa libre de s'adonner sans partage à ses goûts et à ses occu pations littéraires. On ne lui parla plus d'être notaire ; on l libéra du « servage de l'étude ». Il n'avait plus que sa thèse d licence à passer : on le dispensa même d'achever son droit. O lui mit d'autant plus facilement la bride sur le cou qu'un peti héritage, survenu fort à propos, l'affranchissait de la nécessité pour un tempérament comme le sien écrasante, de gagner so pain quotidien. La période des débuts était finie. Désormai l'œuvre et la vie de Sully Prudhomme se confondent, et avan tout c'est l'œuvre que nous avons à étudier, en l'éclairant e en la commentant au moyen de tout ce que de précieux docu ments, mis au jour depuis une douzaine d'années ou même encor inédits, nous apprennent sur les sentiments, sur la pensée, su l'art de ce poète sincère, délicat et profond.

CHAPITRE III

LA VIE INTÉRIEURE

Sully Prudhomme est déjà tout entier dans le recueil des *Stances et Poèmes* édité par Achille Faure en 1865. L'ouvrage contenait une centaine de pièces — cent trois exactement — les unes en quatrains octosyllabiques, ou en strophes variées, les autres en alexandrins à rimes entre-croisées. Elles se répartissaient en six groupes : *L'Ame*, *Pan*, *Les Jeunes Filles*, *La Vie*, *Paris*, *L'Art*. Cette disposition n'était pas particulièrement heureuse. Elle présentait le double inconvénient d'une division incertaine et d'un classement arbitraire. Il n'y avait pas — sauf en ce qui concerne la partie intitulée *Les Jeunes Filles*, — de raison bien évidente pour que telle pièce fût rangée dans telle section plutôt que dans telle autre ; et, de l'une à l'autre de ces six parties, on ne sentait pas le lien caché, mais continu, et la progression qui sont la marque des ouvrages bien composés. Le tout donnait l'impression d'un entassement un peu hâtif et confus. Sainte-Beuve, qui connaissait toutes les finesses du métier, n'avait pas manqué d'en faire la remarque. « Son volume, — disait-il en arrivant enfin à Sully Prudhomme dans son troisième article sur *La Poésie en 1865*, — est très plein, trop plein même, s'il me permet de le lui dire. Les vers d'un auteur qui se présente pour la première fois au public devraient être servis à plus petite dose, pour qu'on les puisse déguster et qu'on en saisisse la saveur particulière. Ici, je vois quatre ou cinq recueils en un, et qui ont chacun la diversité de couleurs ou de sujets. L'auteur nous l'avoue, il aime trop de choses à la fois. » Ce désordre apparent avait pour effet de masquer aux yeux du critique, si pénétrant d'ordinaire,

l'unité véritable d'un ouvrage qu'il se contentait, il est vrai, d'analyser au courant de la plume, sans avoir le temps ou sans lui faire l'honneur de le disséquer à fond.

Sully Prudhomme fut assurément frappé du reproche qui lui était ainsi adressé. Il y fut d'autant plus sensible qu'il attachait — j'aurai lieu plus tard d'insister sur ce point — un grand prix à la composition. Et il en reconnut le bien-fondé, puisque, en 1869, quand il fut question de réimprimer les *Stances et Poèmes* pour la librairie Lemerre, il profita de l'occasion non seulement pour corriger, et très heureusement, bon nombre de ses poésies, mais encore, et surtout, pour en modifier le classement. Les « stances » et les « poèmes » furent séparés. D'un côté les courtes pièces, écrites pour la plupart en quatrains octosyllabiques, qui remplissent les trois parties intitulées *La Vie intérieure*, *Jeunes filles* et *Femmes*. De l'autre, une quinzaine de morceaux de grande envergure et à développement généralement oratoire. Entre les deux, sous la rubrique modeste et neutre de *Mélanges*, des poésies d'inspiration, en effet, diverse, entre lesquelles il aurait été peut-être vain, en tout cas fort pénible, de chercher à établir une relation plus étroite. Cet ordre, qui est celui où se présentent aujourd'hui à nous les *Stances et Poèmes*, paraîtra encore bien extérieur, puisqu'il a pour principe, à première vue, une simple différence de métrique. Il répond, en réalité, à une évolution de la pensée et de l'art chez Sully Prudhomme au cours des années 1860 à 1865. Mais, pour s'en rendre compte, il faut intervertir la disposition de l'ouvrage. Laissant provisoirement de côté les *Mélanges* qui révèlent en général des aspects secondaires du talent de Sully Prudhomme, sur lesquels nous aurons à revenir, il faut lire d'abord les *Poèmes* et ne venir qu'en second lieu aux *Stances*. Et des *Stances* encore il conviendra de ne retenir pour l'instant que ce pur joyau qui a nom *La Vie intérieure*. Complétées par un certain nombre de sonnets des *Epreuves*, — le second recueil de Sully Prudhomme, presque contemporain du premier, — complétées aussi par ce qu'on a bien voulu nous livrer du *Journal intime* rédigé à la même époque, elles nous permettront d'entrer aussi avant que peut aller l'analyse dans l'âme de ce poète inquiet et profond.

I

Les *Poèmes*, dont nous devons nous occuper d'abord, sont, dans l'œuvre de Sully Prudhomme, les productions de la jeunesse. Ils en portent la marque. Ils sont comme elle débordants et enthousiastes, pleins de belles ardeurs et de généreuses ambitions. Le mouvement naturel de l'homme qui ouvre les yeux sur le monde n'est pas de se replier sur soi-même ; il est de se répandre dans les choses. Il jette sur elles des regards qui sont autant de prises de possession. Il ne demande pas de leçons à une expérience qu'il ne possède pas encore. Il prétend bien au contraire ployer à son gré la vie et la façonner selon son idéal.

Cet idéal, dans le cas qui nous occupe, est celui d'un jeune doctrinaire de 1860. Ce collégien d'hier, à peine échappé à la tutelle de ses maîtres, est conscient de sa force et ivre de sa liberté. Il se compare à un cheval sauvage qui sent la vigueur abonder dans ses membres et ne sait encore « où porter la fougue de ses pas ».

> Quels seront ses plaisirs ? Pendant qu'il délibère
> Et que sur la campagne il promène ses yeux,
> Il sent derrière lui comme une aile légère
> D'un toucher caressant flatter ses crins soyeux,
> Puis un poignet soudain les saisir et les tordre...
> Oh ! ce n'étaient donc pas les vents ou les oiseaux ?...
> Il se tourne, il voit l'homme, il trépigne et veut mordre,
> Et l'homme audacieux l'a pris par les naseaux (1).

Le voici bientôt dompté par le poing du maître, et soumis en esclave docile à tous ses désirs. Pareille aventure arrive au jeune homme qui, « debout au seuil de l'avenir », rêvait au bonheur ou pleurait d'extase en songeant à l'infini. Il apprend tout à coup qu'il n'est qu'un anneau dans une chaîne : il sent brusquement tomber sur ses épaules le joug social. Que vaut cette humanité qui lui impose sa loi ? Il est loin de croire que tout en elle est beau et bon. Il rêve, un peu à la façon de Rousseau, d'un état de

(1) *Stances et Poèmes* : *Le Joug.*

nature où l'homme était plus simple, partant plus innocent et plus heureux. Il y a quelques siècles encore, cet état était celui de tout un continent.

L'Amérique vivait dans un repos superbe,
Promenant vers la mer ses fleuves aux longs bras,
Balançant dans l'azur sa chevelure d'herbe
Au fracas éternel de ses Niagaras.
Elle poussait au ciel ses végétaux énormes,
Ses nopals, ses cactus et ses bois résineux ;
Ses nocturnes forêts pleines d'étranges formes
Tordaient paisiblement d'inextricables nœuds.
Ses beaux oiseaux ridaient le golfe solitaire,
Ses îles fleurissaient sous les vents alizés ;
C'était l'hymen fécond du ciel et de la terre,
Et des étés sans fin naissaient de leurs baisers (1).

Mais cette félicité n'existe plus nulle part. La civilisation, portée sur les vaisseaux de Colomb, s'est étendue sur tout le globe terrestre. Elle y propage l'injustice et la guerre. Pourtant, en dépit de tous les vices qu'elle peut avoir, le poète préfère la discipline sociale à l'indépendance sauvage. L'homme, en s'associant, a perdu une partie de sa liberté : il la recouvrera par l'exercice des vertus civiques et des droits du citoyen. Aussi n'est-on pas étonné qu'un des morceaux les plus enthousiastes du recueil exalte la beauté du langage, qui unit les hommes, transmet les leçons de l'histoire, formule les lois, et, dans un avenir meilleur, enseignera la justice et la bonté. L'idéal social de Sully Prudhomme à vingt ans, ce n'est pas le despotisme, cela serait invraisemblable. Ce n'est pas non plus l'anarchie, dont il a toujours eu horreur. C'est l'union inséparable et le commun triomphe de la raison et de la liberté.

Son idéal moral, avant tout, c'est la bonté. L'homme doit être bon pour l'homme, parce qu'il doit être bon même pour l'animal. Les animaux sauvages, dans le désert, s'entre-dévorent : ils ne font en cela que suivre la loi de la nature. L'homme qui les encage, les exhibe et les fouaille, est cruel. Nul n'a le droit d'infliger,

(1) *Stances et Poèmes* : *L'Amérique.*

pour son seul plaisir, une souffrance à un être vivant. La nature le lui interdit. « Allez, et prenez tout ! » dit-elle aux humains :

> Prenez mes bœufs, mes blés, je répare mes pertes ;
> Mais ne torturez pas : la douleur est à Dieu (1).

Le poète n'approuve pas les sages à la doctrine austère qui violentent sans raison les instincts de notre cœur, qui flétrissent indistinctement toutes les sortes de voluptés. Il y a des voluptés grossières, mais il y a aussi des voluptés nobles : telles sont celles de l'amant, du poète, de l'artiste, du penseur. Elles lancent l'homme à la poursuite du Beau, au risque de l'épuiser dans cette poursuite. Mais il est bien de mourir ainsi, car mourir ainsi, c'est vivre, et le poète veut qu'on aime la vie. Il y a eu, peu de temps avant lui, un grand poète qui a maudit la vie. Ce poète, c'est Alfred de Musset. Sully Prudhomme l'a lu, l'a aimé. Il l'imite encore, mais il ne pense pas, ou ne pense plus comme lui. Certes il ne marchande pas l'admiration à son génie :

> Poète, aussi longtemps que marchera la terre
> Dans le vide muet qui n'a pas d'horizon,
> Tant que l'homme, implorant un climat salutaire,
> Sous la grêle et les vents traînera sa maison,
> .....
> Tant que devra sévir le sort triste qui lie,
> A toute heure et partout, avec de cuisants nœuds,
> La raison à l'énigme, à l'épreuve la vie,
> O poète, ton nom sera jeune et fameux (2) !

Mais il lui reproche de s'être abandonné sans raison au scepticisme et au désespoir.

> Toi qui naissais à point dans la crise où nous sommes,
> Ni trop tôt pour savoir, ni, pour chanter, trop tard,
> Pouvant poser partout sur les œuvres des hommes
> Ton étude et ton goût, deux abeilles de l'art ;
> Toi dont la Muse vive, élégante et sensée,
> Reine de la jeunesse, en a dû soutenir
> Comme un sacré dépôt l'amour et la pensée,
> Tu te plains de la vie et ris de l'avenir (3) !

(1) *Stances et Poèmes : Le Lion.*
(2) *Ibidem : A Alfred de Musset.*
(3) *Ibidem.*

Quelle pitié ! Devant les progrès en tous genres accomplis par l'homme, par la force de l'homme et par la science de l'homme, ce n'est pas du découragement qu'il faut avoir ; c'est un noble désir de poursuivre l'œuvre commencée, c'est une confiance joyeuse dans son achèvement.

Tu ne l'as pas compris : ton vague et triste livre
Nous laisse pleins de vœux et de regrets confus ;
Il donne des désirs sans donner de quoi vivre,
Il mord l'âme et la chair : je ne l'ouvrirai plus (1) !

Pour lui, c'est avec allégresse qu'il dévouera sa vie au service de l'art. L'art réalise l'union indispensable de l'idéal et de la matière, sans laquelle il n'y a pas de chef-d'œuvre. L'art est éternellement jeune : les thèmes sur lesquels il brode sont aussi vieux que le monde ; mais il appartient aux nouveaux venus d'en tirer des variations nouvelles. Le poète sait bien qu'il lui faudra renoncer à la plupart des satisfactions terrestres. Peu lui importe : il préfère à la poursuite de la richesse et du bien-être l'indépendance de l'artiste, sa vie de liberté et de travail. Et la pensée de la gloire, — de la gloire qu'il ne connaîtra peut-être jamais, — est là pour le soutenir :

La gloire ! oh ! surnager sur cette immense houle
Qui dans son flux hautain noyant les noms obscurs,
Des brumes du passé se précipite et roule
Aux horizons futurs !

Voir mon œuvre flotter sur cette mer humaine,
D'un bout du monde à l'autre et par delà ma mort,
Comme un fier pavillon que la vague ramène
Seul, mais vainqueur, au port !

Ce rêve ambitieux remplira ma jeunesse ;
Mais si l'air ne s'est point de ma vie animé,
Que dans un autre cœur mon poème renaisse,
Qu'il vibre et soit aimé (2) !

Cette poésie donne une impression singulière de conviction dans l'accent, d'élévation, de force et de cohérence dans la pensée.

(1) *Stances et Poèmes* : *A Alfred de Musset.*
(2) *Ibidem* : *Je me croyais poète...*

Il y a là un mélange d'enthousiasme et de raison qui, en aucun temps, ne serait commun, qui, au lendemain du romantisme, est particulièrement original. Sully Prudhomme n'a pas de peine à secouer l'influence de l'école, parce qu'il est visible qu'il ne l'a jamais subie. A l'individualisme excessif, à la désespérance, aux déclamations antisociales, il oppose spontanément le goût de l'action exercée en commun, de la lutte, de la vie, une foi sereine dans la bonté de l'effort et du sacrifice. Cette poésie de jeunesse a un son remarquablement viril. Saluons cet optimisme. Nous ne le verrons plus reparaître, aussi jaillissant du moins et aussi pur, dans l'œuvre de Sully Prudhomme. Quand il lançait ainsi ses acclamations à la vie, ses défis à la souffrance et à la mort, le poète était sincère. Mais il ne connaissait pas encore, jusqu'en son fond, sa propre nature. Elle s'est révélée à lui et elle se révèle à nous dans ces *Stances* qui expriment non plus l'ardeur du jeune homme qui se jette à la conquête du monde, mais le repliement et le travail sur elle-même d'une pensée active et pénétrante, et dont une partie porte ce titre significatif : *La Vie intérieure.*

II

La vie intérieure, c'est la vie de l'âme. Nous apprenons à la connaître en descendant dans notre conscience, en nous regardant, en nous analysant. Le goût de l'analyse psychologique était inné chez Sully Prudhomme. Il répondait à la tendance dominante et à la faculté maîtresse d'un esprit particulièrement réfléchi. Léon Bernard-Derosne nous le dépeint, dans ses années d'adolescence, sérieux, attentif, profond, dépassant toujours les termes de la question qu'on lui pose. Jules Lemaitre a esquissé de lui, aux approches de la cinquantaine, un portrait qui reproduit les mêmes caractères, plus fortement accusés par l'âge : « une tête extraordinairement pensive, des yeux voilés, presque des yeux de femme, dont le regard est comme tourné vers le dedans (1) ».

(1) *Les Contemporains*, Paris, Boivin.

Il avait pris de bonne heure, par suite de ses études scientifiques et philosophiques, l'habitude de la concentration, de la méditation intense et prolongée. Elle était devenue rapidement pour lui un besoin. On voit par son *Journal intime* que dans chacune de ses journées elle trouvait sa place. La fatigue ou une mauvaise disposition ne l'empêchaient pas de s'y livrer. Plus tard, quand il a été affranchi de la nécessité du travail régulier et imposé, elle est demeurée son occupation favorite, la grande affaire de son existence. Il a eu toute sa vie le loisir et le désir de se regarder vivre.

Il éprouvait une satisfaction, que d'aucuns jugeront peut-être un peu naïve, à examiner curieusement et à démonter pièce à pièce le mécanisme de son propre esprit. Tous nous pensons, nous nous souvenons, nous associons des idées ou des images, nous accomplissons tous les jours et à chaque instant les opérations mentales les plus compliquées et les plus délicates sans nous demander comment cela se fait, par quels procédés et en vertu de quelles lois, sans nous en étonner même le moins du monde. Sully Prudhomme s'en émerveillait.

J'imagine ! ainsi je puis faire
Un ange sous mon front mortel ;
Et qui peut dire en quoi diffère
L'être imaginé du réel (1) ?

ou bien encore :

O Mémoire, qui joins à l'heure
La chaîne des temps révolus,
Je t'admire, étrange demeure
Des formes qui n'existent plus (2)...

Il posait, en termes à la fois précis et subtils, les problèmes que soulève le fait du souvenir :

Quelle existence ai-je rendue
A mon père, en me souvenant ?
Quelle est donc en moi l'étendue
Où s'agite ce revenant ?

(1) *Stances et Poèmes : L'Imagination.*
(2) *Ibidem : La Mémoire.*

Un sort différent nous sépare :
Comment peux-tu nous réunir,
A travers le mur qui nous barre
Le passé comme l'avenir ?

Qui des deux force la barrière ?
Me rejoint-il, ou vais-je à lui ?
Je ne peux pas vivre en arrière,
Il ne peut revivre aujourd'hui (1) !

Ou bien il dessinait d'un crayon léger et spirituel la figure de cette « étrangère » par qui nous laissons supplanter en nous la raison, de cette « ancienne ménagère » qui prend en maîtresse le gouvernement du logis, nous sert, nous dorlote et nous endort, de « cette vieille au pas monotone » que nous appelons l'habitude, mortelle ennemie de la « jeune liberté » (2). Ce sont là jeux d'artiste habile à parer l'abstrait de la grâce des tours et de la poésie des images. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas ce psychologue, tant soit-il expert et délié ; c'est l'homme que le poète a découvert en se regardant au miroir de sa propre conscience, et dont, sous la forme d'une confidence discrète, à demi-voix, il nous raconte l'histoire dans ses vers.

Cet homme, comme tous les hommes, a un cœur. Mais il a un cœur plus tendre que celui des autres hommes. Sully Prudhomme tient de sa naissance une sensibilité délicate, quasi féminine et presque maladive. Cette sensibilité, nous le savons déjà, a été, dès l'enfance, meurtrie par la vie. Elle le sera de nouveau, quand il arrivera à l'âge viril, et plus douloureusement encore. Nous aurons à y revenir, lorsque nous exposerons les idées du poète sur la femme et sur l'amour. Mais son cœur n'a pas souffert seulement des peines qu'infligent à ceux qui aiment, et qui ne sont pas payés de retour, la légèreté, l'indifférence ou la trahison de l'objet aimé. Il a souffert d'être associé à une intelligence éveillée et exigeante, avide de certitude, mais dressée à des méthodes rigoureuses et inflexibles, qui à ses rêves les plus chers, à ses aspirations les plus légitimes, a opposé ses exigences, ses doutes, ses critiques,

(1) *Stances et Poèmes : La Mémoire.*
(2) *Ibidem : L'Habitude.*

ses fins de non recevoir. Ni le cœur n'a réussi à entraîner l'esprit, ni l'esprit n'a réussi à imposer silence au cœur. Entre eux s'est élevé un débat qui n'a pas fini et qui ne pouvait pas finir. Cette essentielle dualité de la nature morale de Sully Prudhomme, cette lutte à armes égales entre la raison et le cœur, c'est le fond même de sa vie intérieure, c'est le drame qui lui confère sa noblesse et son pathétique intérêt.

III

Ce conflit de l'esprit et du cœur est né dans l'âme de Sully Prudhomme le jour où le jeune homme s'est trouvé en demeure d'accorder ou de refuser son adhésion volontaire à la foi religieuse qu'il avait reçue de sa mère et jusque-là docilement acceptée. Il a donné lui-même sur cet épisode de sa vie intime toutes les explications qu'il a jugées utiles. Il convient donc ici de lui laisser la parole.

Comme tous les catholiques, dit-il, j'ai fait ma première communion encore enfant, avec une docilité passive aux leçons du catéchiste ; mais ma foi ne pouvait être à cet âge qu'une suggestion, un assentiment aveugle à la foi d'autrui. Elle retarda néanmoins l'éclosion de mes pensées propres, car l'insinuation précoce de la doctrine chrétienne dans les âmes neuves les marque d'une empreinte très profonde, parfois même ineffaçable, quand ces âmes sont sérieuses et tendres. J'attribue à cette influence latente une révolution singulière qui s'opéra subitement en moi. J'avais dix-huit ans, je venais d'abandonner la classe de mathématiques spéciales, où je me destinais à l'Ecole Polytechnique. J'étais bachelier ès sciences et j'aspirais au modeste diplôme de bachelier ès lettres. Je l'obtins l'année suivante, à Paris ; mais c'était à Lyon, chez des cousins, que je préparais mon examen. Lyon est une ville dont les habitants sont des catholiques en majorité croyants et pratiquants : mes cousins étaient de ceux-ci. Faut-il, pour expliquer le coup de foudre moral dont il s'agit, unir à l'influence plus haut signalée celle du milieu où je me trouvais transplanté ? C'est probable. Quoi qu'il en soit, je me réveillai, une nuit, tout autre que je ne m'étais endormi deux heures auparavant, ou du moins bien changé, car je m'écriai en moi-même : « Comment ai-je pu douter un seul instant d'une doctrine dont la vérité m'apparaît soudain si éclatante ? » En effet, je voyais directement, je sentais la divinité de Jésus, et tous les nuages qui avaient jusque-là pour moi obscurci les dogmes me semblaient dissipés. Je m'agenouillai, je fis une prière dont je ne me rappelle plus les paroles, et le lendemain je conçus le projet de me faire dominicain. Ce projet, favorisé par mes hôtes, échoua lorsque je me

fus réinstallé à Paris. Ce qu'il y a de remarquable dans cette conversion, c'est que quatre ans de discipline scientifique ne s'y opposaient point. Le contact renouvelé avec la société parisienne où j'avais renoué mes relations intellectuelles, la propagation en France d'ouvrages allemands de savante et minutieuse critique attaquant les fondements du christianisme, tels que la *Vie de Jésus* par Strauss, eurent bien vite raison de ma croyance improvisée. Je redevins ce que j'étais auparavant : un chercheur inquiet, désabusé, mais non découragé. J'avais gagné à cette expérience de savoir ce que c'est que la foi et, par suite, d'en contracter le respect.

Mais doué, comme il l'était, d'une infatigable curiosité intellectuelle, incapable de se désintéresser des grandes questions que se pose tout homme digne de ce nom, à qui pouvait-il demander la réponse, sinon à cette science de qui il tenait le meilleur de sa formation et qui lui apparaissait pleine de promesses ? Il faut se rappeler quel prestige, aux environs de 1860, devait exercer non pas telle ou telle science en particulier, non pas même l'ensemble des sciences, mais la Science, sur l'esprit d'un jeune homme qui avait débuté de la sorte et qui suivait avec passion le mouvement des idées contemporaines. Auguste Comte venait de mourir ; mais sa doctrine, terme d'une évolution poursuivie depuis plusieurs générations, lui survivait et gagnait de proche en proche. On se persuadait avec lui que l'humanité était entrée dans sa phase décisive. On entrevoyait le moment où s'étant débarrassé enfin des derniers restes de préjugés théologiques ou de fantômes métaphysiques qui avaient si longtemps retardé sa marche, l'esprit humain arriverait par une méthode purement rationnelle et scientifique à la connaissance universelle des choses. Tel est l'avenir que Littré, fidèle disciple du maître, prédisait à la philosophie positive, « fille des sciences », ou, si l'on aime mieux, « induction générale » pratiquée sur les résultats obtenus par elles (1). Tel est celui que, dans le secret de sa pensée, Renan réclamait dès 1848 pour la science : c'est le terme par lequel il remplaçait à dessein celui de philosophie, équivoque à son gré et « n'exprimant qu'une forme encore partielle de la vie intérieure », tandis que la science était « la seule manière légitime de connaître ». Il affir-

(1) Littré, *Auguste Comte et la philosophie positive*, Paris, 1863, Conclusion.

mait que le but et l'objet propre de la science étaient « d'enseigner à l'homme sa fin et sa loi, de lui faire saisir le vrai sens de la vie (1). » Et Taine, en 1857, exprimant la même idée avec ce mélange d'âpre dogmatisme et d'éblouissante poésie qui est sa marque, montrait, comme s'il était déjà réalisé, par quel progrès fatal les sciences, s'élevant d'un fait supérieur à un fait supérieur encore, devaient aboutir « pour chaque genre d'objets à un fait unique », et comment en appliquant à ces faits eux-mêmes la même méthode, l'esprit humain arriverait à « découvrir l'unité de l'univers » et à comprendre ce qui la produit, la loi suprême du sein de laquelle, si on pouvait s'y transporter, on « verrait comme d'une source, se dérouler par des canaux distincts et ramifiés le torrent éternel des événements et la mer infinie des choses » (2). Faut-il s'étonner, après cela, si le jeune Sully, enivré du même enthousiasme scientifique, contracta, dans cette atmosphère positiviste de 1860, le respect, la religion et peut-être même devrait-on dire la superstition de la science ?

Mais si la science tend comme à son but ultime à cette unification du savoir humain, elle ne s'y achemine que par un mouvement qui, si rapide qu'on le suppose, est, au regard d'une existence individuelle, d'une insupportable lenteur. Il y a des questions auxquelles elle ne répondra que dans un temps encore bien éloigné. Il y en a sans doute auxquelles elle ne répondra jamais. L'être qui passe veut avoir, avant de disparaître, la solution de l'énigme. Celles que la science lui propose sont incomplètes, et de plus elles sont de nature à choquer son sens intime. L'homme aspire à l'immortalité, et la science ne lui montre que la dissolution des corps. Il aspire à la justice, et la science lui montre dans toute la nature la lutte entre les espèces qui se dévorent les unes les autres. Il aspire au bonheur, et la science ne lui propose d'autre moyen d'y parvenir que de se résigner aux lois de l'univers. Il se révolte; il proteste contre les conclusions de la science de toute la force de sa conviction intérieure, et il invoque pour justifier ses

(1) Renan, *L'Avenir de la Science, pensées de 1848*, Paris, 1890.
(2) H. Taine, *Les philosophes français du XIX^e siècle*, Paris, 1857, p. 359.

aspirations et confirmer ses espérances « ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas ».

Il convient d'autant plus de rappeler ici le mot célèbre de Pascal qu'entre son cas et celui de Sully Prudhomme il y a une analogie qui, pour être lointaine, n'est pas fortuite. L'auteur des *Stances* est entré de bonne heure et il est resté toute sa vie en contact étroit avec l'auteur des *Pensées*. Dans sa poésie de toutes les époques on trouve maintes allusions à Pascal, et il a consacré tout un livre, écrit en plusieurs fois et qui suppose une connaissance très familière de l'œuvre pascalienne, à définir « la vraie religion selon Pascal ». Mais jamais peut-être sa pensée n'a été plus voisine de celle du grand chrétien que dans les années où il méditait les poèmes qui composent la *Vie intérieure*. Le dimanche 5 octobre 1862, après une lecture de Pascal, il écrivait dans son *Journal* : « Pascal, je t'admire, tu es mien, je te pénètre comme si je pensais en toi ; tristesse magnanime, profonde, profonde comme la nuit; comme elle est pleine de lueurs lointaines ! Sois mon maître, adopte-moi. Je souffre infiniment, je gravite autour de la vérité, je ne l'atteins jamais. As-tu vraiment cru à la révélation ? Quand un génie pareil abdique la raison, qui est sa force et sa gloire, oséje douter ? Pourtant je doute, et sincèrement, avec douleur. » Toutefois, si l'exemple de Pascal ne le déterminait pas à immoler la raison au sentiment, les idées de Pascal avaient trop de conformité avec le vœu secret de sa propre nature pour ne pas s'implanter en lui avec une force extraordinaire. Il faut voir très certainement une inspiration pascalienne dans la grande pièce, intitulée l'*Esprit et le Cœur*, que le jeune poète lut cette même année 1862 à la Conférence La Bruyère. Elle ne figure pas dans les recueils qu'il a publiés de son vivant. Elle nous a été conservée par ses exécuteurs testamentaires dans ce volume d'*Epaves* dont beaucoup sont si précieuses. On l'y trouvera sous le titre suivant : *Sur une pensée de Pascal*, — pensée qui est justement celle que je rappelais tout à l'heure. Mais on ne l'y trouvera qu'incomplète, réduite environ de moitié, sans parler des corrections de style que l'auteur a faites en plusieurs endroits. Il ne sera pas superflu, pour cette raison, d'en citer quelques stances, de préférence

celles qui ont été laissées de côté dans la version définitive. Sully Prudhomme y revendique nettement contre la raison les droits du sentiment.

Sans bannir la raison, marquons-lui sa matière,
Et n'oublions jamais qu'on apprend en aimant (1).
Elle n'a pas accès dans la nature entière ;
Il est un monde obscur qui s'ouvre au sentiment.

Je sais des vérités que le cœur seul proclame :
Tel un homme, la nuit, porte en avant la main.
Le sentiment en nous est un toucher de l'âme
Qui devance l'idée et lui fraye un chemin.

Celui qui veut du bien nous jalonner la route
Divague, et cependant il n'est jamais perdu ;
Car la conviction le poursuit dans le doute.
L'esprit cherche, et le cœur va droit à la vertu.

Il faut du cœur ! Défense à l'esprit solitaire
De placer un baiser sur la face du Beau !
Défense à la raison de consoler la terre !
Nul rêve de bonheur n'est un fruit du cerveau.

Le génie en Zénon peut nier la souffrance ;
Spinosa fait de l'homme un flot sans unité ;
Mais une larme où tremble un rayon d'espérance
Concilie un Dieu juste avec l'humanité (2).

Esprit, cœur, entre ces deux « puissants foyers » qui nous sont donnés « pour éclairer notre âme », le poète institue un parallèle qui, six fois repris, tourne six fois à l'avantage du cœur. Il se refuse pourtant à sacrifier celui-là à celui-ci. Il supplie seulement qu'on ne rompe pas leur indispensable union :

Ah ! ne séparons pas ce sens divin de l'autre ;
On n'a pas convaincu tant qu'il a protesté.
L'esprit fait le savant et le cœur fait l'apôtre :
On ne peut sans les deux saisir la vérité (3).

Il y avait là peut-être, dans cette conciliation, si elle eût pu

(1) Je pense du moins qu'il faut rétablir ainsi la leçon informe donnée de cet hémistiche par l'Annuaire de la Conférence La Bruyère : *qu'en apprendre aimant*.
(2) *L'Esprit et le Cœur*, dans la *Conférence La Bruyère*, 1861-1862.
(3) *Ibidem*.

être obtenue, entre les exigences de la raison et celles du sentiment, le secret de la paix intérieure. Mais Sully Prudhomme était naturellement trop indécis, trop scrupuleux, trop inquiet pour maintenir avec assurance un équilibre aussi instable. De là les incertitudes, les hésitations, les retours, les tourments et la crise de conscience à laquelle les stances de la *Vie intérieure* et certains sonnets des *Epreuves* nous font assister.

IV

Le conflit est posé avec autant de concision que de netteté dans les seize octosyllabes — dont il n'y a ni un seul vers, ni même un seul mot à retrancher — qui sont intitulés *Intus*.

Deux voix s'élèvent tour à tour
Des profondeurs troubles de l'âme :
La raison blasphème, et l'amour
Rêve un dieu juste et le proclame.

Panthéiste, athée ou chrétien,
Tu connais leurs luttes obscures :
C'est mon malheur, et c'est le tien,
De vivre avec ces deux murmures.

L'intelligence dit au cœur :
— « Le monde n'a pas un bon père,
Vois, le mal est partout vainqueur ».
Le cœur dit : « Je crois et j'espère ;

Espère, ô ma sœur, crois un peu,
C'est à force d'aimer qu'on trouve ;
Je suis immortel, je sens Dieu ».
— L'intelligence lui dit : « Prouve ».

De ce dialogue, nous entendons surtout, dans les *Stances*, la voix qui plaide la cause du cœur. L'autre voix parle sans doute assez haut, selon le jugement du poète, à notre esprit et à nos sens. Et puis à quoi bon entamer une discussion qui se poursuivrait indéfiniment sans résultat ? Aux objurgations de la raison, aux doutes de l'intelligence, aux subtilités du raisonnement, l'interprète du sentiment ne peut opposer aucune démonstra-

tion en forme, aucune réfutation décisive, aucune solution évidente. Il ne peut qu'apporter le témoignage du sens intime, élever la protestation de la conscience. Il le fait avec une conviction, avec une simplicité imposantes. A ceux qui demandent ce que c'est que l'âme, et si cette âme existe, il réplique en affirmant la réalité de celle qu'il sent vivre en lui :

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front
Une âme invisible et présente.
Ceux qui doutent la chercheront ;
Je la répands pour qu'on la sente (1).

A ceux qui nient l'idéal parce qu'ils ne croient qu'à ce qu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains, il répond en comparant l'idéal à quelqu'une de ces étoiles innomées qui, à ce moment même, accomplissent leur révolution à une distance infinie de nous, dans les profondeurs du ciel. Nous ne la voyons pas ; elle existe pourtant ; mais sa lumière, voyageant sans arrêt à travers les espaces, n'arrivera à notre monde que dans des siècles et des siècles.

Quand luira cette étoile, un jour,
La plus belle et la plus lointaine,
Dites-lui qu'elle eut mon amour,
O derniers de la race humaine (2) !

A ceux qui pensent que notre être est borné à la vie présente, et que tout finit pour nous avec la pelletée de terre jetée sur le cercueil, il dédie cette admirable pièce des *Yeux*, qui exprime en un symbole d'une grandeur et d'une simplicité saisissantes cet instinct de l'immortalité que l'homme, depuis aussi longtemps que l'humanité existe, porte plus ou moins obscurément au fond de lui-même.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore ;
Ils dorment au fond des tombeaux,
Et le soleil se lève encore.

(1) *Stances et Poèmes* : *L'Ame.*
(2) *Ibidem* : *L'Idéal.*

Est-il vrai « qu'ils aient perdu le regard », qu'ils se soient fermés pour toujours ? Non, s'écrie le poète, non, cela n'est pas possible, ils ne se sont pas fermés, ils se sont seulement tournés ailleurs, vers un autre soleil ; ils contemplent l'invisible.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore (1).

Si l'affirmation pouvait se suffire à elle-même, si la conviction emportait nécessairement la certitude, Sully Prudhomme n'aurait jamais douté de ces grandes vérités morales auxquelles il tendait de toutes les forces de son être. Mais cette croyance spiritualiste ne peut demeurer ainsi à l'état vague et flottant : il faut qu'elle se précise, sous la forme d'un credo religieux ou métaphysique. C'est ici que la raison va prendre sa revanche. Si elle est impuissante à fonder, elle est toute-puissante pour détruire. Sous quelque aspect, dogme théologique ou opinion philosophique, que se présente l'aspiration à l'idéal, à l'immortalité, au divin, elle aura bientôt fait de les passer au crible de sa critique et d'en faire saillir les contradictions et les impossibilités. De là pour le poète qui ne veut ni abdiquer sa raison, ni renoncer à ses espérances, un état d'indécision et de partage, une oscillation perpétuelle entre le scepticisme et la foi, entre le désir de croire et l'impuissance à croire, entre le oui et le non, dont la partie des *Epreuves* intitulée *Doute* nous offre l'émouvant tableau.

Nous savons que, passé sa dix-huitième année, Sully Prudhomme s'était détaché de plus en plus de la religion qui avait été la religion de son enfance. Il continuait encore, en 1862, d'accompagner les siens à la messe du dimanche ; mais il y portait un cœur tout profane. Le dimanche 26 octobre, en en revenant, il écrivait dans son *Journal* : « La messe ; singulière impression que j'éprouve en entendant le curé prêcher des pratiques pieuses. La gravité en pareille matière m'étonne : je suis loin, bien loin de

(1) *Stances et Poèmes : Les Yeux.*

l'esprit catholique. » Cependant, cet esprit catholique, quelque chemin qu'il eût fait en sens opposé, il ne pouvait encore se soustraire complètement à son influence. Il « traînait encore », — c'est son mot — « les langes de sa première éducation catholique (1)». Il se sentait « gêné par le catholicisme » quand il s'efforçait, à l'imitation du stoïcisme antique, de se tracer à lui-même, avec le secours de sa seule raison, une ligne de conduite et un idéal de vie. « On n'ose pas, disait-il, entreprendre sur soi une réforme qui peut n'être qu'un travail très vain et très pénible, à côté de gens qui lisent l'*Imitation de Jésus-Christ* et qui deviennent meilleurs » (2). A plus forte raison ne pouvait-il rompre le charme dont la lecture de l'Evangile l'avait enchanté :

> Le Phédon jette en l'âme un céleste reflet,
> Mais rien n'est plus suave au cœur que l'Evangile (3)...

Et de ces pratiques religieuses auxquelles il avait renoncé, qu'il regardait comme des « gestes sacrés », comme de simples rites observés machinalement par la plupart, sans y rien comprendre ou même sans y prêter attention, il gardait au fond de lui comme une vague nostalgie qui de temps à autre se réveillait. Il éprouvait le besoin de « se mettre en relation avec le principe nécessaire qui résout et explique tout, et de donner une forme sensible à ce principe.» Autrement dit, il voulait prier, il était « plein de soupirs ». Il enviait ceux qui vont s'agenouiller au confessionnal pour y déposer le secret de leurs fautes, et qui sont sûrs qu'ils se relèvent pardonnés.

> Heureux le meurtrier qu'absout la main d'un prêtre (4) !

Il se voyait demandant et recevant à son lit de mort les secours de la religion :

(1) *Journal intime.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Les Epreuves* : *Bonne mort.*
(4) *Ibidem* : *La Confession.*

Prêtre, tu mouilleras mon front qui te résiste ;
Trop faible pour douter, je m'en irai moins triste
Dans le néant peut-être, avec l'espoir chrétien (1).

Mais ce n'étaient là que velléités, pas même, que rêveries sentimentales. La foi lui manquait, et le Dieu dont il invoquait la présence ne répondait pas à son appel.

Je vous attends, Seigneur ; Seigneur, êtes-vous là ?
J'ai beau joindre les mains et, le front sur la Bible,
Redire le *Credo* que ma bouche épela,
Je ne sens rien du tout devant moi. C'est horrible (2).

« La Science, pour lui emprunter ses propres expressions, s'était rencontrée avec le Christianisme dans son âme » (3) et l'y avait supplanté. Mais elle n'avait pu en effacer tout à fait le souvenir. « La voix, — dira-t-il encore, — tour à tour terrible et caressante de l'Eglise qui, dès notre enfance, s'est donné pour écho la voix maternelle, nous laisse à tout jamais dans l'âme une vibration difficile à éteindre. On a eu beau détruire et même oublier le dogme, il nous en reste le vague et puissant charme d'une hymne dont on ne se rappelle plus une note, mais dont l'impression lointaine subsiste. La science froide et sûre en face d'un spectre religieux qui ne veut pas lui céder la place, voilà le drame moderne de la pensée humaine » (4). Ce drame se jouait en lui depuis l'heure où en contemplant dans le ciel pur de la nuit les sept étoiles de la Grande Ourse, il avait eu la sensation de l'inflexibilité des lois de la nature et du déterminisme universel :

Tu n'as pas l'air chrétien, le croyant s'en étonne,
O figure fatale, exacte et monotone,
Pareille à sept clous d'or plantés dans un drap noir.

Ta précise lenteur et ta froide lumière
Déconcertent la foi ; c'est toi qui la première
M'as fait examiner mes prières du soir (5).

(1) *Les Epreuves* : *Bonne mort.*
(2) *Ibidem* : *La Prière.*
(3) *Lettres à une amie*, 1877.
(4) *Ibidem.*
(5) *Les Epreuves* : *La Grande Ourse.*

A défaut d'un credo religieux, Sully Prudhomme aurait-il pu trouver dans une croyance métaphysique la certitude morale dont il éprouvait le besoin ? De ce côté encore, les difficultés se présentaient, et elles n'étaient pas moindres. Si le poète n'avait aucune objection à faire à l'existence de Dieu, tant qu'il se contentait de définir la divinité de la manière la plus abstraite, « ce qui est nécessairement et agit librement » (1), il se voyait en peine dès qu'il s'agissait de se faire du souverain être une idée un peu plus précise. Il ne pouvait concevoir « une nature aveugle et fatale » qui « révoltait sa raison » ; il lui semblait impossible qu'il n'y eût pas « une pensée organisatrice de l'univers » (2). Mais, sorti de là, il ne rencontrait plus que complications et obscurité. S'il se fût abandonné à l'élan de son cœur, peut-être une intuition hardie l'eût-elle porté d'un seul coup à la cime des choses. Mais les philosophies et les systèmes se disputaient son esprit, s'y combattaient les uns les autres, et n'y engendraient que confusion. « Tous, disait-il en parlant à Dieu, ils sont venus

s'acharner sur mon âme ;
Ils me rendent aveugle au jour qui te proclame
Et n'agitent en moi que des flambeaux obscurs (3).

Le dieu du laboureur et le dieu du curé le choquaient également, comme étant l'un et l'autre taillés à l'image de l'homme. Mais les dieux des penseurs ne le satisfaisaient pas davantage. Le déiste, disait-il,

contemple un pur je ne sais quoi
Lointain, par qui le monde, en s'ordonnant, commence ;

le savant

Nomme son dieu nature et n'en fait qu'une loi. »

Fallait-il, pour échapper à l'anthropomorphisme et à l'abstraction, « identifier Dieu avec l'univers » ?

(1) *Journal intime.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Les Epreuves* : *Piété hardie.*

Dieu n'est pas rien, mais Dieu n'est personne, il est Tout (1).

Mais le panthéisme ne paraissait acceptable ni au sentiment ni à la raison :

Etrange vérité, pénible à concevoir,
Gênante pour le cœur comme pour la cervelle,
Que l'univers, le tout, soit dieu sans le savoir (2).

Il était, comme eût dit Montaigne, au rouet. Que faire pour sortir du cercle où sa pensée tournait et retournait sans relâche? Allait-il, comme le voulait Pascal, parier l'infini sur la rouge ou la noire ? Non, l'enjeu est trop gros et la partie trop grave. Et puis un penseur comme Sully Prudhomme n'aurait jamais renoncé, — dût-il au prix de ce renoncement trouver le repos, — à exercer sa faculté pensante. « Quand on est fatigué de philosopher, disait-il, il faut encore philosopher, ne fût-ce que pour douter » (3). Il doutait donc. Il descendait « plein d'un sombre amour » au fond du « grand puits » où dort « la blanche Vérité ». Il déroulait jusqu'au bout le câble où il se tenait suspendu, et se balançant dans la nuit, « les bras étendus, la prunelle hagarde », il sondait les ténèbres sans rien toucher ni rien voir.

Elle est là cependant, je l'entends qui respire.
Mais, pendule éternel que sa puissance attire,
Je passe et je repasse et tâte l'ombre en vain.

Ne pourrai-je allonger cette corde flottante,
Ni remonter au jour dont la gaîté me tente,
Et dois-je dans l'horreur me balancer sans fin (4) ?

L'homme qui a écrit ces vers n'était certes pas un dilettante. Ce n'est pas assez de dire qu'il était sincère. Il avait la passion de la sincérité. Il en avait la religion : religion dont il était le premier martyr. Avant la publication des *Epreuves*, Madame Prudhomme, qui était fort pieuse, prit un jour Lafenestre à part et s'ouvrit à lui

(1) *Les Epreuves : Les Dieux.*
(2) *Ibidem : Scrupule.*
(3) *Journal intime.*
(4) *Les Epreuves : Le Doute.*

des angoisses que lui causait le nouveau livre de son fils. Il y avait là, jugeait-elle, « des idées bien hardies, bien peu chrétiennes ». Lafenestre la rassura de son mieux, et quelques jours après, l'occasion s'en étant présentée, il fit part de cette conversation à son ami. Sully l'écouta gravement, en silence, puis lui serrant brusquement les mains : « Cela ne me surprend pas, dit-il, je m'y attendais. Ah ! mon ami, que l'amour de la vérité coûte cher (1) » ! Il souffrait de la pensée qu'il faisait souffrir autrui. Il souffrait aussi de sa propre souffrance. S'il avait, comme tous les jeunes esprits, trouvé une jouissance à entre-choquer les idées, à affronter les théories, à les renverser les unes par les autres, et à exercer sur les unes et les autres son sens critique, il avait mesuré de bonne heure la vanité de ce plaisir. « J'ai cru longtemps, écrivait-il en 1868, que le doute n'était qu'un jeu d'esprit ; je commence à sentir qu'il est une maladie. Ce mal, d'abord imaginaire et poétique, prend une réalité positive quand on a fait le tour de sa pensée. Jusque-là on n'était qu'ignorant, des portes pouvaient s'ouvrir... Mais tout à coup on s'aperçoit qu'en tâtant la muraille on est revenu à son point de départ sans avoir trouvé une seule issue. Alors on ne rit plus avec les railleurs, on ne pleure plus les larmes d'or des poètes ; on a le cœur serré, oppressé, on est au cachot tout de bon. » Pis encore, — et Sully Prudhomme l'avait déjà dit, — on est au tombeau ; on connaît le supplice de l'homme enseveli vivant, sans chance de salut, sans espoir de secours.

> Personne ! A se dresser, faible et lent, il s'apprête,
> Et voilà que des pieds, des mains et de la tête,
> Horreur ! il a heurté six planches à la fois.

Que faire pour échapper à cette torture, sinon de réfréner et d'arrêter ces grands élans vers l'idéal avant qu'ils ne se brisent sur les obstacles que le raisonnement leur oppose de toutes parts ?

(1) Georges Lafenestre : *Sully Prudhomme à Rome* (*Revue Bleue* du 16 mars 1912).

Dors, ne te dresse plus vers le haut empyrée,
O mon âme, retiens ton essor et ta voix,
Pour ne pas te sentir toute vive enterrée (1).

Mais son âme n'était pas de celles qui acceptent leur défaite, encore moins de celles qui vont au-devant, et si cruel que fût le supplice auquel elle se voyait condamnée, elle aurait cru se renier elle-même en s'épargnant de le subir.

V

Je me suis fait un devoir, afin qu'on ne pût me reprocher d'avoir dramatisé ses sentiments à plaisir, de laisser autant que possible Sully Prudhomme exposer et développer lui-même jusqu'à ses dernières conséquences cet antagonisme de la raison et du cœur qui a été le tourment à la fois et le levain de sa pensée. Non seulement sa jeunesse, mais toute sa vie en a été troublée. Les grands poèmes de son âge mûr, la *Justice*, le *Bonheur*, ne sont que des épisodes de cette guerre intérieure qui avait sa conscience pour champ de bataille. C'est pour imposer à ces frères ennemis, à défaut d'une paix impossible, tout au moins un compromis et une trêve, qu'il a imaginé cette théorie de l'aspiration qui est de son œuvre philosophique à proprement parler, de son œuvre en prose, la pièce essentielle et l'élément le plus caractéristique. Mais avant de poursuivre sur ce sujet, il faut continuer de passer en revue sa vie intérieure et sentimentale, source et matière de son œuvre lyrique, et tout d'abord préciser l'idée que ce poète tendre entre tous se faisait de la femme et la conception qu'il se faisait de l'amour.

(1) *Les Epreuves* : *Tombeau.*

CHAPITRE IV

LA FEMME ET L'AMOUR

I

Sully Prudhomme a été précocement sensible à l'influence de l'éternel féminin. Si nous en croyons une boutade échappée au courant d'une correspondance intime, il aurait commencé à s'intéresser à la femme en un temps où les garçons ne s'intéressent d'ordinaire qu'aux chevaux de bois, aux billes et aux soldats de plomb. Ecrivant d'Enghien, où il passait quelques jours en famille, dans l'été de 1875, il esquissait un rapide portrait de son neveu, alors âgé de douze à treize ans, pour lequel il eut toujours une grande affection et dont il suivait les progrès avec une complaisance quasi paternelle. « Sa candeur, disait-il, et son élégance me ravissent. Quelle différence entre les écoliers internés dans les collèges et les enfants élevés chez eux ! Il est très lié avec une jolie petite fille d'ici, et c'est charmant de les voir deviser, bras dessus bras dessous. A son âge, j'étais amoureux depuis cinq ans et je ne riais déjà plus » (1). A qui allait cet amour d'un garçonnet de sept à huit ans ? Nous le savons par la piécette des *Stances*, où le poète avait fixé, quelque dix ans plus tôt, le persistant souvenir d'un passé déjà lointain. Il allait à une jeune fille ou jeune femme, amie et familière de la maison, à qui l'enfant avait voué une affection au-dessus de son âge, si toutefois la sensibilité de l'homme n'enrichit pas ici celle de l'enfant :

(1) *Lettres à une amie.*

Quand j'entendais son pas de demoiselle,
Adieu mes jeux ! Courant sur son chemin,
J'allais, les yeux levés tout grands vers elle,
Glisser ma tête sous sa main.

Je me souviens de mes tendresses vagues,
Des aveux fous que je jurais d'oser,
Lorsque tout bas, rien qu'aux chatons des bagues,
Je risquais un fuyant baiser.

Elle a passé, bouclant ma chevelure,
Prenant ma vie (1)...

Pourtant ce n'était là encore que l'aube obscure et incertaine de l'amour. Quelques années plus tard, les sentiments de Sully Prudhomme prenaient une forme sensiblement plus précise. Cette fois c'était pour une petite fille de son âge que ce gamin de douze ans sentait palpiter son cœur. On jouait au monsieur et à la madame ; on se mettait en ménage « pour voir » :

Vous parliez des bijoux de noces,
Moi du serment,
Car nous étions différemment
Précoces.

On fit la dînette ; on dansa ;
Vous prétendîtes
Qu'il n'est noces proprement dites
Sans ça (2).

Ce « badinage » satisfaisait, chez la fillette, les deux instincts profonds de la nature féminine, coquetterie et maternité. Elle trouvait plaisir à s'habiller, tant bien que mal, comme sa maman, et à faire la maman à l'égard de sa poupée. Si on en croit le poète, il aurait apporté au jeu, lui, avec son sérieux ordinaire, une plus robuste conviction. Il avait osé « appeler tout haut » sa jeune partenaire : « Chérie » ; il s'était permis même de lui baiser la joue. Quelques années encore, et il eût été bien incapable de se montrer si hardi. Alors, vers sa quinzième année, il était, comme la plupart des garçons de son âge, gauche, indécis, timide surtout ! Mais, comme il était d'autant plus romanesque qu'il

(1) *Stances et Poèmes : Jours lointains.*
(2) *Les Vaines Tendresses : Enfantillage.*

était plus timide, il se dédommageait largement en imagination de l'embarras où il se sentait empêtré dans la réalité. Il ne songeait pas alors qu'il pût être aimé d'une belle : il n'aspirait qu'à mourir en son honneur, avec honneur. Il aurait voulu, pour lui prouver son amour, accomplir sous ses yeux quelque action héroïque, renouveler l'exploit de Pépin le Bref, sauter dans l'arène pour ramasser son gant aux pieds d'un lion. L'occasion d'un tel haut fait ne se présentait guère : les lions sont rares à Paris, et les demoiselles sages ne laissent pas traîner leur gant. Celle-ci pourtant, un jour, perdit le sien. C'était dans le parloir du collège ; il n'y avait pas le moindre fauve en vue. Mais notre « fort en thème » perdit la tête ; il demeura cloué sur place ; et, suprême avanie, ce fut le dernier de sa classe qui restitua l'objet perdu (1). Le pauvre garçon se consola sans doute en rimant une élégie pour celle dont la chère image rafraîchissait son âme dans les arides « déserts » de la science, et

> Sous leur sable ennuyeux faisait sourdre des vers.

Et il ne reprit que de plus belle, dans le silence de l'étude du soir, le fil de ces aventures imaginaires avec lesquelles il trompait la longueur des quinze jours d'attente qui le séparaient du prochain parloir :

> Mon brave cœur d'enfant rêvait avec délices
> Que d'atroces bourreaux m'infligeaient des supplices
> Pour me faire abjurer mon invincible amour.
> Ils serraient les écrous : à chaque horrible tour,
> Fier, je chantais : « Je l'aime ! » Ils versaient l'eau bouillante :
> Je confessais plus haut ma tendresse vaillante.
> Mes os craquaient, tant mieux ! J'insultais la douleur !
> « Je l'aime ! » De la poix l'infernale chaleur
> Dans mes veines courait, je criais : « Je l'adore ! »
> Mes yeux en s'éteignant le savaient dire encore.
> Mais je rêvais aussi qu'émue elle était là
> Et qu'à ses pieds, mourant, je râlais : « Me voilà,
> Voyez ! meurtri, rompu, broyé par la torture,
> Parce qu'ils veulent tous que je vous sois parjure.
> Ils m'ont dit : « Meurs ou cède ! » et j'ai répondu : « Non !
> J'ai pour ciel un regard et pour symbole un nom (2) ».

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Fort en thème.*
(2) *Epaves* : *Amour d'enfance.*

II

Ce sont là, comme dit le poète lui-même, des « enfantillages ». Tels quels, ils méritaient d'être notés en passant. Outre qu'ils sont contés avec beaucoup d'esprit et de grâce, ils nous révèlent chez Sully Prudhomme, bien avant l'heure où les sens s'éveillent, un profond besoin de tendresse qui ne pouvait être satisfait que par la présence et au contact d'une affection féminine. La tendresse n'est pas l'amitié ; elle n'est pas non plus l'amour. Elle dépasse l'une et elle ne passe pas tout à fait jusqu'à l'autre. En quoi leur ressemble-t-elle, et surtout en quoi en diffère-t-elle ? Laissons le soin de la définir à Sully Prudhomme lui-même ; il s'en est acquitté avec cette subtilité d'analyse et cette délicatesse de langage où il excelle : « C'est, dit-il, une affection plus sensuelle que l'amitié simple, car elle est beaucoup plus caressante. La tendresse nous donne le désir d'un contact ; la mère serre son enfant sur sa poitrine ; deux frères tendres s'embrassent. La tendresse me semble donc être un sentiment qui tend à s'exprimer par des sensations. Les mystiques sont tendres ; ils aiment Jésus avec leurs sens autant qu'avec leur âme (sainte Thérèse). Une nature tendre est essentiellement voluptueuse. » Mais il s'empressait d'ajouter que la tendresse « est compatible avec une certaine chasteté. Entre frère et sœur, elle est délicieuse.... Entre amants, elle naît assez tard, lorsque les sens ont perdu de leur autorité et que l'habitude a lentement substitué ses liens continus aux nœuds intermittents de la passion. » Et il concluait ainsi : « La tendresse est pour moi l'idéal de l'affection. C'est en elle que se rencontre le plus parfait mélange du physique et du moral, dans une proportion telle que la caresse y est comme sanctifiée et jamais suivie de regrets vagues, comme dans les excès de la passion. Je ne puis penser à une union tendre sans attendrissement. Les larmes de la tendresse sont exquises. Tout cela est supra-terrestre : il fait bon y rêver (1) ».

(1) *Lettres à une amie.*

Une tendresse caressante, telle est donc chez Sully Prudhomme la forme innée et instinctive du sentiment amoureux. Cette tendresse ne recherche pas la caresse pour elle-même et pour le plaisir qu'elle peut donner, mais comme le seul moyen qui lui est offert de s'exprimer et de se rendre sensible :

> Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
> Infructueux essais du pauvre amour qui tente
> L'impossible union des âmes par les corps (1)...

La sensualité qu'elle implique n'est pas une sensualité grossière et facilement satisfaite, mais une sensualité discrète et fine, qui a quelque chose en soi de poétique. La tendresse n'a pas les exigences de la passion. Elle sait se contenter de peu, et se concilie très bien avec un certain respect de l'objet aimé, si même elle ne le suppose. Aussi s'accordait-elle sans effort avec la nature réservée et timide de Sully Prudhomme. Si dans les cours du lycée Condorcet, « ne voulant pas paraître bégueule » il parlait à ses camarades sur le même ton qu'eux et, au rapport de Bernard-Derosne, « disait crûment les choses » (2), dans son for intérieur il se prononçait avec autant de sérieux que de mesure sur des sujets que les jeunes gens affectent trop souvent de traiter avec légèreté, quand ce n'est pas avec cynisme. Il est de bon ton, au sortir de l'adolescence, et pour se donner des airs d'homme, de douter de l'honnêteté de toutes les femmes, même de celles qui se respectent le plus, sans avoir du reste jamais mis cette honnêteté à l'épreuve. Le jeune Sully croyait, au contraire, à la vertu féminine : « Quand une femme est vraiment d'une nature chaste, disait-il, elle est incorruptible » (3). Il n'est pas d'usage, non plus, à vingt ans, de s'inquiéter beaucoup des conséquences que peut avoir une intrigue amoureuse, ni de la responsabilité que l'on assume à détourner une jeune fille de ses devoirs. Sully Prudhomme y songeait. Il y songeait, il est vrai, à l'occasion d'un autre, et avec une relative indulgence. Mais enfin il y songeait.

(1) *Les Solitudes : Les Caresses.*
(2) Léon Bernard-Derosne, *Sur le vif, portraits au crayon.*
(3) *Journal intime.*

« Que penser, écrivait-il, d'un jeune homme qui épie une jeune fille innocente pour la perdre ? Le plus honnête garçon que je connaisse le fait. C'est qu'il ne veut pas la perdre ; il veut l'aimer, il l'aime ; il n'y a point de malice en lui ; c'est que la vieille et souveraine nature possède le sang et lui crie : va, cours, propage ! Que lui importent nos institutions qui font qu'une fille se perd en se livrant ? (1) » Il n'eût pas aimé, pour son compte, qu'elle se livrât trop facilement et trop vite. Il n'y avait pas à ses yeux, chez une jeune fille, de charme plus grand que la pudeur. « Elle fait le prix des voluptés, disait-il. La rougeur, l'ignorance, ce sont les grâces de la vertu ; qui sait en jouir jouit de la vertu dans la beauté. Suprêmes délices (2) ». Il ne confondait pas d'ailleurs le mouvement naturel de l'âme avec l'observation compassée des bienséances. Si la jeune fille qui recevait en l'absence de sa mère son innocente visite, — oh ! plus innocente « qu'un tour de valse au bal », — affectait de laisser la porte du salon ouverte et de s'asseoir le plus loin possible de lui, il s'indignait sincèrement de cette pudibonderie :

O fille trop bien élevée,
Je ne méritais pas cela (3) !

Il pensait que la vertu ne pouvait avoir de meilleure garde qu'elle-même. Mais lui arrivait-il de recevoir un accueil plus tendre, il n'en concevait qu'un respect plus religieux. Si quelque jeune fille, comme il les aimait, « belle et fière », venait à lui, lui tendait la main, la lui laissait presser, et lui rendait cette pression, il était de « cette fortune extraordinaire » étonné, oppressé, tremblant, tant il se sentait au-dessous de la faveur qui lui était ainsi accordée. « Je n'y peux suffire, s'écriait-il ; je souhaite d'être un ange pour être capable d'une félicité si divine (4) ». Ces menues caresses, d'autres échanges même plus imperceptibles encore,

(1) *Journal intime.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Epaves : Bienséance.*
(4) *Journal intime.*

non pas échanges de paroles, mais tacites communications de pensées et de sentiments, mystérieuse télépathie par où se révèle, d'un cœur à un autre cœur, la totale entente et la parfaite harmonie, silence « à demi rompu tous les jours », « feintes rigueurs » et « secrètes indulgences », « frisson du bras où se pose la main qui tremble », page qu'on tourne à deux « et que pourtant on ne lit pas », tout ce muet langage du sentiment était plus éloquent à son gré que les transports les plus passionnés ou la déclaration la plus brûlante. Ce n'étaient pas les préliminaires de l'amour ; c'était l'amour lui-même en ce qu'il a de plus exquis et de plus pur, l'amour à son « meilleur moment », dans la fraîcheur et la spontanéité de son premier éveil :

Heure unique, où la bouche close
Par sa pudeur seule en dit tant !
Où le cœur s'ouvre en éclatant
Tout bas, comme un bouton de rose,

Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise...
Heure de la tendresse exquise
Où les respects sont des aveux (1) !

III

A une certaine conception de l'amour correspond naturellement une certaine conception de la beauté. Les variations de la mode féminine, dont les moralistes ont coutume de se scandaliser ou de sourire, ne sont peut-être pas aussi capricieuses qu'elles le paraissent. La femme, de siècle en siècle et de génération en génération, s'ingénie instinctivement à réaliser l'idéal, — idéal moral et idéal plastique, — que se forment d'elle les hommes de son temps. A plus forte raison les poètes ne se représentent, — et ne nous représentent, — la femme qu'ils aiment, Cassandre, Elvire ou Eva, maîtresse réelle ou Iris en l'air, qu'en la parant de toutes les

(1) *Stances et Poèmes* : *Le meilleur moment des amours.*

grâces et de toutes les séductions qu'ils souhaitent de trouver en elle et dont ils ont pris la première idée dans leur propre cœur. Il n'en va pas autrement pour Sully Prudhomme. Son idéal de la beauté féminine est en rapport étroit avec la tendresse mêlée de respect qui est la nuance particulière dont, en traversant son âme, se colore l'amour. Il ne faut pas se laisser induire en erreur par telle ou telle déclaration qu'on rencontre dans sa prose ou dans ses vers. En sortant du Louvre, un jour de février 1864, il écrit dans son *Journal* : « La Vénus de Milo. Comment un chef-d'œuvre agit sur l'âme. La tête est fine, un peu petite. Le cou... les épaules ?... Est-ce l'idéal ? On ne peut penser sans un frisson que peut-être c'est là la perfection de la beauté féminine, et qu'on a devant les yeux le modèle tel qu'il est dans la conscience de la Nature. Qu'y changeriez-vous ? » Si nous en croyons un sonnet qui paraît dater à peu près de la même époque, il semble bien qu'à tout prendre lui-même n'y voulût rien changer. La Nature, assure-t-il, n'a fait, en incurvant les mers, en creusant les vallées et en soulevant les collines, qu'esquisser par avance les lignes harmonieuses du corps féminin. Mais quand, enfin, elle créa la femme, encore n'arriva-t-elle pas du premier coup à la perfection, Son chef-d'œuvre, ce n'est pas Eve ; c'est « le type suprême » où l'art, en prenant pour modèle la fleur de la race grecque, a tracé

D'un corps humain parfait les surhumains contours (1).

Mais cette beauté transcendante, si elle est capable de ravir l'esthète ou l'artiste, il ne s'ensuit pas qu'elle parle au cœur de l'amant. Ce qu'elle a dans sa perfection d'absolu et de souverain accable l'âme et repousse l'amour. Le poète le sentait bien, quand il a parlé avec une sorte d'horreur sacrée de la grande beauté « qui fait mal », qui dépasse

L'horizon du désir et la force du cœur (2) ;

(1) *Epaves : La Vénus de Milo.*
(2) *Les Epreuves : Fatalité.*

de cette « splendeur excessive, implacable », de cette forme surnaturelle qui reçoit l'adoration mais ne rend pas le baiser, de ce « spectre blanc » qui s'interpose entre l'amant et l'amante et, comme un voile éblouissant dérobe celle-ci à celui-là. A « la déesse» va, comme il se doit, « le culte glorieux ». Mais c'est « l'humble mortelle » qui est l'objet de « la tendresse » (1). L'une a la beauté et l'autre a la grâce : « la grâce, disait La Fontaine, plus belle encore que la beauté (2) ». Je ne sais si Sully Prudhomme serait allé jusqu'à prendre à son propre compte cette opinion d'un homme qui a beaucoup aimé les femmes. Peut-être, ainsi formulée, lui eût-elle semblé blasphématoire. Mais il reconnaissait qu'à la beauté il fallait que s'ajoutât la grâce, pour lui donner la séduction. « La beauté, en elle-même, sans le secours de la grâce, n'est qu'admirable, elle n'est pas aimable (3) ». Et s'il eût été mis en demeure d'opter entre les deux, et s'il eût été libre de choisir, — n'en doutons pas, puisqu'aussi bien il nous l'a déclaré lui-même (4), — c'est la grâce qu'il aurait souhaité d'aimer.

Cette grâce, au surplus, de quoi donc est-elle faite ? Sans doute et tout d'abord des charmes physiques dont la femme à son printemps est douée par la vie. J'en emprunte l'énumération à Sully Prudhomme lui-même : « visage vermeil », « grands yeux», chevelure scintillant au soleil « comme une cendre d'or », « bouche en fleur », poitrine veinée d'azur (5)... Mais elle est faite surtout d'ignorance et d'ingénuité. La jeune fille qui arrive à l'âge d'être aimée n'a rien à faire que de se « laisser éclore » (6). La nature et le temps travaillent pour elle sans qu'elle ait besoin d'y penser, et, — c'est le poète qui le dit, — la beauté lui vient en dormant. S'il a quelque conseil à lui donner, c'est uniquement de ne point gâter par une intempestive recherche et de malencontreux ornements le chef-d'œuvre qu'elle offre aux yeux dans sa simplicité native :

(1) *Les vaines Tendresses : La Beauté.*
(2) *Adonis.*
(3) *Journal intime.*
(4) *Les Epreuves : Fatalité.*
(5) *Epaves : Contraste.*
(6) *Stances et Poèmes : A une belle enfant.*

N'aimez l'or que pour sa pureté ;
N'aimez que la candeur dans vos blanches toilettes ;
Et si vous vous posez au front des violettes,
Aimez la modestie en leur simple beauté.

Plus encore que des attraits du visage et des élégances de la mode, c'est de toutes les vertus dont une parure virginale est l'emblème que se compose la grâce,

Ce geste aisé du cœur dont le luxe est jaloux (1).

Mais tant s'en faut que le poète regarde cette virginité de l'âme, cette idéale blancheur comme une barrière de glace destinée à arrêter l'amour et à le tenir à distance. La candeur n'exclut pas la tendresse ; elle la favorise plutôt, en conservant intactes, comme une richesse ignorée, toutes ces puissances d'aimer qui gonflent un jeune cœur ; et elle la rend communicative par un inimitable accent de sincérité. Celui qui est l'auteur de ce « naïf tourment », celui qui voit couler des pleurs dont il est la cause, celui qui voit son image introduite « dans ce sanctuaire » où jusqu'alors Dieu seul et une mère ont gravé « leurs noms bénis », celui qui se sent l'âme de cette âme et la vie de cette vie, celui-là est bien près d'éprouver à son tour la tendresse dont il est l'objet et, à celle qui l'aime ainsi tout bas, de répondre avec le poète : « Viens ! viens ! soyons heureux ensemble,

Je t'adore pour ton amour (2). »

IV

L'amour tel que Sully Prudhomme le conçoit est une loi de la nature. Il en a le caractère de nécessité universelle. Il n'est au pouvoir de personne de se soustraire à l'amour. Il en a aussi le

(1) *Les Epreuves : Conseil.*
(2) *Stances et Poèmes : Fleurs sans soleil.*

caractère de fatalité. Personne n'est libre d'aimer ici plutôt qu'ailleurs :

Le cœur ne choisit pas la première qu'il aime (1) ;

et l'amante qui lui a été imposée par le destin, l'homme peut la trahir, il peut même ne pas la connaître, c'est elle qui, quoi qu'il fasse, régnera sur sa vie ; il ne pourra « pas plus la changer que sa sœur ». Remarquons-le toutefois : cette fatalité de l'amour n'est pas la fatalité de la passion dont les romantiques nous ont assez rebattu les oreilles. La passion, pour eux, était une force brutale et aveugle, qui va sans savoir où elle va, dévaste tout au passage et se dresse orgueilleusement sur les ruines qu'elle a entassées. La conception de Sully Prudhomme se rapproche au contraire très nettement de la conception platonicienne qui fut au XVI^e^ siècle la religion amoureuse de ces poètes lyonnais dont j'ai déjà signalé d'un mot les affinités avec sa pensée. On sait comment le chef de cette école, l'abbé de Cercanceaux et évêque de Digne, Antoine Héroët, a exposé dans sa *Parfaicte Amye*, les origines et la naissance de l'amour selon une doctrine dérivée en droite ligne du *Banquet*, par l'intermédiaire de Marsile Ficin :

Quand deux esprits, au ciel devant liés,
Puis recongneus en terre, et r'alliés,
Trouvent les corps propices, et les sens
Touts attentifs, serfz et obéissants,
De mutuelle et telle affection,
L'ung a de l'aultre une fruition,
Un aise grand, certain contentement.
Qui n'est congneu que de l'entendement.
De quel plaisir ces deux-là sont munigs,
En se voyant en divers corps unis (2) !...

Par une démarche analogue, au dire de Sully Prudhomme, les amants cherchent ici-bas et croient retrouver l'un dans l'autre le type de perfection dont ils portent l'idée en eux-mêmes et pour lequel ils ont été créés.

(1) *Stances et Poèmes* : *La Puberté*.
(2) Heroët, *Œuvres Poétiques*, éd. Ferdinand Gohin (Société des Textes Français Modernes), Paris, 1909, p. 32.

Les terrestres amours ne sont qu'une aventure :
Ton époux à venir et ma femme future
Soupirent vainement, et nous pleurons loin d'eux.

C'est lui que tu pressens en moi, qui lui ressemble ;
Ce qui m'attire en toi, c'est elle, et tous les deux
Nous croyons nous aimer en les cherchant ensemble (1).

Ainsi l'amour consiste en la poursuite d'un idéal, qui, par définition, ne saurait être atteint ici-bas. Cette théorie a sa profondeur et sa noblesse. Elle a aussi ses dangers. Elle explique l'inconstance, et elle l'excuse, si même elle ne la justifie et ne l'autorise.

J'aime toujours plus chaque amante,
Mais, plus profondément charmante,
Chacune me fait plus souffrir,
Et toi, la dernière venue,
Je t'aime moins que l'inconnue
Qui demain me fera mourir (2).

C'est là, en six vers, toute la psychologie de ce Don Juan que Musset, quelque trente ans auparavant, avait célébré, en vingt strophes inoubliables, comme le héros, le martyr et le prêtre de la religion de l'amour :

Quelle est donc, disaient-ils, cette femme inconnue
Qui seule eût mis la main au frein de son coursier ?
Qu'il appelait toujours et qui n'est pas venue ?
Où l'avait-il trouvée ? Où l'avait-il perdue ?
Et quel nœud si puissant avait su les lier,
Que, n'ayant pu venir, il n'ait pu l'oublier ?

N'en était-il pas une, ou plus noble, ou plus belle,
Parmi tant de beautés, qui de loin ou de près
De son vague idéal eût du moins quelques traits ?
Que ne la gardait-il ? Qu'on nous dise laquelle !
Toutes lui ressemblaient : ce n'était jamais elle (3)...

Il y a dans les vers de jeunesse de Sully Prudhomme, une veine de don juanisme, — de don juanisme timide, sentimental et inno-

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Les amours terrestres.*
(2) *Stances et Poèmes* : *Inconstance.*
(3) *Namouna*, chant II.

cent. Le poète a son sérail, comme un prince d'Orient. Il l'a peuplé de beautés auxquelles il accorde à son gré ses sourires :

J'aime éternellement la dernière choisie
Et je les choisis tour à tour (1).

Mais ce « harem » est « un vierge harem d'amantes sans caresses », car il est « dans son cœur ». Et si, à l'exemple du séducteur espagnol, il entreprenait de dresser la liste de ses mille et trois amoureuses, ce ne sont pas des conquêtes qu'il y inscrirait, mais les mélancoliques souvenirs d'images effacées aussitôt qu'apparues et de rêves évanouis aussitôt qu'ébauchés :

Que je me suis souvent éloigné, l'œil humide,
Avec l'adieu glacé d'une vierge timide
Que je chéris toujours et ne reverrai plus (2) !

Il n'y a là ni romantisme, ni libertinage ; il n'y a que jeux de l'imagination et du cœur. L'amour qui eût comblé les vœux de Sully Prudhomme, celui auquel il aspirait de tout l'instinct de sa nature délicate et tendre, ce n'est pas la passion qui éclate comme un coup de tonnerre, c'est l'affection enfantine qui, sans même qu'on y pense, devient insensiblement de l'amour. Deux adolescents ont grandi côte à côte, se voyant presque chaque jour, goûtant les mêmes plaisirs, partageant les mêmes jeux. Entre eux, c'est une camaraderie franche, naïve, sincère, fraternelle. Mais un moment vient, tôt ou tard, où ils s'aperçoivent avec émoi que le sentiment qu'ils éprouvent l'un pour l'autre a changé de nature, qu'il s'est fait plus secret, plus profond et plus doux :

Danser, babiller, rire ensemble,
Ces jeux ne nous sont plus permis :
Vous rougissez et moi je tremble,
Je ne sais ce qui nous rassemble,
Mais nous ne sommes plus amis (3).

C'est l'éternelle idylle : Daphnis et Chloé, moins la nudité

(1) *Stances et Poèmes : Un sérail.*
(2) *Ibidem : Il y a longtemps.*
(3) *Ibidem : Séparation.*

antique ; Paul et Virginie, sans l'exotisme du décor. Tout cela se passe sous les yeux des parents, dans un salon Louis-Philippe ou sur la terrasse des Tuileries. Cela pourrait se passer aux yeux de la terre entière. Il n'y a rien que de candide dans le rêve que font tout éveillés deux enfants de seize ou de dix-huit ans.

Il n'y a rien non plus qui ne semble aisément réalisable. Quelques années de patience, et, ces enfants, on n'aura plus qu'à les unir... Eh ! non, les choses ne vont pas si facilement dans la société où est né le poète et dans la classe à laquelle il appartient. Dans la petite bourgeoisie de son temps, les filles, quand elles se marient, se marient de bonne heure. Ou plutôt elles ne se marient pas ; on les marie. On leur choisit pour époux, comme il convient, non pas des « enfants » de leur âge, mais des hommes,

D'un prospère foyer protecteurs économes (1),

et « plus sages », s'ils sont « moins aimants ». Et les jeunes gens qui voient leurs camarades d'hier, obéissant à leur destinée traditionnelle, s'éloigner d'eux et entrer dans une nouvelle vie où rien ne subsistera plus des « gaîtés familières » et de la douce intimité de jadis, détournent la tête avec un mélancolique regret :

Quelle solitude est la nôtre !
Ou dans les bras de l'homme, ou dans les bras de Dieu
Nos compagnes, hélas ! tombent l'une après l'autre,
Adieu !...

Un soir s'en va l'enfant aimée :
Sa vie en s'éteignant nous laisse un corps tout froid,
Comme d'un cierge pur la flamme parfumée
Décroît...

Un matin, c'est une épousée ;
Elle marche à l'autel, l'œil baissé mais vainqueur ;
Aux lèvres va fleurir la joie ensemencée
Au cœur !

Qu'êtes-vous, vierges de la veille ?
Ange ? épouse ? pour vous quel est le meilleur sort ?
Plus d'une ombre en passant nous répond à l'oreille :
La mort (2).

(1) *Stances et Poèmes* : *Les adieux.*
(2) *Ibidem.*

Pour eux, de toutes façons, elles sont perdues, et, avec elles, un peu d'eux-mêmes, déjà, disparaît dans le gouffre du passé. Tombe du cimetière ou « tombeau nuptial », c'est tout un pour leur cœur, et ils prennent, pour le reste de leur vie, « le deuil de leur jeune idéal ».

Dès lors s'ouvre dans l'existence de ces jeunes gens, de ceux du moins qui ont le goût délicat et que ne satisfont point les plaisirs vulgaires, une période difficile, d'autant plus difficile qu'ils sont nés plus sensibles et plus tendres. A ceux-là, comme l'avoue le poète dans son *Journal*, « la vie sans la femme devient chaque jour plus intolérable ». Ils ne peuvent se croire heureux que s'ils sentent perpétuellement autour d'eux une présence féminine et s'ils en sont comme enveloppés :

Il leur faut une amie à s'attendrir facile,
Souple à leurs vains désirs comme au vent le roseau,
Dont le cœur leur soit un asile
Et les bras un berceau.

Douce, infiniment douce, indulgente aux chimères,
Inépuisable en soins calmants ou réchauffants,
Soins muets comme en ont les mères,
Car ce sont des enfants.

Il leur faut pour témoin, dans les heures d'étude,
Une âme qu'autour d'eux ils sentent se poser :
Il leur faut une solitude
Où voltige un baiser (1)...

Ils pourront apaiser « leur jeune tourment », tromper le vide de leur cœur en rêvant à la compagne qui leur est destinée, à la « fiancée invisible » qu'ils aiment sans la connaître, qu'ils imaginent « grave et tendre », menant dans quelque simple intérieur, sous l'œil vigilant de sa mère, « la vie étroite » que lui font « son âge et ses devoirs ». Ils ébauchent des projets auxquels elle sera mêlée :

Tu t'assiéras, l'été, bien loin, dans la campagne,
En robe claire, au bord de l'eau ;
Qu'il est doux d'emporter sa nouvelle compagne
Tout seul dans un pays nouveau (2) !

(1) *Les Vaines Tendresses : Conseil.*
(2) *Stances et Poèmes : Ma fiancée.*

Mais ce ne sera, une fois l'illusion dissipée, que pour souffrir plus cruellement de l'absence et désespérer de l'avenir. Qui sait s'ils ne sont point passés à côté d'elle sans l'avoir remarquée ? Qui sait si même ils la rencontreront jamais ?

Peut-être suivons-nous toujours la même rue,
Elle derrière et moi devant (1).

Peut-être est-elle morte et n'est-ce que dans un autre monde qu'ils seront unis, s'ils doivent l'être un jour ? Sully Prudhomme, à l'occasion, a jugé en moraliste la condition du jeune homme voué par le train ordinaire des choses à un célibat prolongé dans un âge où le cœur, pour ne mettre que lui en cause, parle le plus haut. Il voyait là un des traits les moins avantageux de nos mœurs modernes. « Que penser, demandait-il, d'une société où les jeunes gens pendant près de dix ans, ne peuvent avoir que des amours déshonorantes ou désespérées (2) ? » Mais surtout il compatissait « de tout son cœur » à des peines que lui-même, avec sa nature affectueuse, avait ressenties autant que personne. La vie des jeunes gens entre dix-huit et trente ans lui parut de tout temps « un fort méchant métier (3) », et, arrivé à un âge où on commence à sentir le prix des jours écoulés et à regretter de ne pouvoir revenir en arrière, il déclarait tout net, lui, que ces dix ou douze années, il ne les recommencerait pas.

V

Il aurait d'autant moins volontiers recommencé ses années de jeunesse qu'il s'y rattachait pour lui non pas seulement l'impression de rêveries déprimantes et d'aspirations non satisfaites, mais le souvenir précis et cruel d'une déception d'amour qui

(1) *Stances et Poèmes* : *Ma fiancée.*
(2) *Journal intime.*
(3) *Lettres à une amie.*

laissa sur son existence tout entière une trace profonde. Comme à dix-huit ans il avait eu sa crise mystique, il eut à vingt-cinq ans sa crise sentimentale. C'est le point douloureux de sa vie intime. Il convient de n'y toucher qu'avec délicatesse. Il faut y toucher pourtant, et lui-même nous y autorise et nous y invite, puisque de son œuvre lyrique, une bonne partie, et non la moins émouvante, n'est que la confidence à peine voilée des souffrances de son cœur.

Ce roman de l'amitié juvénile qui peu à peu se transforme en un sentiment plus tendre, il l'avait vécu dans sa simple et enivrante réalité. Il avait conçu pour une compagne d'enfance une affection passionnée. Il croyait qu'elle lui était rendue par celle qui en était l'objet. Elle ne l'était point, ou du moins elle ne l'était pas de la façon qu'il croyait. Cet amour datait sans doute de loin. Vers 1862, il avait pris entière possession de son âme. Il hantait les songeries de ses jours et les rêves de ses nuits. « J'ai conçu le bonheur, écrivait-il dans son *Journal*, sur une terre jeune et tiède ; je me promène avec L.... Campagne libre, éthérée, des précipices : nous appelons... des êtres heureux nous répondent... » Le bonheur, dans une région moins idéale, c'eût été le mariage avec celle qu'il aimait. Mais il eût fallu attendre. Elle n'attendit point. Elle se fiança à un autre. C'est, semble-t-il, au commencement de 1864 que le poète tomba du haut de ses illusions. Dans les derniers jours du mois de janvier il tenta une démarche décisive. « Une lettre est dans ma poche depuis huit jours. Partira-t-elle ? Quelle imprudence ! mais aussi quelle émotion promise ! Poser mon front sur ses genoux et me reposer d'être. Lui dire : à toi l'éternel retour, le retour délicieux toujours prévu et désiré au milieu des écarts violents de ma vie. Aimer tendrement et violemment (1). » La lettre partit. Mais elle ne reçut pas de réponse. Sully Prudhomme eut la « velléité de demander compte » à la jeune fille « de son silence (2) ». Il fut arrêté aussitôt par l'interrogation découragée qui l'avait tant de fois dissuadé de poursuivre ce qu'il ne pouvait

(1) *Journal intime.*
(2) *Ibidem.*

pas atteindre, ou consolé, si c'est une consolation, d'être privé de ce qu'il aurait voulu avoir. Une fois de plus, il dit : « A quoi bon ? » Il se sentait trop indécis pour agir, « annulé » par son irrésolution. Qu'eût-il pu faire d'ailleurs, et n'était-il pas déjà trop tard ? Il se laissa conduire à la souffrance sans résistance, « comme un bœuf à l'abattoir (1) ». Il cessa d'espérer, et il songea à mourir. « J'ai pensé à toi, chère L... ; je t'aimais bien, belle fille ! il a fallu que je te perdisse tout à fait pour l'éprouver si vivement. Qu'as-tu fait ? Oh ! si tu m'avais dit un mot de ce projet ! Mais je l'ai appris un jour par hasard, je ne sais comment ! Ainsi toutes mes tendresses, toutes mes déclarations sont à néant ! Ce trésor que j'avais répandu sur tes pas pour voir si tu oserais marcher dessus, tu l'as, non pas foulé aux pieds, mais écarté légèrement, discrètement, du bout de ton petit soulier, pour te faire de la place et t'échapper. Voilà, fille bien élevée, fille raisonnable et dure, ce que tu as fait. Et tu crois que tout est sauf, que je n'ai conservé ni passion ni droit ? Non, je t'aime encore et tu le sauras. — Que ne donnerais-je pour avoir un entretien d'une heure avec elle ! — Je marche entre le suicide et le succès, et à mesure que j'avance, ces deux bornes se rapprochent et me serrent davantage ; et je suis un peu ivre. Sur laquelle vais-je m'asseoir et me reposer ? Couche-toi, misérable. Encore un soleil que je n'ai pas regardé. A demain un autre soleil que je ne regarderai pas non plus (2). »

Mais ce qu'il endurait, personne n'en sut rien. Il ne demanda à personne de s'apitoyer sur lui, de le plaindre ou de le réconforter avec « ces raisonnements cruels qui ne consolent pas (3) ». Il s'appliqua à cacher sa douleur « sous le masque de l'indifférence enjouée (4) ». Il ne prit d'autres confidents de son chagrin que son *Journal* et que ses vers, et c'est par ces vers seulement que celle qu'il avait aimée put savoir qu'il l'aimait encore, si

(1) *Journal intime.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

toutefois les stances mélancoliques qu'elle avait inspirées tombèrent jamais sous ses yeux.

Nous pouvons suivre dans une série de pièces, dont chacune est un petit chef-d'œuvre de sentiment et d'observation pénétrante, les émotions par lesquelles passa l'âme du poète, depuis le jour où il avait été éconduit avec une indifférence si inattendue. La déception qu'il a éprouvée a été d'autant plus cuisante qu'elle était liée au triomphe d'un rival. Il aimait trop passionnément pour n'avoir pas été jaloux. Mais de la jalousie il n'a pas connu les transports haineux, il n'en a connu que la souffrance. Il a souffert de voir les heureux fiancés marcher côte à côte, penchés l'un vers l'autre et se tenant par le bras. Toute la vengeance qu'il a voulu tirer de l'infidèle, c'est d'imaginer l'avenir de ce couple tranquille, « heureux sans poésie », uni « par le droit seul (1) », et non par l'amour, qui vieillira lentement, froidement, sans avoir rien possédé de ce qui donne son prix à la vie, tandis que lui, s'il a pleuré, du moins il aura vécu. Mais c'est encore là une mauvaise pensée, à laquelle le triste, le doux, le tendre Sully ne se sent pas le courage de s'arrêter. Loin de vouloir du mal à celle qui ne l'a pas aimé, il se désole de ne plus pouvoir veiller sur elle, même de loin, intercéder auprès de l'époux qui est maintenant son maître, le conjurer d'être bon, patient, dévoué, attentif. L'assurance qu'elle est « possédée non par lui, mais selon son cœur » lui donnerait la force de vivre. Mais cette consolation même lui est refusée :

> Méchante enfant qui m'abandonnes,
> Vois le chagrin que tu me donnes,
> Je ne puis rien pour ton bonheur (2).

Leurs existences, qui s'étaient si longtemps côtoyées, sont désormais séparées pour toujours. Toutes ses peines, mais aussi toutes ses joies sont dans le souvenir. Il l'entretient obstinément, ce cher et cruel souvenir. Il trouve un amer plaisir à revenir aux

(1) *Stances et Poèmes* : *Jalousie.*
(2) *Ibidem* : *Si je pouvais...*

lieux où elle habitait naguère et qui sont encore tout remplis d'elle :

Je goûte un peu de sa présence
Dans l'air que sa voix ébranla ;
Il me semble que parler là,
C'est parler d'elle à qui je pense (1).

Mais il n'a pas besoin de chercher de tels rafraîchissements à sa mémoire. L'image de la bien-aimée ne le quitte pas. Elle obsède sa pensée comme un spectre qui se refuse à rentrer dans le tombeau :

O morte mal ensevelie,
Ils ne t'ont pas fermé les yeux (2) !

Le jour où il lui arrivera de l'oublier, il aura tellement changé, que lui-même ne se reconnaîtra plus :

Ah ! ce jour-là, mon âme aura perdu son aile,
Mon cœur son sang, mes nerfs leur vie et leur ressort,
Je ne serai plus moi, n'existant plus pour elle,
.....
Et je serai bien vieux, si je ne suis pas mort (3).

VI

Cette déception amoureuse n'a pas seulement assombri la jeunesse de Sully Prudhomme et inspiré un grand nombre de ses *Stances*, les plus intimes, les plus délicates et les plus touchantes. Elle a eu son contre-coup sur sa vie tout entière, qui en a été désorientée, sur sa sensibilité, qui s'en est trouvée exaspérée, sur son œuvre lyrique où la note élégiaque est devenue la note dominante, où le désenchantement et le découragement ont tendu de plus en plus à supplanter le généreux enthousiasme et l'optimisme communicatif des débuts. Il n'avait, avec sa nature sérieuse et

(1) *Stances et Poèmes* : *Je ne dois plus...*
(2) *Ibidem* : *Mal ensevelie.*
(3) *Ibidem* : *Devant un portrait.*

tendre, que trop de dispositions à s'inquiéter et à se tourmenter de toutes choses. Cette susceptibilité fut encore accrue par le souvenir de la souffrance qu'il avait éprouvée. Comme ceux qui ont été blessés dans leur corps sont péniblement affectés par les moindres impressions du dehors, et comme une simple variation de température, un ciel pluvieux, un jour sans soleil, réveillent en eux la sensation des anciennes douleurs, de même à la place où son âme avait été blessée, il se sentait plus vulnérable :

> Une larme, un chant triste, un seul mot dans un livre,
> Nuage au ciel limpide où je me plais à vivre,
> Me fait sentir au cœur la dent des vieux chagrins (1).

Il avait désormais pris conscience de son inaptitude au bonheur, et, comme il arrive naturellement, la persuasion qu'il avait de son impuissance ne faisait que l'aggraver. Il demeurait toujours le même, avide d'affection, désireux de sentir autour de lui une chère présence féminine. L'amour ne fut banni ni de sa pensée, ni de ses livres, ni de sa vie. Mais les consolations qu'il lui arriva d'en recevoir, si douces qu'elles lui parurent, ne purent réaliser ce rêve d'amour unique et durable, ce rêve de bonheur dans le mariage qui avait été l'idéal de sa jeunesse et qui demeura le regret de toute son existence.

Il avait quarante ans, ou presque, qu'il le refaisait encore. « Je voudrais, disait-il à sa confidente ordinaire, habiter une maison hollandaise, silencieuse et un peu sombre, où je n'aurais d'autre compagnie que celle de quelques amis très savants et très discrets ; je ne serais pas fâché non plus d'y avoir la société d'une bonne femme, qui viendrait de temps en temps m'embrasser et regarder ce que j'écris par-dessus mon épaule ; mais ces conditions de bonheur ne sont pas de ce monde (2) ». La solitude du cœur affermit en lui la conviction qui, depuis plusieurs années déjà, s'était implantée dans son esprit, de l'isolement où tout être humain est condamné à vivre, de l'impossibilité où nous sommes de sortir de nous-mêmes et de nous fondre ou même seulement de

(1) *Les Epreuves : Les blessures.*
(2) *Lettres à une amie.*

nous joindre avec autrui, de l'inutilité des caresses par quoi nous essayons de traduire nos sentiments, et de la vanité de ces tendresses qui demeurent en nous inexprimées et étouffées. Sa poésie a dessiné sur ce thème d'inépuisables variations d'une acuité douloureuse. Nous aurons lieu d'étudier en détail cet aspect de son lyrisme. C'en est le côté le plus désolé, mais aussi le plus original et le plus profond, et qui fait de lui un des classiques de la poésie du cœur.

Mais quelque supériorité qu'ait l'élégiaque, nous ne devons pas oublier qu'il y a à côté de lui, sans parler pour le moment du philosophe, auquel nous viendrons plus tard, un rêveur et un artiste qui a trouvé dans la beauté, — beauté des œuvres de la nature ou beauté des œuvres de l'homme, — non seulement une diversion à sa tristesse et une source de jouissances, mais encore de très hauts et nobles motifs d'inspiration. Il a voyagé à travers des contrées pittoresques, séjourné sous des cieux plus cléments, visité des pays et des villes riches en souvenirs du passé ; il a vu la montagne et la mer. Il en a rapporté des impressions variées, dont il a fixé le souvenir en des vers dont quelques-uns sont parmi les meilleurs qu'il ait écrits. D'autre part ce Parisien, élevé dans un milieu bourgeois, mais de très bonne heure mis par d'heureuses rencontres de sa vie en rapport avec les peintres, les sculpteurs, les musiciens de la génération montante, a développé à leur contact le goût naturel qu'il avait pour les arts et la sympathie qu'il éprouvait pour les artistes. Il a glorifié dans ses vers les maîtres qu'il aimait, il a commenté leurs œuvres, il a parfois essayé de rivaliser avec elles de relief ou de couleur. Ce psychologue, qu'on s'imagine attentif uniquement aux choses de l'âme et penché sur le gouffre intérieur, a eu un sens très vif et très sincère de la valeur de la forme plastique. Ce sentimental, qu'on se représente assez volontiers la tête penchée sur l'épaule et les yeux mouillés de larmes, s'il a rarement exprimé la gaîté, a connu des heures d'allégement et de sérénité. Avant de revenir au côté triste de son œuvre, ce nous sera un repos d'en contempler les aspects sinon toujours riants, tout au moins plus calmes et moins contractés.

CHAPITRE V

LE RÊVE, LA NATURE ET L'ART

La vie intérieure et sentimentale, nous l'avons vu, a ses crises. Elle a aussi ses périodes de ralentissement, de diversion et de détente. Le philosophe n'est pas toujours absorbé dans ces méditations épuisantes au fond desquelles il ne trouve pas la vérité. L'amoureux ne poursuit pas sans cesse un mirage de bonheur qui recule devant lui à mesure qu'il s'approche. Il y a des heures où ils se laissent vivre pour le plaisir de vivre, sans penser à rien et sans désirer rien. Ils ne tendent plus, pour un temps, à leur but ; ils s'abandonnent comme toute chose « ailée et légère », feuille détachée de la branche, plume tombée du nid, ou âme de poète, aux caprices du vent qui passe et aux méandres de l'eau qui fuit. Sully Prudhomme a esquissé dans son *Journal* un ingénieux parallèle entre la ligne droite, symbole de l'activité réglée et volontaire, et la ligne courbe, symbole du mouvement libre et capricieux de l'esprit. « Je me suis laissé persuader, dit-il, que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, mais je ne trouve personne pour le prouver. Une ligne a-t-elle cette forme quand on la définit la plus courte ? Est-elle la plus courte quand on lui donne cette forme? J'aime à la chicaner parce que je ne puis la souffrir, non plus que la ligne brisée. Tous les instincts s'y précipitent, toutes les choses tristes s'y complaisent... J'aime la courbe : écoles buissonnières, vols des hirondelles, ondulations des mers, nuages, vallées, beaux horizons, beaux visages, vous êtes des courbes... L'homme d'affaires est une droite, l'artiste une courbe. » Je voudrais en ce moment suivre quelques-unes des courbes heureuses que la flânerie de Sully Prudhomme a décrites dans le domaine du rêve, de la nature et de l'art.

I

Le flâneur s'en va le long des rues, le nez au vent et les mains dans les poches. Cela est arrivé quelquefois, nous le savons, à Sully Prudhomme. Mais il est possible, sans sortir de chez soi, de sa chambre ou même de son lit, de flâner, de flâner en pensée. Cette flânerie intellectuelle, c'est la rêverie, état que notre poète a bien connu et qui lui était cher. A une époque où il était déjà revenu de bien des choses, il y en avait deux auxquelles il trouvait toujours la même saveur. « Il faut bien, écrivait-il en 1877, que je m'avoue à moi-même que plus rien ne m'intéresse, excepté la spéculation philosophique et le rêve (1). » L'une était la raison d'être de sa vie; l'autre en faisait le délice. « Je me suis réveillé à six heures, lisons-nous dans son *Journal* de 1864, et j'ai pensé jusqu'à neuf heures. C'est une de mes voluptés les plus chères de passer quelques heures à rêver dans mon lit le matin... Les heures passent avec une étonnante rapidité pour moi dans ces rêveries ; la sonnerie de la pendule m'afflige ; il me semble que mon cœur se repaîtrait pendant l'éternité des œuvres de mon imagination. N'est-ce pas le temps de la journée où je vis le plus ? » Il arrive souvent aux poètes de se qualifier de rêveurs, et on leur accorde couramment ce titre sans y attacher d'autre signification que celle d'une inaptitude marquée aux fonctions de la vie active. On voit par cette confidence de Sully Prudhomme quelle plénitude de sens le mot prenait pour lui quand il déclarait à son ami Lafenestre : « Je suis un rêveur (2) ».

Pratiquant et affectionnant à ce point la rêverie, il n'est pas étonnant qu'il se soit appliqué plusieurs fois à en préciser la nature. Dans son livre sur *l'Expression dans les Beaux-Arts*, il a comparé longuement le penseur et le rêveur, dans leur con-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) Lettre inédite à Georges Lafenestre du 7 septembre 1865 ; communiquée par M. Pierre Lafenestre.

dition intellectuelle et dans leur maintien physique. « A première vue on peut prendre un rêveur pour un penseur, parce qu'ils sont tous deux attentifs, ce qui leur donne une même attitude. Mais l'immobilité du rêveur est celle de l'inertie, et sa gravité n'est que la libre action de la pesanteur sur les molécules de sa face ; il se tient plus volontiers assis que debout, et allongé qu'assis ; ses bras s'abandonnent, son front ne se ride pas, ses yeux demeurent des miroirs, sans regard intense ; sa bouche est entr'ouverte. L'immobilité du penseur est celle d'une lutte où l'effort et la résistance s'équilibrent. Un penseur réfléchit aussi bien debout qu'assis. » A la rigueur de cette analyse, on préférera peut-être le charme de quelques vers où Sully Prudhomme a comparé la rêverie « à la bulle azurée qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant » :

Elle voyage (ainsi fait un beau rêve)
Sans autre but que de s'enfuir du sol.
Une vapeur, un parfum la soulève,
Un rien l'entraîne ou ralentit son vol.

Miroir limpide et mouvant, toutes choses
Y font tableaux passagers et tremblants ;
Les monts lointains et les prochaines roses
Et l'infini se mirent dans ses flancs (1).

Mais à quoi bon demander au psychologue de nous définir la rêverie, ou au poète de nous en donner une image, quand nous la voyons naître et évoluer capricieusement sous nos yeux dans une dizaine de sonnets des *Epreuves* qui sont parmi les productions les plus achevées de Sully Prudhomme, et qui n'ont pas, à ma connaissance, beaucoup d'analogues dans toute la poésie française.

Le poète s'y présente à nous dans cette posture nonchalante qui est tout l'opposé de l'attitude « militante » du penseur. Il est étendu dans l'herbe, sur le dos,

La nuque dans les mains, les paupières mi-closes (2) ;

(1) *Le Prisme* : *La Rêverie.*
(2) *Ibidem* : *La Sieste.*

ou bien penché sur le bordage d'un bateau qu'entraîne le cours paresseux de quelque rivière, il se laisse aller d'un glissement insensible, au fil de l'eau (1) ; assis dans la campagne dénudée par l'automne, il ferme les yeux pour mieux écouter les feuilles mortes qui « fuient avec un bruit de cuivre », et le vent qui « hurle à travers les bois » (2) ; ou bien encore, allongé sur son lit à la première heure du jour,

> immobile, pareil
> Aux morts sereins sculptés sur les tombeaux de pierre,

il ouvre lentement son âme à la lumière renaissante avant de lui ouvrir ses yeux (3). Chacun de ces moments lui vaut des sensations incomparables dont notre activité affairée nous prive d'ordinaire, soit qu'elle nous empêche de nous y abandonner, soit qu'elle ne nous permette même pas d'y prendre garde. Il jouit de voir « dans le flot profond » qu'il effleure de ses yeux,

> Le ciel bleu renversé *trembler* comme un rideau ;

de sentir passer dans ses cheveux le souffle de la tempête, ou monter jusqu'à lui, dans un demi-sommeil, le parfum « d'invisibles lilas » ; de boire des yeux la splendeur de l'éther,

> dont l'immuable joie
> Filtrera dans *son* âme au travers de *ses* cils ;

de suivre « dans l'air sublime » le vol léger et les incessantes métamorphoses d'un nuage :

> Il est tout ce qu'on veut : la neige d'un verger,
> Un archange qui plane, une écharpe qui traîne,
> Ou le lait bouillonnant d'une coupe trop pleine :
> On le voit différent sans l'avoir vu changer (4)...

Mais il goûte des délectations plus raffinées encore et plus

(1) *Les Epreuves* : *Sur l'eau.*
(2) *Ibidem* : *Le Vent.*
(3) *Ibidem* : *Hora Prima.*
(4) *Ibidem* : *Ether.*

subtiles : l'oubli des hommes et du monde, le détachement absolu de toutes choses, la douceur profonde

> De vivre sans dormir tout en ne veillant pas (1),

le sentiment d'être allégé de son corps, d'être affranchi de son moi, de ne connaître plus d'obstacles ni de limites, de s'évader dans l'immensité de l'univers, de s'y répandre, de s'y disperser et de s'y dissoudre :

> Je ne suis qu'un soupir animant un nuage,
> Et je vais disparaître, épars dans l'infini (2)...

A ce point de vertige, toutes les notions se brouillent et toutes les valeurs s'intervertissent. Le rêve devient une réalité, et la réalité n'est plus qu'un rêve. On est ici à l'extrême bord de l'inconscience. Un pas de plus, c'est la chute dans le néant. D'autres poètes ont célébré les délices du nirvâna ou vanté les jouissances que procure le haschich. Celui-ci n'a pas eu besoin de méditer les doctrines du Bouddha ni de fumer l'herbe enivrante. Le rêve, et le rêve seul, a été l'opium qui a dénoué les liens de son être, affiné ses sens et surexcité les puissances de son âme, avant de la conduire par la volupté à l'engourdissement et à la torpeur.

Mais ce serait mal connaître Sully Prudhomme que de croire qu'il puisse abdiquer longtemps l'empire de lui-même et remettre le gouvernement de son esprit à ce dangereux magicien qu'est le rêve. Il l'a dit :

> La rêverie est de courte durée,
> Frêle plaisir que la raison défend (3)...

Si par malheur elle se prolonge, elle engendre l'ennui et l'impuissance, voire le remords. Le poète a pratiqué d'autres genres de flânerie moins équivoques que celui-là, moins énervants et

(1) *Les Epreuves* : *Hora Prima.*
(2) *Ibidem* : *Ether.*
(3) *Le Prisme* : *La Rêverie.*

moins stériles. Tout méditatif et sédentaire qu'il était de sa nature, il a aimé les voyages. Voyages en France ou voyages hors de France, il en a rapporté des impressions de diverses sortes, auxquelles il est intéressant de s'arrêter, car elles ont laissé leur trace sur son œuvre.

II

Le premier grand voyage de Sully Prudhomme,—je ne compte pas comme voyages ses résidences à Lyon ou au Creusot, — c'est une excursion aux bords du Rhin, avec les Sédille, aux environs de 1860. Le retour, qui se fit par la Belgique, permit aux touristes de visiter les musées de Bruxelles et d'Anvers. Nous n'en savons pas davantage. Mais nous sommes mieux renseignés, par le poète lui-même ou par d'autres, sur le séjour qu'il fit en Bretagne dans l'été de 1862.

Il s'était formé depuis plusieurs années déjà à Douarnenez, autour du paysagiste Emmanuel Lansyer, une petite colonie estivale d'artistes et de poètes. « A l'Hôtel du Commerce, où il descendait, la diligence déposait aussi, nous dit-on, Heredia, André Theuriet, la famille Jules Breton, le paysagiste Edouard Leconte, l'aquafortiste Valerio, le sculpteur Hippolyte Moulin, le peintre Jundt, Ulmann, qui venait de décorer la Cour des Comptes, Jules Massenet et sa jeune femme (1). » On vit, un beau jour, arriver ainsi M. et Mme Leconte de Lisle, escortés de Léon Dierx et d'un pseudo-hellène baptisé par Heredia du nom de Mainardos, sous lequel on n'a pas grand'peine à reconnaître celui de Louis Ménard. Lafenestre s'était de bonne heure mêlé à ce groupe, attiré sans doute par son ami Moulin. Aussi, lorsqu'il fut question d'envoyer au bord de la mer Sully Prudhomme dont la santé se trouvait momentanément altérée, est-ce tout naturellement Douarnenez qu'il choisit pour y passer

(1) Miodrag Ibrovac, *José-Maria de Heredia, sa vie, son œuvre*, Paris, 1923.

la saison. Il s'y rendit en compagnie de Lafenestre et de Heredia, quittant le chemin de fer à Rennes et s'acheminant à destination sac au dos, d'auberge en auberge, par le chemin des écoliers.

La vie en plein air fut on ne peut plus favorable à ce Parisien, élevé depuis sa naissance dans l'atmosphère confinée d'une grande ville, ayant « depuis longtemps pris l'habitude », suivant la spirituelle expression de Léon Bernard-Derosne, « de vivre, de manger, de dormir dans des armoires » (1). Elle le révéla « ingambe » et « alerte », « bon nageur, beau gymnaste, rivalisant, dit Lafenestre, d'ardeur joyeuse avec le plus brillant d'entre nous, José-Maria de Heredia, le bon Pepillo, le sonore Conquistador (2) ». Bien des années plus tard, Lansyer parlait encore avec admiration des exercices que son jeune ami accomplissait sur le sable de la plage. Ce séjour à Douarnenez fut donc avant tout une période d'expansion physique, de détente intellectuelle et de bruyante gaîté dont Sully Prudhomme conserva toujours un bon souvenir. Mais le temps qu'il passa en cette turbulente société ne fut pas perdu pour la poésie. Lafenestre, toujours entreprenant, avait conçu le projet d'un livre sur la Bretagne, dont les eaux-fortes eussent été fournies par Lansyer, le texte par les poètes de la petite colonie de Douarnenez : Theuriet, Lemoyne, Heredia, Sully et lui-même (3). Le projet n'aboutit pas, mais il est facile de retrouver dans l'œuvre de chacun d'eux la part pour laquelle il eût contribué à l'entreprise commune. Il y a en particulier, dans la partie des *Stances et Poèmes* intitulée *Mélanges*, une série de sept ou huit pièces qui ont été écrites ou tout au moins rêvées dans cette baie de Douarnenez,

> Où la plantureuse campagne
> Trempe sa robe dans la mer (4),

(1) Lettre inédite de Léon Bernard-Derosne à Georges Lafenestre, du 22 septembre 1871 ; communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(2) Georges Lafenestre, *Sully-Prudhomme à Rome* (1866-1867). *Revue Bleue* du 16 mars 1912.
(3) Léonce Bénédite, *Notice sur Georges Lafenestre.*
(4) *Stances et Poèmes* : *A Douarnenez en Bretagne.*

et tout au bout du « sombre Finistère », à cette pointe du Raz où « d'énormes rochers au pied noir » (1) défendent la terre contre l'assaut infatigable de l'Océan. Elles sont brèves, tenant tout entières une vingtaine d'alexandrins ou en trois ou quatre strophes, comme un croquis jeté en trois ou quatre coups de crayon sur un feuillet d'album. Et comme on peut s'y attendre, à part un vigoureux morceau intitulé *Une aurore*, — qu'il serait curieux et instructif de comparer, comme deux esquisses d'après nature faites du même tableau par deux peintres différents, avec le sonnet du *Bain* que Heredia rapporta du même voyage, — elles ne donnent que peu de chose à la description. Ce ne sont pas des paysages, mais des rêveries en face ou à propos d'un paysage, des impressions de l'âme. Et ces impressions, tout naturellement aussi, parce qu'elles viennent du moi profond de Sully Prudhomme, sont des impressions de tristesse. Tristesse des horizons infinis ; tristesse des flots qui mènent dans les rochers leur « bruit de ferrailles » (2) ; tristesse des navires qui prennent le large et sur qui

Pleure la solitude aux sombres épouvantes (3) ;

tristesse des séparations que présagent les grands vaisseaux bercés le long du quai par la houle :

Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent (4)...

Pour Sully Prudhomme « la mer est triste », triste par les images dont elle obsède l'esprit, triste par la solitude dont elle oppresse le cœur, triste par le désarroi qu'elle jette dans les méditations de ce poète réfléchi. « J'éprouve en face de la mer, disait-il, une lassitude de la pensée, une impossibilité de suivre

(1) *Stances et Poèmes* : *La Pointe du Raz.*
(2) *Ibidem* : *L'Océan.*
(3) *Ibidem* : *La Néréide.*
(4) *Ibidem* : *Le long du quai.*

mes idées qui m'énerve beaucoup (1). » Et encore : « Je souffre devant la mer : c'est un berceau trop puissant pour mon âme. Il ne l'endort pas, il la trouble ; il lui imprime un mouvement d'impuissantes aspirations, dont elle n'éprouve que le malaise ; il l'attire sans l'entraîner, comme le fucus de ses bords. J'ai la sensation d'un arrachement éternel... (2) » Mais, dans le moment même où il se plaignait d'elle, il constatait aussi « qu'il n'avait aucune envie de s'en éloigner » (3). Et sa tristesse se serait apaisée sans doute, et sa rêverie se serait adoucie, et la solitude de l'océan lui aurait été moins pesante, s'il n'avait pas traîné avec lui la solitude dans sa vie et dans son cœur :

Il faut tenir des mains de femme
Quand on rêve au bord de la mer ;
Alors les horreurs de la lame
Rendent chaque baiser plus cher ;

Alors l'inévitable espace
Dont l'attrait m'épuise aujourd'hui,
De l'esprit que sa grandeur passe
Descend au cœur grand comme lui.

Et là, tout l'infini demeure,
Toute la mer et tout le ciel !
L'amour qu'on te jure à cette heure,
O femme, est immense, éternel (4) !

III

Lafenestre était un grand voyageur et un admirateur passionné de l'Italie. Il l'avait visitée à deux reprises, en 1861 d'abord, puis en 1864, avec José-Maria de Heredia. En 1866, il y emmena Sully Prudhomme. Le poète passait le mois d'août en famille, à Saint-Valéry-en-Caux. Il achevait la revision de son volume des *Epreuves* ; il était fatigué, énervé, inquiet ; le temps

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Journal intime*, 1869.
(3) *Lettres à une amie.*
(4) *Stances et Poèmes : L'Océan.*

LIBRARY
Victoria, B. C.

maussade, la pluie qui ne cessait de tomber, la vie renfermée exaspéraient ses tendances mélancoliques. Il ne fut pas difficile de l'entraîner vers le pays du soleil. On décida que Sully et Jules Guiffrey, qui était aussi de la partie, prendraient les devants et s'achemineraient par étapes jusqu'à Rome, où Lafenestre les rejoindrait. Ils partirent dans les derniers jours de septembre et s'arrêtèrent, pour commencer, à Turin. La ville ne fit pas grand effet sur Sully Prudhomme. Elle ne lui parut pas très sensiblement différente de Lyon ou de Grenoble (1). A Parme, quelques jours plus tard, il eut pour la première fois l'impression d'un pays nouveau et de mœurs nouvelles. Il y écrivit le premier de ces *Croquis italiens* qui forment le journal poétique de son voyage :

L'air doux n'est troublé d'aucun bruit,
Il est midi, Parme est tranquille :
Je ne rencontre dans la ville
Qu'un abbé que son ombre suit.

Sa redingote fait soutane
Et lui tombe jusqu'aux talons.
Il porte un feutre aux bords très longs
Culotte courte et grande canne (2).

Les visites dans les musées achevèrent l'éducation de son œil. A Parme, les Corrège l'initièrent « au charme de la couleur ». Il commença « à regarder les tableaux et fresques sans autre préoccupation que de jouir par les yeux ». Mais c'est à Florence qu'il fut touché de la grâce.

A Florence, écrivait-il de la ville même à Bernard-Derosne, je me suis senti absolument pris par la lumière, la puissance et la suavité des coloris, et il me serait difficile de décrire l'étrange bouleversement qui s'est opéré dans mon sens esthétique. Nous avons été élevés dans un pays où presque rien n'est donné aux yeux. Les joies de la vue y sont exceptionnelles, rares, passagères. La régularité des formes et la pâleur des tons, qui ne charment ni ne blessent, atrophient en nous jusqu'au désir de voir. On peut suivre nos boulevards d'un bout à l'autre sans que les lignes et les couleurs attirent l'attention ; il semble que le ministère des travaux publics ait à cœur de

(1) Sully Prudhomme, *Lettre sur la peinture italienne* (*Revue Bleue* du 7 février 1912).
(2) *Croquis italiens* : *Parme.*

faire oublier aux Français qu'ils voient; rien de brillant, rien d'obscur, nulle structure bizarre et hardie ; une discipline mortelle réprime les vivacités de l'art. Qu'arrive-t-il ? Nous apportons au Louvre des yeux pleins encore du gris extérieur. Ainsi nous portons tous dans l'œil une taie natale. Mais peu à peu elle s'est dissipée dans le trajet de Turin à Florence en traversant Parme, et maintenant je goûte un plaisir que je ne connaissais guère... Tu sais dans quelles dispositions je suis parti. J'étais défiant jusqu'au scepticisme et je comptais me venger un peu des enthousiasmes inventés en ne cédant à l'admiration que décidément vaincu. Je suis vaincu, charmé, tout à fait enchanté (1).

Les deux voyageurs ne passèrent que quelques jours à Florence, mais ces quelques jours furent bien employés. Ils visitèrent « un peu vite, il est vrai, mais avec amour toutes les galeries, toutes les églises qui renfermaient des œuvres capitales ». Au musée archéologique, aux Offices, à la Tribune, ils admirèrent les merveilleuses collections d'antiques : vases, sarcophages, bustes d'empereurs ou de consuls, statues de dieux et de déesses. Ils s'attardèrent, devant un groupe de marbre, à envier la destinée d'un enfant grec du monde ancien, né pour la joie, pour l'héroïsme et pour la beauté :

C'est Pan, bénévole et farouche,
Qui forme son cœur et sa voix ;
Il lui met la flûte à la bouche,
L'enfant souffle, le faune touche,
Et la leçon rit dans les bois (2).

A San Lorenzo, ils contemplèrent longuement les deux figures surhumaines adossées au tombeau de Julien de Médicis.

Un géant, c'est le Jour, couché, la tête droite
Et de face, le front brutal et soucieux,
Remonte son épaule au niveau de ses yeux
Et s'accoude en arrière et par devant ramène
L'autre bras ; et telle est sa pose surhumaine
Qu'il montre en même temps son ventre aux plis profonds
Et son dos formidable où se creusent des monts ;
Et sur son genou droit posant son talon gauche,
Il lève des yeux d'ombre où le réveil s'ébauche.

(1) *Lettre sur la peinture italienne.*
(2) *Croquis italiens* : *Devant un groupe antique.*

A côté, cette femme effrayante qui dort
Et se dompte à l'oubli par un si grand effort
Qu'on s'étonne, en voyant sa torpeur, qu'elle puisse
De son coude obstiné rejoindre ainsi sa cuisse,
C'est la Nuit (1)...

On peut juger par ces vers, où la précision du style lutte de vigueur avec les musculatures puissantes et les raccourcis violents de la statuaire, de l'impression profonde que fit sur l'imagination de Sully Prudhomme le génie tourmenté de Michel-Ange. Il ne fut pas moins sensible, en parcourant le cloître, les corridors, les cellules du couvent de San Marco, au charme candide de Fra Beato Angelico (2). Il suivit sur le bois, l'enduit ou la toile tout le progrès de la Renaissance italienne : enrichissement technique, mais aussi « conquêtes de l'esthétique sur le dogme théologique », revanche de la nature sur l'ascétisme, de la chair sur l'esprit, de la volupté sur l'extase. Une évolution parallèle se produisit dans son goût (3). L'œuvre d'art avait été jusque-là pour lui « essentiellement expressive » ; elle devait lui procurer « une jouissance intellectuelle et non un plaisir sensuel ». Voici qu'en présence des tableaux italiens du XVI^e^ siècle, il éprouvait « tout bonnement du plaisir », il en jouissait par les yeux « comme des mets par le palais » ; ils ne lui suggéraient pas une idée et ils le ravissaient. Il en venait à se demander si le sujet avait l'importance qu'il lui avait précédemment attribuée, si la grande affaire n'était pas avant tout « d'établir de la lumière sur une toile », d'y dessiner de belles formes et d'y étendre « un suave coloris ». Il se le demandait par acquit de conscience, car il se sentait battu, mais il ne voulait pas déjà se rendre. Il espérait encore trouver « dans les fresques de Raphaël et de Michel-Ange l'alliance du charme plastique et de l'expression, de la sensation et de la pensée », et il remettait à son séjour à Rome le soin

(1) *Croquis italiens* : *Le Jour et la Nuit.*
(2) *Ibidem* : *Fra Beato Angelico.*
(3) Voir la *Lettre sur la peinture italienne.*

de compléter ses expériences et l'effort, toujours un peu pénible à sa nature indécise, de prendre parti.

Il y arriva enchanté de son voyage, la tête pleine de toutes ces merveilles, mais un peu étourdi d'avoir, en si peu de temps, remué tant d'idées et vu tant de belles choses. Durant cette course à travers l'Italie, il s'était fait, dira-t-il lui-même, « l'effet d'un pauvre caniche attelé à une locomotive ». Il était las d'aller, de regarder, d'admirer. Aussi quand, à la fin du mois d'octobre, Guiffrey l'eut quitté, rappelé par son service aux Archives nationales, il profita de sa solitude provisoire pour « se reposer avec énergie ». Lafenestre, quelques jours plus tard, le trouva tranquillement assis dans sa chambre, et lisant. On ne vient pas de Paris à Rome pour lire dans une chambre. Lafenestre n'était pas homme à perdre ainsi des heures précieuses. Il installa confortablement son ami et lui-même dans un petit appartement de la Via della Croce, composé de deux chambres contiguës avec un salotto commun. Puis il se chargea de régler l'emploi de leur temps.

Notre existence, écrit-il, fut vite organisée. C'était celle de tous les Français, artistes ou lettrés, savants ou amateurs, qui séjournaient à Rome dans cette saison. Le matin, s'il faisait clair, visite d'une église ; s'il faisait sombre, séance au logis, correspondance et travail. Dans l'après-midi, visite d'un musée, d'une galerie ou d'un palais, jusqu'à leur fermeture. De là, promenade au Pincio, sur le Janicule, aux environs du Vatican, de Santa-Maria-Maggiore, de Saint-Jean-de-Latran ou ailleurs, puis enfin dîner dans une trattoria du Corso ou de la via Condotti, ou parfois dans quelque antique osteria plus lointaine, suivant les circonstances et les compagnons du jour. Le soir, si nous n'allions pas passer quelques heures dans un atelier d'artiste à la Villa Médicis ou dans la ville, nous rentrions de bonne heure dans notre salotto, et ce n'était pas le temps le moins bien employé ! On y repassait les émotions et observations de la journée, on complétait ses notes, on consultait les quelques guides ou historiens composant notre bibliothèque portative. On finissait d'ordinaire la veillée par quelque lecture (1).

Le choix de ces lectures était déterminé le plus souvent par les trouvailles que les deux amis avaient faites sur l'étal en plein air des revendeurs de la place Navone. C'était une de leurs promenades favorites. Nous aimions, dit Sully,

(1) Lafenestre, *Sully Prudhomme à Rome.*

Nous aimions ce grand cirque à fortune inégale
Où le taudis s'accote à la maison ducale.
Nous y venions surtout dans les jours de marché :
C'est là que nous avons avec amour cherché
Quelque précieux tome, embaumé dans sa crasse,
De Marsile Ficin, de Quinault ou d'Horace,
Et parmi les chaudrons, les vestes, les fruits secs,
Les poignards et les clefs, ces lampes à trois becs,
De forme florentine, aux supports longs et minces,
Où pend tout un trousseau d'éteignoirs et de pinces,
Et qui, flambeaux naïfs des poètes fameux,
Nous font croire, la nuit, que nous pensons comme eux (1).

Sully Prudhomme fixait ses impressions par des croquis au crayon ou à la plume. « Il dessinait partout, dit Lafenestre, vite et bien, par traits nets, avec une intelligence toujours émue du caractère dans les paysages et dans les figures, des styles divers dans les édifices, sculptures, peintures. Il a rempli de ces esquisses plusieurs albums. » Il écrivait, également d'après nature, des vers qui ont les mêmes qualités de netteté et de pittoresque, avec quelque chose en plus qui parle à l'esprit et qui fait penser. Masures du Ponte Sisto, plongeant leur pied dans l'eau jaune du Tibre et portant sur leurs terrasses des treilles en tonnelle où se becquètent des colombes, tandis qu'au-dessus d'elles se dresse tristement la loge sans amour du grand palais Farnèse (2) ; masse énorme du Colysée bleuie par le clair de lune, monument surhumain qui émerveille le poète, mais qui ne subjugue pas son âme, car il ne peut pas saluer la force sans l'amour (3) ; escalier de l'Ara Cœli, bâti de marbres antiques, où, au milieu des mendiants qui en encombrent les abords et des dévots qui s'y traînent, on croit voir comme au Capitole,

Monter les ombres des héros (4) ;

étal de la Pescheria, avec ses longs blocs de pierre où le poisson s'amoncelle, son « sol gras jonché d'écailles et d'ouïes », et sa

(1) *Croquis italiens : La place Navone.*
(2) *Ibidem : Ponte Sisto.*
(3) *Ibidem : Le Colysée.*
(4) *Ibidem : L'escalier de l'Ara Cœli.*

muraille de brique où s'enchâssent « trois chapiteaux, honneur d'un ciseau de Corinthe » (1) ; tombeaux de la voie Appienne, sereins et imposants dans leur ruine, qui reportent l'esprit aux temps de la force et de la grandeur romaine, quand, parfois, sur le ciel, gardien de quelque troupeau errant aux alentours,

A la louve pareil, un grand chien noir se dresse (2) :

autant d'estampes fortement composées, vigoureusement dessinées, avec une précision et une pureté de trait qui ne laissent rien à désirer. Et les gens ne sont pas moins bien portraiturés que les choses, témoin cette description des Transtévérines dans leurs atours du dimanche :

Elles font resplendir sur le brun de leur peau
Des fichus qu'on dirait taillés dans un drapeau.
Les bras ronds et charnus sortent des grosses manches ;
Le jupon suit tout droit la carrure des hanches ;
Le contour d'un sein riche et d'un dos bien arqué
S'accuse avec ampleur, par de beaux plis marqué ;
D'un corset rude, ouvert d'une large échancrure,
Le cou ferme se dresse, et pour fière parure
Une flèche d'argent traverse les cheveux
Lourds et lissses, d'un noir intense aux reflets bleus.
Un long clinquant de cuivre étincelle à l'oreille,
Et la voûte de l'œil, pleine d'ombre, est pareille
A ces vallons brumeux où miroite un lac noir (3).

On sent, en lisant ces vers, quelle joie éprouvait Sully Prudhomme à exercer ce sens de la plastique et de la couleur dont, quelques semaines auparavant, il avait fait la si profitable découverte. Mais de cette jouissance, comme des autres, la lassitude lui vint peu à peu, et la nostalgie le gagna. Vers la fin de décembre, il écrivait que le séjour de Rome lui devenait chaque jour plus agréable. Dans les premiers jours de janvier, le ciel se voila : il commença à s'ennuyer. Quinze jours plus tard, le temps était exécrable : il sentit plus vivement quelques menus inconvé-

(1) *Croquis italiens* : *La Pescheria.*
(2) *Ibidem* : *La Voie Appienne.*
(3) *Ibidem* : *Les Transtévérines.*

nients dont jusque-là il s'était à peine aperçu : l'insecte du midi, la cuisine du restaurant, le chauffage au brasero. Il songea à s'en aller. « Je ne me flatte pas, écrivait-il, d'avoir vu tout ce qu'on peut voir à Rome, mais j'ai pris à peu près toutes les impressions qui intéressent mes études ; je ne suis ni archéologue, ni peintre, je ne suis pas venu ici pour approfondir l'histoire et les arts, mais pour recevoir des émotions, pour me souvenir et pour admirer. Je sens que je ne pourrais sans fatigue admirer plus longtemps, et j'ai besoin de retourner à une vie plus humaine, car l'homme est heureux à moins de frais : les tours de force de l'art ne peuvent constituer pour l'esprit un aliment ordinaire (1). » Dans le courant de février, le ciel se rasséréna. Les deux amis en profitèrent pour faire quelques excursions dans la campagne romaine, à Tivoli, à Ostie, à Castel-Fusano, à Cervetri, à Véïes. Ils poussèrent jusqu'à Naples, où ils demeurèrent une quinzaine, puis ils remontèrent par Pérouse, Assise et Sienne. A Pise, ils se séparèrent. Tandis que Lafenestre se dirigeait sur Florence, Sully reprit le chemin de Paris. De Gênes, qui fut pour lui l'étape suivante, il écrivit à son compagnon une lettre toute désorientée. « Je suis las de courir, je ne supporte pas ma solitude, je ne regarde plus que par devoir de touriste ; il me manque mon cher cicerone, fort mal remplacé par les misérables garçons que je requiers pour me conduire. Tu flânais devant, et je flânais derrière. Ah ! le bon couple ! on serait allé loin ainsi, l'un suivant l'autre. Maintenant je n'aspire qu'au repos ; ton exemple n'est plus là pour m'aiguillonner, je suis moins curieux que jamais... N'attends pas la moindre description de ce que j'ai ressenti, je suis trop ennuyé pour l'écrire. Il pleut en ce moment même, il pleut lentement, lugubrement et très également ; c'est à mourir, tout se liquéfie dans l'âme, et je pleurerais volontiers : c'est fini, plus d'Italie... (2) » On ne sera pas étonné, avec de telles dispositions, s'il fut enchanté de rentrer chez lui. Enfoncé dans son fauteuil, il refit

(1) Cité par Léonce Bénédite, dans sa notice sur Lafenestre.
(2) *Lettres à une amie.*

son voyage en imagination et savoura ses impressions à loisir « Ces impressions, écrivait-il au mois de mai suivant, malgré leur vivacité, s'effacent déjà un peu ; elles forment une espèce de mirage où rien ne se dessine avec précision, mais qui a tout le charme et toute l'illusion d'un rêve. Je me vois au Forum, au Vatican, je me regarde passer sur le pont Saint-Ange, et je me trouve heureux en deux personnes, celle qui est là-bas, et celle qui se souvient ici, bien tranquillement assise. Vraiment, c'est une bonne chose que d'être assis ; que ne peut-on voyager sans déplacement !... (1) » Il n'aurait pas fallu le presser beaucoup, sans doute, pour lui faire jurer qu'on ne l'y reprendrait plus.

IV

Il s'y laissa reprendre pourtant. On ne peut pas compter comme voyages les séjours qu'à différentes reprises il fit à Aix-les-Bains, à Nice, à Cannes, à Luchon, au Tréport. Il allait là pour soigner sa santé, prendre les eaux, chercher le repos dans la solitude. A part un sonnet sur la Grande-Chartreuse, et un autre sur une cascade des Pyrénées, qui sont comme égarés dans son œuvre, il ne semble pas qu'il en ait rapporté de grandes impressions poétiques. Il s'intéressait à l'art plutôt qu'à la nature. L'amour de l'art lui fit rompre ses habitudes casanières et donner son adhésion à un projet de voyage en Hollande formé en 1876 par Lafenestre avec les peintres Jules Lefebvre et Elie Delaunay. Vers cette époque il s'était mis — ou remis — « à piocher l'esthétique » (2). Il travaillait à son gros traité sur *l'Expression dans les Beaux-Arts*. Il « avançait lentement », il s'engageait sans cesse dans des analyses nouvelles, et, malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à préciser ses idées comme il l'aurait voulu. Il ne connaissait les musées hollandais que par le livre

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

de Fromentin. Il saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait à lui de les visiter, surtout « de les visiter en si bonne compagnie ». « Je me promets, disait-il, d'extorquer de nos deux peintres les renseignements techniques les plus utiles pour entrer dans l'intelligence de ce que nous verrons... J'espère, en posant méthodiquement des questions à nos compagnons de route, tirer d'eux, peu à peu et sans les importuner, quelque chose de ce que je veux savoir (1). » Le départ se fit vers la mi-août. Les trois voyageurs, — Delaunay ayant manqué au dernier moment —, passèrent par Bruxelles et Anvers ; ils séjournèrent à Harlem, Amsterdam et La Haye. Ils étaient venus pour voir des tableaux ; ils passèrent le meilleur de leur temps dans les galeries et les musées. Sully Prudhomme y élargit ses connaissances et y rectifia ses jugements. Il admira moins Rubens. « Rubens n'est décidément pas mon peintre. » Il n'était pas « insensible à son génie », mais il trouvait beaucoup à redire à ses tableaux. Ils lui « délectaient la rétine d'une manière inexprimable », mais les chairs manquaient de vérité, les lignes étaient tourmentées, l'expression insuffisante, la mélancolie et la distinction absentes même des sujets religieux et graves comme la *Communion de saint François* (2). Les Franz Hals, en revanche, lui furent « une révélation ». « La véracité de ce peintre est prodigieuse... Il ne diffère pour ainsi dire pas de la nature. J'en suis émerveillé... Hals mène de front deux qualités que je n'ai guère vues réunies, à savoir la précision absolue du dessin et en même temps la richesse et le charme du coloris... Je parlerais sans fin de ce peintre, faute d'arriver à l'expression exacte de ce que j'en pense. Je l'admire sans réserve (3). » Hals incarnait pour lui le génie même de l'art hollandais : « fidélité à la nature », « bonne foi » et « incroyable habileté ». La *Ronde de nuit* le laissa perplexe. Il en trouvait l'éclairage merveilleux, mais distribué sur des personnages qui déplaisent, la composi-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

tion peu heureuse et le dessin indécis. Les portraits de la gale rie Six atténuèrent cette impression sans l'effacer tout à fait « Rembrandt n'imite pas la lumière naturelle, il en crée une qu la vaut, qui la surpasse, si l'on veut, mais enfin le plaisir qu'o en ressent n'est pas celui qu'on demande aux œuvres d'imita tion ; c'est en cela qu'il se sépare profondément de ses prédé cesseurs, tous attachés à la représentation scrupuleuse et même servile de la réalité ; son art est plus haut, plus grand, plu inventif, plus poétique en un sens ; mais il y a dans le vrai u tel charme, une telle force, que les yeux, ravis par sa palette ne sont pas pour cela dégoûtés du coloris fidèle et du dessi exact des maîtres qu'il a dépassés. » Rembrandt n'éclipsa pa à ses yeux ni Steen, ni Pierre de Hooghe, ni Quentin Metzu, e même les hollandais, dans l'ensemble, ne lui firent oublier n mépriser les italiens. Les beaux échantillons de l'école italienn qu'il rencontra dans les musées de Hollande lui parurent plu beaux encore par le contraste qu'ils faisaient avec les toile d'alentour. « Le charme, la grâce, la facilité de cette peintur fait un tort singulier aux plus solides qualités des œuvres fla mandes et hollandaises. Je vous assure que le Titien de la Haye une femme toute nue pour qui un seigneur joue de l'orgue pa un beau et sombre soleil couchant, n'est nullement primé pa aucun Rembrandt. Cela donne à réfléchir. Où il y a de la beaut (chimère ignorée du Hollandais), on ne peut s'empêcher de sen tir une supériorité de premier ordre qui ne se laisse jamais ou blier, surtout quand la couleur même est substantielle. C'es avec délices qu'on rencontre ces belles formes au milieu de types décidément vulgaires que représentent les tableau d'ici (1). »

J'ai rapporté un peu longuement peut-être ces impressio du touriste. Elles n'ont pas laissé leur trace dans l'œuvre d poète. Mais, sincères et nuancées comme elles sont, elles nou aident à mieux comprendre son tempérament artistique et connaître son goût. Ce goût est fin, délicat, un peu scrupuleux

(1) *Lettres à une amie.*

comme Sully Prudhomme lui-même. En littérature comme en peinture, il met au-dessus de tout la vérité ; il répugne aux effets hardis que l'art ne produit qu'en mutilant, violentant ou déformant la nature ; il prise la précision des termes au même degré que la précision des lignes ; il ne sacrifie point l'expression à la couleur, ni la beauté à la virtuosité ; il aime le simple, mais il a horreur du vulgaire, et l'exquise pureté ne va pas chez lui sans quelque timidité et quelque froideur.

V

Le dernier grand voyage de Sully Prudhomme fut un voyage en Suisse, entrepris en 1879 avec sa sœur, son beau-frère et son neveu. La perspective de ce déplacement en famille ne lui souriait qu'à demi. « On a horreur des précipices, des ascensions, et en général de tout ce qui constitue le pittoresque de la Suisse. On ne marchera jamais, on se fera trimbaler dans tous les véhicules possibles. Enfin ce sera le plus singulier voyage en Suisse qu'on puisse imaginer. » Il y voyait « une bonne pièce à faire pour le Palais-Royal » ; mais il se mettait en route « par raison, parce qu'il est indécent qu'un poète n'ait pas vu de près les grandes montagnes » (1). Dès Neuchâtel, il fut dans l'admiration. « Je jouis beaucoup de l'extraordinaire beauté des paysages, et j'en éprouve une secrète mélancolie, en songeant aux tristes lieux que mon sort m'oblige à habiter... Nous sommes allés nous promener hier aux gorges du Seyon ; c'est une route encaissée entre deux montagnes et qui côtoie le torrent du Seyon ; le spectacle de ces masses de rochers tout couverts de verdure et formant d'énormes assises parallèles m'a paru bien grandiose... Je me promets de vives jouissances à admirer la nature alpestre ; j'avais grand besoin de voir ce pays pour sti-

(1) *Lettres à une amie.*

muler mon imagination (1). » Mais, à Interlaken, il regrettait déjà d'avoir quitté son foyer. Le voyage ne lui paraissait qu'un devoir, et les montagnes ne l'intéressaient plus guère. « Leur masse, je l'avoue, ne m'émeut pas beaucoup ; je ne trouve rien de terrestrement grand, parce que je mesure malgré moi les objets non à ma taille, mais à la distance des étoiles ; cette façon de juger les grandeurs m'empêche de les sentir. Le moindre nid de fourmis est bien plus étonnant par sa hauteur que les pyramides d'Egypte, s'il faut comparer la taille de l'œuvre à celle de l'ouvrier (2). » Il ne pouvait « imaginer, disait-il, rien de plus beau que ce pays », mais il trouvait « une monotonie réelle dans le défilé de ces paysages d'ailleurs admirables ». Ajoutez « que les immenses et magnifiques hôtels qu'on y rencontre partout dans les endroits même les plus escarpés y font un déplorable effet. Pour être juste toutefois, continuait le poète, il faut avouer qu'on est bien aise de les rencontrer (3) ». En somme, il était las, il avait besoin de repos, et d'un repos absolu. Aussi quand, quelques semaines plus tard, Léon Bernard-Derosne l'invita à se remettre en route avec lui, malgré tout le désir qu'il avait de voir Venise et l'Italie du nord, qui étaient le but du voyage, il opposa un refus formel.

VI

Sully Prudhomme se lassait assez vite des spectacles que lui offrait la nature. Il ne se lassa jamais d'étudier l'art de toutes les époques et toutes les formes de l'art. Il s'intéressait d'autant plus vivement à l'art de son temps qu'il était très répandu dans le monde des artistes. Aux premières relations que lui avaient values son amitié avec Lafenestre et sa villégiature de Douarnenez, s'ajoutèrent celles qu'il noua à Rome avec les pensionnaires de la Villa Médicis ou les peintres en séjour dans la Ville

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

Eternelle, avec Tony Robert-Fleury, Jules Lefebvre, Bonnat, Renaudot, Hector Leroux, Louis Leloir, Gustave Ricard. Dans les années qui suivirent la guerre de 1870, il connut Mercié, Falguière, Carolus Duran, Paul Baudry, le paysagiste Colin, Henner, Français, Philippe Rousseau, Hébert, Préault, Chenavard. Chaque année, avant l'ouverture du Salon, il aimait à faire le tour des ateliers de ses amis, pour avoir la primeur des envois que chacun préparait. Il y allait encore chercher son délassement quand il s'était fatigué à rimer des vers ou à réfléchir sur la métaphysique. Au cours des conversations, il contrôlait par les jugements des peintres et des sculpteurs les idées qu'il s'était formées sur l'esthétique ; et ceux-ci, séduits par la pensive beauté de son visage, le prenaient volontiers pour modèle. Louise Abbéma et Leloir le dessinèrent, Degeorge le modela, Carolus Duran le peignit. Ce ne fut pas sans quelque appréhension que le poète se prêta aux séances de pose que Duran lui avait demandées. Il ne croyait pas à la réussite ; il estimait qu'il y avait dans la manière de l'artiste quelque chose de trop violent pour l'expression ordinaire de sa physionomie. Quand le portrait fut achevé, il se confessa ravi. « La ressemblance, disait-il, est frappante, et je me reconnais bien : il me semble que ce portrait pense comme moi (1). » Et tandis que peintres et sculpteurs se disputaient le privilège de fixer ses traits dans le bronze ou sur la toile, les sociétaires les plus en vue de la Comédie-Française, M^me^ Arnould-Plessy, les Coquelin, Mounet-Sully mettaient leur talent au service de sa poésie et propageaient ses vers.

Ces amitiés lui ont inspiré un certain nombre de pièces de circonstance, où il a loué, félicité, remercié ceux avec qui il se sentait en échange de sympathie ou en dette de reconnaissance. Il s'est plu souvent à décrire dans ses vers les œuvres de ses confrères, les maîtres de la palette, du burin ou du ciseau, et à les commenter avec grâce ou avec profondeur. Il aimait à rêver devant une toile ou devant un marbre, et à condenser en

(1) *Lettres à une amie.*

un sonnet les impressions qu'elle lui donnait et les pensées qu'elle éveillait en lui. Déjà, dans les *Stances et Poèmes* de 1865, on avait pu lire une pièce dédiée à François Millet, et inspirée par quelque scène rustique du futur peintre de l'*Angelus* :

Que voit-on dans ce champ de pierres ?
Un paysan souffle, épuisé ;
Le hâle a brûlé ses paupières ;
Il se dresse, le dos brisé ;
Il a le regard de la bête
Qui, dételée enfin, s'arrête
Et flaire, en allongeant la tête,
Son vieux bât qu'elle a tant usé !...

On en trouvera d'autres du même genre dans les *Poésies diverses* qui font suite aux *Vaines tendresses*, et dans le *Prisme*. Aucune n'est indifférente, comme on peut s'y attendre de la part d'un homme qui ne faisait rien qu'en conscience et qui prenait tout au sérieux. J'y pourrais glaner des vers charmants, par exemple cette allusion aux exquis profils de femme qui apparaissent sur certaines toiles de Henner,

Comme dans l'ombre un lis dont l'exquise pâleur
Blondirait au baiser vif et doux d'une étoile ;

ou encore cet éloge du paysagiste et poète Emmanuel Lansyer, dont la conclusion exprime si heureusement, en un cri parti du cœur, la nuance exacte de l'amour que Sully Prudhomme avait pour la nature :

Peintre, donne à mon cœur des leçons par les yeux ;
Poète, dicte-moi les mots harmonieux
Dont la sonorité rend la couleur des choses !

Car je veux oublier, ivre d'air et d'azur,
Pour les sites charmants, sereins ou grandioses,
Un monde où rien n'est vrai, ni sublime, ni pur.

Mais à quoi bon insister ? Si cette partie de l'œuvre du poète n'est pas indigne de son talent, elle n'est pas non plus celle qui a fait sa gloire. On l'aura définie suffisamment en disant que c'est un témoignage de sa fidélité à ses amis et de sa gratitude envers l'art, dont le rayonnement a percé souvent, sinon dissipé, le nuage de tristesse où nous allons bientôt le voir rentrer.

CHAPITRE VI

LA SOLITUDE

Nous avons vu, au cours des précédents chapitres, se dessiner peu à peu certains traits de la physionomie morale de Sully Prudhomme. Nous avons noté la sensibilité aiguë et presque douloureuse qui s'alliait en lui à une haute et impérieuse raison ; l'horreur de la foule, qui de très bonne heure lui est devenue, de son propre aveu, « une maladie » ; l'irrésolution qui le paralysait, et dont il a décrit les effets en homme qui a eu plus d'une occasion de les étudier sur lui-même : « L'irrésolution est un dissolvant de la volonté qui la rend fluide et propre à tous canaux. La vie de l'irrésolu est à tous : tout le monde vit pour lui, à sa place ; il est mollement malheureux, mollement heureux, annulé (1) ». Il ne se dissimulait pas son peu d'aptitude à la vie pratique : « J'ai bien conscience, disait-il, que je ne suis pas fait pour l'action ni pour la responsabilité » (2). Aussi tendait-il naturellement à se replier, ou, comme il disait, à « se recroqueviller » sur lui-même, à s'observer, à s'analyser. Le goût de l'analyse fine, pénétrante, subtile jusqu'à en émousser sa propre pointe, de l'analyse longue, minutieuse et lente jusqu'à s'embarrasser dans ses propres démarches, est manifeste dans tout ce qu'il a écrit, aussi bien dans ses rêveries de poète que dans ses spéculations philosophiques. Mais il ne l'a appliqué à aucun sujet plus constamment ni avec plus de rigueur qu'à lui. Se connaissant bien, il s'est d'autant plus affligé de ne pas se voir com-

(1) *Journal intime.*
(2) *Lettres à une amie.*

pris par les autres ; la seule appréhension de ne pas l'être l'a retenu bien souvent de s'épancher et de se confier. « Personne ne me connaît, écrivait-il dès 1862 dans son *Journal* ; je ne me livre qu'avec peine, de peur de froisser mon cœur contre des natures sèches ou vaines ». Il lui est arrivé pourtant, au moins une fois, de rencontrer une âme qui fût vraiment à l'unisson de la sienne, sympathique à ses aspirations et compatissante à ses ennuis. A la femme supérieure qui lui avait voué une affection quasi maternelle, il a témoigné en retour un attachement tout filial. Pour elle il n'a eu rien de caché. Dans la correspondance, si précieuse pour nous, qu'il a, pendant de longues années, échangée avec cette « amie chère », il a, librement et tout au large, ouvert son cœur. Non seulement il s'y est montré spontanément, involontairement, tel qu'il était ; mais, à plusieurs reprises, se sentant en confiance, il a, de propos délibéré, dévoilé le fond de sa nature. Il a fait son portrait, ou, pour lui prendre ses propres expressions, sa « photographie intellectuelle ». C'est cette « photographie » sincère et sans retouches, scrupuleusement exacte, qu'il convient de se mettre sous les yeux, au moment où des œuvres de la jeunesse de Sully Prudhomme, on passe à celles de sa précoce maturité.

I

Sa correspondante se faisait de lui, de sa personne, de son caractère, de ses facultés, une idée très haute, et nous n'en sommes nullement surpris. Mais lui, avec sa modestie ordinaire, estimait cette manière de voir « plus optimiste que de raison ». Il jugeait sans complaisance la vie qu'il avait menée jusqu'à l'âge de trente-deux ans où il était arrivé. Usant d'une sévérité qu'on trouvera sans doute excessive, il déclarait qu'il avait en grande partie perdu son temps. « Je jette un coup d'œil sur ma jeunesse entière, disait-il, et je reconnais que je l'ai consacrée à une foule d'expériences, ou du moins à des efforts vers un

idéal terrestre déterminé, qui ont échoué (1) ». Saisi d'un « besoin impérieux de discipliner sa vie, de lui donner une règle et un but », il se sentait sollicité par deux inclinations opposées : ou bien la recherche du succès et de la réputation, avec ce qu'elle comporte d'application « aux moyens ordinaires et indispensables pour parvenir » ; ou bien « le désir d'un bonheur paisible, composé des jouissances intimes de l'art, et des joies d'un intérieur sans troubles ». Entre les deux, il hésitait, il ne pouvait se décider à choisir, il évitait même de choisir. « Il est doux, avouait-il, quoique funeste, de se laisser porter par le flot des jours ; on est disposé à n'entreprendre rien, on ne se propose que des buts rapprochés ; on prend pour but ce qu'on rencontre, ce qui est plus aisé que de chercher la voie où l'on a résolu d'aller (2) ». Par un mouvement bien humain, il rejetait d'abord sur l'éducation qui lui avait été donnée la responsabilité de cette indécision qui tenait au fond même de sa nature. « Que de maux m'auraient été épargnés, que d'heures économisées, si mes pauvres parents avaient seulement soupçonné qu'un jeune homme a besoin d'une direction et s'ils avaient compris celle qui me convenait ! Ils n'auraient pas laissé ma sensibilité sans objet. Ils m'auraient empêché de gaspiller le fonds naturel de l'âme qui, une fois dépensé, ne se reforme plus. On peut abandonner une doctrine pour une autre, mais on ne rebâtit jamais sur le sol mouvant fait des ruines de l'espérance et de l'illusion (3) ». Mais tout aussitôt, avec sa droiture ordinaire, il en venait à s'accuser lui-même.

Puis, disait-il, je me rends justice, je suis d'une nature indolente et tyrannique, qui doit être intolérable aux caractères vifs et décidés. Je ne résiste pas beaucoup, mais, par je ne sais quelle composition lente, j'arrive à ne point donner satisfaction. Ma volonté ne s'impose pas, mais elle ne s'aliène jamais, et ma faiblesse est corrigée par mon égoïsme. Je suis porté à la tendresse, mais non au sacrifice : quand on a prise sur moi, c'est qu'en général la chose dont il s'agit m'est, comme une multitude d'autres, parfaitement indifférente. Ce qu'on peut le plus sûrement exploiter en moi, c'est ma répugnance à lutter

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

et ma peur immédiate de faire de la peine, qui du reste n'est pas sans affinité avec mon égoïsme. Mes seules qualités sociales, douceur, facilité à sympathiser de goûts, indulgence infinie, discrétion, sont des dérivés de mon indifférence qui est vraiment épouvantable ; je pousse l'orgueil jusqu'à la modestie dont le voile me sert bien moins à cacher mon fort que mon faible. Je connais tous les vices (1), et je les avoue sans crainte à qui me connaît, car j'espère que mes intimes y discernent ce qui est né avec moi de ce qui est le résultat de mon enfance douloureuse et de ma jeunesse manquée. Non certes, je ne suis pas né indifférent ; je ne puis songer sans attendrissement à ma bonté native, à ma soif d'aimer et de me dévouer, égale à mon immense curiosité. Le collège m'a communiqué tous les défauts attachés aux deux mobiles du régime scolaire, qui sont la peur du maître, et d'être le premier de tous. Mes premiers pas dans le monde m'ont successivement détaché des objets où j'avais mis ma foi et mon bonheur. Il y a donc dans ma personne compliquée un moi très supérieur au moi actuel. C'est ce moi que je voudrais dégager ressusciter, appeler à jouir à son tour de la vie... (2).

Ainsi cette confession, qu'on ne taxera pas sans doute d'indulgence exagérée, se terminait par une aspiration au bonheur. Mais une nature de cette sorte n'était pas faite pour le bonheur. Elle n'était pas faite davantage pour la gaîté. Sully Prudhomme avait, paraît-il, dans sa première jeunesse, des accès de gaîté exubérante et violente, qui ne sont nullement incompatibles d'ailleurs avec un caractère naturellement porté à la tristesse ; il avait même eu, à son dire, « des velléités de comique ». Mais bien avant qu'il eût atteint la maturité, tout cela avait disparu, il n'en restait plus trace. J'ai perdu depuis bien longtemps, écrivait-il en 1879 à sa correspondante, « toute gaîté de style comme de caractère ». La tristesse, ou tout au moins la mélancolie, s'était insensiblement installée chez lui à demeure. Comment cela s'était-il fait ? Il aurait été lui-même bien en peine de le dire. Il se demandait : « Que me manque-t-il ? » Et il répondait : « Mon Dieu, presque rien : la vérité, la justice, la possession de la beauté, et je ne sais quelle simple chose dont beaucoup paraissent jouir autour de moi et que je n'aurai jamais ; c'est peut-être le *chez soi* avec tout ce qu'il comporte (3) ».

(1) Je lis « tous les vices » au lieu de « tous les vides » que porte le texte imprimé.
(2) *Lettres à une amie.*
(3) *Ibidem.*

Il n'avait nul motif évident de ne pas être heureux, mais il ne l'était pas. Il est telle journée à la fin de laquelle il pouvait se rendre compte qu'il avait « éprouvé merveilleusement toutes les nuances de l'ennui, de l'ennui lent, parfait, accompli, qui n'est au fond qu'une consciencieuse analyse de soi-même, de la vie, de la raison d'exister (1) ». Il passait par des crises de langueur et d'aridité qui lui enlevaient tout courage. « Je ne sais, écrivait-il, ce qui se détraque dans la méchante boîte à musique dont j'ai le cerveau meublé, mais j'ai beau tourner la clef, elle ne chante plus, et comme d'ailleurs je n'en connais point les ressorts, je suis incapable de la réparer et j'attends que le grain de sable qui l'arrête veuille bien tomber de lui-même. La volonté donne l'intention de créer, elle n'en donne pas le moyen ; c'est pourquoi il faut être indulgent pour les lassitudes de l'esprit, et ne pas les confondre avec la paresse : il y a une fatigue de la volonté, qui, après tout, est une force limitée, comme toutes les autres. J'ai donc la volonté lasse et l'esprit stérile, ce qui est par excellence la maladie de la pensée. Si cela devait durer, je serais bien malheureux... (2) » Cela ne durait pas, mais cela revenait, cela tournait à l'obsession et au marasme. « Vous m'avez demandé quels sont mes projets pour la saison, écrivait-il au mois de mai 1870 ; qui peut le savoir ? Ai-je la direction de mes projets ? Ne suis-je pas le jouet de toutes les influences ? Il y a longtemps que vous me l'avez dit. Je ne suis vraiment pas un être raisonnable et libre, mais une sorte d'épave que le flot pousse au hasard. Je ne suis plus le travailleur de naguère, mais un rêveur triste et stérile. Ma solitude effroyable dans ma rue bruyante me rend odieux mon chez moi. Il n'y a pas de chez moi : il y a un appartement où je dors et où je m'éveille sans joie (3). »

Il faut ajouter, pour expliquer l'accent particulièrement désolé de ces dernières lignes, que Sully Prudhomme venait

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

d'éprouver quelques mois auparavant une secousse morale dont il n'est pas étonnant qu'il ait eu de la peine à se remettre. Dans les derniers jours de décembre 1869, sa mère était morte. « J'ai mesuré ma perte, disait-il à sa confidente ; je la sens bien entièrement, et j'en souffre d'une manière qui m'étouffe (1). » Dans les premières semaines de janvier, il eut à conduire le deuil de sa tante et de son oncle. Il se trouva tout d'un coup absolument seul. La brusque disparition, en moins d'un mois, de ces trois existences auxquelles la sienne était si fortement liée, creusa comme un gouffre autour de lui. Bien qu'il eût eu à souffrir du milieu familial et que, peu de temps auparavant, il se fût plaint encore qu'on n'y comprît rien aux exigences de sa vie, il y avait là des affections grondeuses, mais fidèles, tyranniques, mais dévouées, qu'il savait bien qu'il ne retrouverait jamais. Au chagrin, à l'isolement, s'ajoutait le désarroi de sa vie. Il lui fallait la réorganiser sur de nouvelles bases, conduire un ménage de garçon, prendre une domestique. C'étaient là pour lui de très gros soucis. Il eut la chance de tomber sur une brave fille, toute disposée à le soigner de son mieux. Il la célébrait plaisamment « comme la Providence divine affectant des formes modestes, une incarnation de la Vierge à l'usage des célibataires convertis (2). » Mais à peine avait-il eu le temps de prendre des habitudes nouvelles, que la guerre survint, apportant avec elle angoisses patriotiques et souffrances morales. Les premiers revers des armées françaises bouleversèrent l'âme de Sully Prudhomme : le rêveur fit place au citoyen. Le 24 août, il s'engageait, de concert avec Léon Bernard-Derosne, dans la 8e compagnie du 13e bataillon de la garde mobile, dont le frère de Léon, Charles Bernard-Derosne, était le capitaine. Il prit vaillamment sa part des corvées et des factions. Mais sa santé fragile ne put supporter longtemps les fatigues du métier militaire. La privation de sommeil, en particulier, détermina chez lui des accidents nerveux assez graves pour qu'il fallût le ren-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

dre d'urgence à la vie civile. Pendant qu'il poursuivait sa convalescence, la Commune éclata. Nouveau trouble, nouvelles inquiétudes, nouveaux soucis. Il était loin de Paris, et le bruit courait que l'immeuble qu'il possédait en cette ville, de moitié avec sa sœur, et qui représentait le plus clair de sa fortune, avait été incendié par les émeutiers. Il avait horreur de la Commune. Il avait une horreur égale de la réaction impitoyable qui se dessinait contre les Communards. L'année 1870-1871 lui laissa un pénible souvenir. Elle l'avait initié, cette « affreuse année », à des souffrances dont il n'avait pas jusqu'alors la moindre idée ; elle lui avait fait accomplir trop d'actions « contraires à sa nature »; elle l'avait laissé « cruellement impressionnable, les nerfs tendus au dernier degré (1) ». Chose surprenante, l'état de dépression où il se trouvait ne l'empêchait pas de s'adonner à la poésie. « Par une loi étrange de ma nature, disait-il, la mauvaise santé n'est pas très contraire à mon travail ; peut-être la mélancolie maladive de mes compositions s'accommode-t-elle volontiers de l'abattement physique dont je souffre (2). » Les compositions auxquelles il fait allusion ici, c'étaient sans doute les quelques pièces réunies plus tard sous le titre général d'*Impressions de la guerre*, non pas « chants du soldat » ou rimes héroïques, mais douloureuses élégies où le poète s'attendrissait sur tant de jeunes cœurs qui avaient cessé de battre, sur tant d'amours qui avaient été brisés, et tout contrit de n'avoir pas, au temps jadis, chéri la France d'une affection assez passionnée et jalouse, ramenait étroitement, d'un geste presque convulsif, sur sa patrie les tendresses que naguère encore il dispersait généreusement sur l'humanité.

Dans les années qui suivirent, la tristesse de Sully Prudhomme alla croissant. Il déclarait lui-même que, sa santé mise à part, il n'avait à se plaindre de rien. Il avait même des sujets de contentement et de légitime fierté. Son nom était connu. Sa réputation de poète se répandait en France et à l'étranger. Il en

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

recevait les preuves les plus honorables. Un autre eût triomphé. Lui, c'est à peine s'il osait se réjouir. « Je sens, écrivait-il, l'absurdité de ma vie, où je ne jouis même pas entièrement des satisfactions que ma carrière me donne, car il y a dans la plume et le livre quelque chose d'irrémédiablement sec et froid, et le succès ne se savoure bien que par une expansion de caractère, une sorte de radiation enthousiaste, que je n'ai nullement (1). » Et non seulement il se détachait de la gloire, mais il se détachait de la poésie, telle du moins que jusque-là il l'avait aimée et pratiquée. Parmi les causes de sa tristesse, il notait « la fâcheuse direction que prenaient ses études ». « Je perds le goût de la poésie, disait-il, je la trouve de plus en plus puérile, comparée aux austères travaux de la science ; les plus grands génies littéraires me semblent des enfants auprès du génie scientifique, qui, au lieu d'imiter et de défigurer la nature sous prétexte de la transfigurer par l'idéal et l'humain, l'étreint corps à corps, telle qu'elle est, et lui ouvre, doigt par doigt, ses mains fermées pour en arracher des lambeaux de vérité... Je ne fais presque plus de vers ; je rougis de les faire vides, et, quand je veux les remplir jusqu'au bord d'un contenu substantiel, j'ai tant de peine à les achever que j'en suis malade (2). » Le spleen auquel par moments il se sentait en proie avait une cause de plus en plus agissante dans le genre de vie que, depuis la mort des siens, il était réduit à mener. Sa santé délicate, son humeur paisible, ses goûts de rêverie et d'étude, faisaient de lui un homme d'intérieur. Mais un célibataire n'a point d'intérieur. A mesure que la jeunesse l'abandonnait, il sentait plus fortement le vide de son existence. Le moyen de sortir de cette situation, sa confidente le lui avait suggéré, et il le connaissait bien : c'eût été un mariage de raison. Mais rien ne lui était à bien des égards plus antipathique, ni plus éloigné de sa pensée. Et puis une résolution de ce genre aurait exigé un effort de volonté dont il ne se sentait plus capable. « Une désespérance infinie, disait-il, a

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

pénétré toutes les fibres de ma sensibilité. Rien ne m'intéresse assez pour que j'entreprenne quoi que ce soit (1). » Il était effrayé à la seule pensée des charges que l'union qu'on lui conseillait lui eût imposées. Une femme, des enfants, une famille lui paraissaient des embarras trop grands et des responsabilités trop lourdes. Il craignait, s'il entrait en ménage, de sacrifier son indépendance, d'être amené à livrer de lui-même plus qu'il ne lui plaisait d'en accorder. Il envisageait le mariage comme un changement périlleux de sa vie et une diminution de sa personne. « Je ne me trouve réellement heureux, déclarait-il, que dans la société des artistes, des savants et des femmes qui me semblent moins futiles que les autres et dont la curiosité toujours neuve s'intéresse aux efforts de la pensée de l'homme... Le premier effet du mariage est d'abaisser la pensée commune au niveau des intérêts matériels... Je ne songe nullement à courir les risques d'une telle déchéance (2). » Plus il raisonnait sur son cas, plus l'unique solution qui lui était offerte lui paraissait inacceptable. Il se renfonçait de plus belle dans son célibat et dans son isolement ; mais il ne s'y résignait pas. « Je suis voué à la solitude, disait-il, sans avoir les vertus d'un solitaire ; je me trouve dans la situation d'un bénédictin sans vocation religieuse, que son amour du bouquin enchaîne à sa cellule (3). » Et encore : « Je n'ai aucun confident de ce qui me touche le plus ; j'y suis un peu habitué, mais j'en sens parfois plus vivement la tristesse. Ma pensée est une solitude, un désert où les oasis sont clairsemées, et encore, quand j'y trouve de l'ombre et une source, je m'assois sans me reposer ni me désaltérer. Mais tel est mon destin (4). » Le tour philosophique que prenaient naturellement ses réflexions, au lieu de rasséréner son esprit, ajoutait encore à sa tristesse. S'il eût été, comme la plupart de ses semblables, fortement attaché aux choses de ce monde, il eût vécu dans le présent et s'en fût contenté. Mais

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

il n'était pas homme à se laisser enfermer dans des limites aussi étroites. « L'infinité de l'univers, disait-il, est toujours présente à ma pensée et ne me permet pas la moindre illusion sur toute œuvre humaine ; je ne suis pas dupe de l'entraînement général des vivants, qui est une sorte d'ivresse à laquelle j'assiste, ivre moi-même, mais à la façon de ceux qui ont le vin lucide et triste et voient distinctement une échéance et un exploit à travers les fumées de la taverne. Il n'y a de sérieux que le sentiment du terme... (1) » Quel commentaire au mot de Pascal : « La seule chose qui nous console de nos misères est le divertissement, et cependant c'est la plus grande de nos misères ! » Le même Pascal dit encore : « Les hommes n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, ils se sont avisés, pour se rendre heureux, de n'y point penser ». N'y point penser, et ne point penser, celui-ci l'eût considéré comme une déchéance : il ne faut pas s'étonner qu'il ne fût pas fait pour le bonheur.

II

La conviction de la solitude morale à laquelle chacun de nous est irrévocablement condamné, celle, par suite, de la vanité de tous les attachements terrestres en qui nous mettons notre espoir d'y échapper, tel est le double sentiment qui inspire les deux derniers recueils lyriques de Sully Prudhomme. Ils ont paru à six ans d'intervalle, les *Solitudes* en 1869, les *Vaines Tendresses* en 1875, mais ils dérivent de la même source, et la seule différence qu'il y ait entre eux, c'est que dans le second la tristesse est plus approfondie et, si l'on peut dire, plus totale, conformément à la courbe suivie, comme nous venons de le voir, par la sentimentalité du poète, dans les dix années environ qui ont marqué pour lui le passage de la jeunesse à la maturité.

(1) *Lettres à une amie.*

Ce sentiment de la solitude morale est un de ceux dont on compose le plus volontiers la psychologie de l'homme moderne, et on attribue d'ordinaire au romantisme l'honneur ou la responsabilité de nous l'avoir révélé. Ce serait pourtant une vue un peu courte et une conception un peu naïve de s'imaginer qu'avant le XIXe siècle il n'eût jamais existé. On l'a dit fort justement, « il y a toujours eu des âmes solitaires (1). » Sous l'une ou l'autre des formes qu'il affecte, qu'il s'agisse de la solitude de l'homme dans la société, ou de la solitude de l'homme dans l'univers, ou de l'isolement de chaque âme en face d'elle-même, comme tous les sentiments profonds de la nature humaine, celui-là aussi ne manquerait pas sans doute de se retrouver sous tous les climats et à toutes les époques, pour peu qu'on prît la peine de l'y chercher. On est remonté, et avec raison, au XVIIIe et même au XVIIe siècle. On a noté que Mme du Deffand avait connu « l'angoisse d'être une étrangère dans le monde de ses amis et de passer son chemin dans la vie sans connaître et sans être connue (2). » On a rappelé Pascal troublé « par le silence des espaces infinis », effrayé « en regardant l'univers muet et l'homme sans lumière..., égaré dans ce recoin de l'univers sans savoir qui l'y a mis (3). » On aurait pu remonter plus haut encore, et citer, entre autres, comme un témoignage de ce vide du cœur que rien ne peut remplir, le mot de Marguerite de Navarre disant d'elle-même « qu'elle avait porté plus que son faix de l'ennui commun à toute créature bien née. » Mais il convient de reconnaître que tout le travail philosophique et politique du XVIIIe siècle, en rompant les cadres religieux et sociaux dans lesquels l'individu était accoutumé à vivre, lui fit éprouver, avec une intensité et une acuité toutes nouvelles, l'impression de son isolement. Cet état d'âme fut dépeint, avec une éloquence et une conviction communicatives, par les ini-

(1) René Canat, *Une forme du mal du siècle : Du sentiment de la solitude morale chez les Romantiques et les Parnassiens*, Paris, 1904, p. 1. Je renvoie le lecteur à ce beau livre où la question est étudiée à fond.
(2) Canat, *ouvrage cité*, p. 37.
(3) *Ibidem*, p. 207.

tiateurs et les maîtres du romantisme. Chateaubriand dans *René*, Mme de Staël dans *Corinne*, Byron dans *Childe Harold* et dans *Manfred* retracèrent, en des termes qui les rendaient presque enviables, les souffrances des âmes supérieures séparées du commun des hommes par la hauteur de leur génie ou la grandeur de leurs passions. Vigny, au seuil de ses *Poèmes*, dressa la figure surhumaine de Moïse, prophète, thaumaturge, élu de Dieu et conducteur de son peuple, mais privé à tout jamais des joies que l'homme peut trouver dans la société de ses semblables.

Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger,
Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas ! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir.
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir...
O Seigneur, j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Vingt ans plus tard, par la bouche de Jésus au Jardin des Olives, il exprima l'angoisse de l'humanité perdue dans l'infini et sollicitant en vain le mot qui lui prouvera qu'elle n'est pas abandonnée :

Ainsi le divin Fils parlait au divin Père.
Il se prosterne encore, il attend, il espère,
Mais il renonce, et dit : « Que votre volonté
Soit faite, et non la mienne, et pour l'éternité ! »
Une terreur profonde, une angoisse infinie
Redoublent sa torture et sa lente agonie.
Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir.
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois il entendit des pas,
Et puis il vit rôder la torche de Judas.

Mais n'y a-t-il que les grandes âmes qui demeurent incomprises et solitaires ? N'en est-il pas de même pour chacun de nous ? Et le plus léger et le plus frivole, quand il rentre en lui-même, n'est-il pas épouvanté de se retrouver si faible, si seul et

si dénué ? Ecoutez seulement ce que dit cet écervelé de Fantasio :

O Spark, mon cher Spark, si tu pouvais me transporter en Chine ! Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux ! Si je pouvais être ce monsieur qui passe... ! Ce monsieur qui passe est charmant ; regarde : quelle belle culotte de soie ! quelles belles fleurs rouges sur son gilet ! Ses breloques de montre battent sur sa panse, en opposition avec les basques de son habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sûr que cet homme-là a dans la tête un millier d'idées qui me sont absolument étrangères ; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressemble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations ; mais dans l'intérieur de toutes ces machines isolées, quels replis, quels compartiments secrets ! C'est tout un monde que chacun porte en lui ! un monde ignoré, qui naît et qui meurt en silence. Quelles solitudes que tous ces corps humains !

Cette idée que Musset lançait ainsi à la rencontre et comme sans en évaluer la richesse ni en mesurer la profondeur, cette idée qui n'avait pas eu d'abord de prise sur Sully Prudhomme, car il croyait alors à l'harmonie des âmes (1), et qui, après sa grande déception d'amour, n'avait encore fait que l'effleurer (2), il y est revenu dans les années suivantes, il s'y est appliqué et attaché, il l'a creusée, scrutée, il l'a tournée et retournée sous tous ses aspects, développée en tous sens. Il a commencé par la « première solitude », que nous connaissons déjà, celle du petit collégien, séparé de sa maman, qui sanglote dans le silence du dortoir, et il a fini par la « dernière », celle du mort dont les traits immobiles ont pris en se fixant une expression qu'on ne leur avait jamais vue.

C'est l'heure des aveux. Le cadavre ingénu
Garde du souffle absent une empreinte suprême,
Et l'homme, malgré lui redevenant lui-même,
Devient un étranger pour ceux qui l'ont connu.

Le rire des plus gais se détend et s'attriste,
Les plus graves parfois prennent des traits riants ;
Chacun meurt comme il est, sincère à l'improviste :
C'est la candeur des morts qui les rend effrayants (3).

(1) *Stances et Poèmes : Le monde des âmes.*
(2) *Stances et Poèmes : Seul.*
(3) *Les Solitudes : Dernière solitude.*

Mais dans l'intervalle, que d'autres solitudes ! Solitude des âmes qui ne se comprennent pas, des cœurs qui ne s'accordent pas, solitude de l'artiste méconnu de la foule, solitude du poète au milieu d'un monde frivole et vain, solitude de tous ceux qui s'aiment et qui, tout près et jusque dans les bras l'un de l'autre, sentent encore entre eux une barrière qu'ils ne peuvent surmonter et une distance qu'ils ne peuvent franchir.

O femme, vainement tu serres dans tes bras
Tes enfants, vrais lambeaux de ta plus pure essence.
Ils ne sont plus toi-même, ils sont eux, les ingrats !
Et jamais, plus jamais tu ne les reprendras,
Tu leur as dit adieu le jour de leur naissance.

Et tu pleures ta mère, ô fils, en l'embrassant ;
Regrettant que ta vie aujourd'hui t'appartienne,
Tu fais pour la lui rendre un effort impuissant :
Va ! ta chair ne peut plus redevenir son sang,
Sa force ta santé, ni sa vertu la tienne.

Amis, pour vous aussi l'embrassement est vain,
Vains les regards profonds, vaines les mains pressées :
Jusqu'à l'âme on ne peut s'ouvrir un droit chemin ;
On ne peut mettre, hélas ! tout le cœur dans la main.
Ni dans le fond des yeux l'infini des pensées.

Et vous, plus malheureux en vos tendres langueurs,
Par de plus grands désirs et des formes plus belles,
Amants que le baiser force à crier : « Je meurs ! »
Vos bras sont las avant d'avoir mêlé vos cœurs,
Et vos lèvres n'ont pu que se brûler entre elles... (1)

Tout ce que le poète voit autour de lui le ramène à son idée favorite, le spectacle de l'agitation des hommes aussi bien que le silence des cloîtres, la présence et l'absence, la laideur et la beauté. Il n'est rien non plus dans la nature qui ne lui offre le symbole des continuelles séparations et du perpétuel isolement : le saule pleureur penché sur l'eau triste où ses feuilles tombent au vent d'automne, les stalactites qui pendent à la voûte des grottes « en pleurs pétrifiés », les bois pleins de silence et de nuit, ou le village endormi et désert dans l'ardente splendeur de midi.

(1) *Les Solitudes : Les Caresses.*

La mer, avec sa plainte sans fin, sa surface qui s'enfle tour à tour et se creuse, s'élève et s'abaisse comme une poitrine soulevée par les sanglots, lui parle d'abandon et de désespoir:

Telle en sa force douloureuse
Une grande âme malheureuse
Qu'isole sa propre grandeur (1).

Mais si, par un beau soir d'été, il lève les yeux vers la voûte céleste, où la voie lactée marque sa traînée de lumière, c'est encore une impression de tristesse et de solitude que lui cause la vue de cette poussière de mondes.

« Vous les étoiles, les aïeules
Des créatures et des dieux,
Vous avez des pleurs dans les yeux... »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules...

« Chacune de nous est très loin
Des sœurs dont tu la crois voisine ;
Sa clarté caressante et fine
Dans sa patrie est sans témoin ;

« Et l'intime ardeur de ses flammes
Expire aux cieux indifférents. »
Je leur ai dit : « Je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes ;

« Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elle,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit (2) »

Et quand il redescend dans son propre cœur, c'est pour y trouver un vide plus grand encore que dans le cœur de l'exilé qui en quittant son pays a laissé derrière lui tout ce qu'il aime :

Ah ! jour et nuit, chercher dans sa propre maison,
Cet être nécessaire, une amante chérie !
C'est plus de solitude avec moins d'horizon ;
Oui, c'est le pire exil, l'exil dans la patrie... (3)

(1) *Les Solitudes : La Mer.*
(2) *Ibidem : La voie lactée.*
(3) *Ibidem : Un exil.*

Ou bien c'est pour s'y sentir dénué de tout secours et de tout soutien dans les combats obscurs qu'il livre contre lui-même :

> Tu luttes quelque part où nul ne peut te suivre,
> Toujours seul, victime ou vainqueur (1) !

Aspiration ardente à l'union et à l'amour, impossibilité d'autre part de se comprendre et de se joindre, telle est la contradiction inscrite au fond de la nature humaine et sur laquelle repose ce qu'on pourrait appeler, si le mot n'est pas un peu ambitieux, le pessimisme sentimental de Sully Prudhomme. Toute la substance de ce recueil des *Solitudes* tient en deux vers qui expriment le tourment jamais apaisé de cette âme tendre et profonde, enthousiaste et découragée :

> Vous êtes séparés et seuls comme des morts,
> Misérables vivants que le baiser tourmente (2).

Mais la réflexion du penseur prolongeait et amplifiait chez lui les impressions du poète. La compassion des misères du cœur se doublait de l'inquiétude métaphysique. « Au fond, disait-il, il n'y a qu'une solitude, origine de toutes les autres, c'est l'éloignement où nous sommes de la raison du monde, de Dieu, quel qu'il soit. Dès que je sais que tout doit s'expliquer par quelque être dont la loi est nécessaire, je sens l'absence de cet être, et plus je pense, plus je la sens. Il est là et je ne le vois pas ; j'appelle, il reste muet ; je suis donc horriblement abandonné, je suis seul (3) ». Sully Prudhomme aurait voulu « terminer la série des *Solitudes* par une pièce plus importante que les autres et qui aurait caractérisé la solitude de l'esprit (4) ». Pour des raisons que je ne saurais dire, il ne l'a pas écrite. Il était bon de noter qu'il en avait eu l'intention, ne fût-ce que pour prouver qu'il n'avait ignoré aucune des formes de la solitude, et jusqu'à quel point ce sentiment était enraciné dans son cœur.

(1) *Les Solitudes : Combats intimes.*
(2) *Ibidem : Les Caresses.*
(3) *Journal intime.*
(4) *Ibidem.*

III

Toutes les pièces des *Solitudes* ne développent pas rigoureusement le thème suggéré par le titre, mais toutes respirent la même mélancolie pensive et douce, la même tristesse résignée. Nous sommes loin des grands élans des *Poèmes*, des velléités d'action et des aspirations humanitaires qui animent certains sonnets des *Epreuves*, de la joie de voir, de découvrir, d'admirer, d'ouvrir son âme à la beauté et ses yeux à la lumière qui donne dans l'œuvre du poète un charme si particulier et un accent si rare à la suite, trop souvent négligée à mon gré, des *Croquis Italiens*. D'un bout à l'autre du livre, la plainte domine, mais elle n'est pas déchirante. C'est la même note qui se fait entendre dans le recueil de 1875. La seule différence, c'est qu'elle est donnée cette fois avec plus de continuité et plus de force. Le temps a fait son œuvre, qui, en l'espèce, est d'irriter, d'aigrir, d'envenimer, et non d'adoucir. Les poésies auxquelles l'auteur, après avoir songé à les intituler *Les Tendresses*, a donné le titre significatif de *Vaines Tendresses*, ont été composées vraisemblablement pour la plupart entre la trentième et la trente-sixième année. La jeunesse s'éloigne, les illusions se dissipent, les espérances se découragent. Pour ces raisons, qui lui sont communes avec tout homme, pour d'autres que nous avons exposées déjà et qui lui sont particulières, la vie apparaît de jour en jour au poète sous un aspect plus morne et plus désolé. Certains des thèmes qu'il avait développés jadis reparaissent ici, mais affaiblis, mais assourdis, traités pour ainsi dire en mineur. Et d'autres apparaissent qui nous découvrent au fond de cette âme bienveillante et douce une source d'amertume que jusqu'ici nous ne soupçonnions pas.

Quelques années plus tôt, dans une belle pièce des *Solitudes*, Sully Prudhomme, regardant vers l'avenir, avait appelé comme un bienfait la vieillesse qui l'affranchirait du baiser, qui le guérirait de « la fièvre mauvaise » de l'amour et ne lui laisserait

que la tendresse, qui ne l'empêcherait pas de s'associer aux enthousiasmes des jeunes gens pour tout ce qui est bon, grand et juste, mais qui lui permettrait d'admirer la beauté tout à son aise sans avoir à craindre la flèche du désir. Cette période de son existence lui apparaissait, dans un éloignement favorable, comme « l'âge sauveur », condition à la fois et promesse de l'apaisement et de la tranquillité d'âme à quoi se réduisaient déjà ses espérances de félicité :

> Puissé-je ainsi m'asseoir au faîte de mes jours,
> Et contempler la vie, exempt enfin d'épreuves,
> Comme du haut des monts on voit les grands détours
> Et les plis tourmentés des routes et des fleuves (1) !

Mais à mesure qu'il s'en rapprochait, et n'eût-il encore fait que quelques pas vers elle, il était obsédé par la pensée du flux irréparable des jours. Il faisait son examen de conscience ; il récapitulait avec terreur le temps qu'il avait perdu ; il s'étonnait, dans celui qu'il avait employé, d'avoir fait si peu de chose :

> Si peu d'œuvres pour tant de fatigue et d'ennui !
> De stériles soucis notre journée est pleine :
> Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,
> Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui (2)...

Le spectacle de l'automne lui rappelait qu'il s'acheminait vers l'automne de la vie, et devant les vergers pliant sous le poids des fruits et des grappes, il ressentait d'avance « la honte et l'horreur de vieillir les mains vides (3) ». Mais surtout il éprouvait le regret de n'avoir pas rencontré sur son chemin cette affection unique qu'il avait tant désirée, la tristesse de se sentir de jour en jour plus impuissant à la faire naître ou même à l'accueillir, l'angoisse de la solitude à laquelle il était décidément voué :

> Ah ! si vous saviez comme on pleure
> De vivre seul et sans foyers ! (4)...

(1) *Les Solitudes* : *La Vieillesse.*
(2) *Les Vaines Tendresses* : *Le Temps perdu.*
(3) *Ibidem* : *L'Automne.*
(4) *Ibidem* : *Prière.*

Il poursuivait ce doux rêve d'intimité de cœur et de pensée, de vie à deux, qui avait été l'idéal de sa jeunesse :

S'asseoir tous deux au bord d'un flot qui passe,
Le voir passer ;
Tous deux, s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser (1)...

Il lui suffisait d'une rencontre, d'un frais visage de jeune fille entrevu, au hasard d'un voyage, dans le coin d'un wagon, d'une main apparue hors d'un gant de Suède, pour qu'il ébauchât en imagination toute une idylle :

Une enfant dort, une étrangère
Dont la main paraît à demi,
Et ce peu d'elle me suggère
Un vœu de bonheur infini !

Je rêve qu'une main si blanche,
D'un si confiant abandon,
Ne peut être que sûre et franche,
Et se donnerait tout de bon.

Bienheureux l'homme qu'au passage
Cette main fine enchaînerait !
Calme à jamais, à jamais sage (2)...

Par moments il concevait encore qu'on pût trouver la vie bonne, « rendre justice à la nature », s'aventurer « jusqu'au rêve de faire un nid (3) ». Mais il en revenait vite à l'impossibilité pour un songeur comme lui d'être aimé et d'être heureux, et si quelque âme compatissante avait eu la velléité de lui apporter le bonheur et de lui demander de faire le sien, il l'eût détournée de poursuivre un dessein aussi chimérique.

Jeune fille, crois-moi, s'il en est temps encore,
Choisis un fiancé joyeux, à l'œil vivant,
Au pas ferme, à la voix sonore,
Qui n'aille pas rêvant.

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Au bord de l'eau.*
(2) *Ibidem* : *En Voyage.*
(3) *Ibidem* : *Eclaircie.*

Sois généreuse, épargne aux cœurs de se méprendre,
Au tien même, imprudente, épargne des regrets :
N'en captive pas un trop tendre,
Tu t'en repentirais (1).

Il ne regardait plus vers l'avenir, dont il pensait qu'il n'avait désormais rien à attendre. Il remontait dans le passé pour y rechercher jusqu'en son adolescence les souvenirs de ses premières déceptions sentimentales, et s'en repaître mélancoliquement (2). Dans la grâce, qu'il avait adorée jadis, il ne voulait plus voir qu'une cause fatale de souffrance pour les cœurs trop sensibles à son charme. Dans la fillette qu'il regardait jouer aux Tuileries avec les enfants de son âge, encore occupée de son ballon, de son cerceau ou de sa poupée, il pressentait déjà la femme et « tout le mal » qu'elle est destinée à faire sans le vouloir et même sans le savoir, rien qu'en obéissant à l'appel de la vie et à la loi de sa nature.

Tu les feras pleurer, enfant belle et chérie,
Tous ces bambins, hommes futurs,
Qui plus tard suspendront leur jeune rêverie
Aux cils câlins de tes yeux purs (3).

Pour lui, il ne se sentait plus la hardiesse de risquer pareille aventure, et il se contentait de vivre « au jour le jour (4) ». S'il demandait encore quelque chose à l'amour, ce n'était pas les enivrements de la passion et les joies de la conquête ; c'était l'oubli du monde et de lui-même, et un baume qui endormît les douleurs :

Chère, en cette ineffable trêve,
Le désir enchanté s'endort ;
On rêve à l'amour comme on rêve
A la mort.

On croit sentir la fin du monde ;
L'univers semble chavirer
D'une chute douce et profonde
Et sombrer...

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Conseil.*
(2) *Ibidem* : *Enfantillage* ; *Fort en thème* ; *Pèlerinages.*
(3) *Ibidem* : *Aux Tuileries.*
(4) *Ibidem* : *Au jour le jour.*

L'âme de ses fardeaux s'allège
Par la fuite immense de tout ;
La mémoire comme une neige
Se dissout.

Toute la vie ardente et triste
Semble anéantie alentour ;
Plus rien pour nous, plus rien n'existe
Que l'amour (1).

Il goûtait la volupté de l'amour qui neutralise la volonté et qui engourdit l'âme. Mais l'amour qui porte à leur plus haut point toutes les puissances de l'être, l'amour qui n'exalte la vie que pour plus sûrement la transmettre, l'amour qui propage et qui crée, celui-là il en avait peur, et il se demandait s'il avait bien, en conscience, le droit de s'y abandonner. Dans une pièce qui tranche par la violence du ton et l'emportement du langage sur les allures ordinairement calmes et mesurées de sa poésie, il en arrive à maudire la vie elle-même et l'amour qui perpétue la vie. Il se jure de ne faire à personne le don fatal de l'existence ; il justifie ce « vœu de chasteté » en quelques strophes véhémentes où il ramasse tout ce qu'il croit avoir contre ce monde, où l'a jeté la destinée, de rancunes profondes et de légitimes griefs :

Celui qui n'a pas vu triompher sa jeunesse
Et traîne endoloris ses désirs de vingt ans
Ne permettra jamais que leur flamme renaisse,
Et coure inextinguible en tous ses descendants !

L'homme à qui son pain blanc, maudit des populaces,
Pèse comme un remords des misères d'autrui,
A l'inégal banquet où se serrent les places
N'élargira jamais la sienne autour de lui !

Non ! pour léguer son souffle et sa chair sans scrupule,
Il faut être enhardi par un espoir puissant,
Pressentir une aurore au lieu d'un crépuscule
Dans les rougeurs que font l'incendie et le sang ;

Croire qu'enfin va luire un âge sans batailles,
Que la terre s'épure, et que la puberté
Doit aux moissons de fer d'incessantes semailles
Pour que son dernier fruit mûrisse en liberté !

(1) *Les Vaines Tendresses : Un rendez-vous.*

Je ne peux ; j'ai souci des présentes victimes ;
Quels que soient les vainqueurs, je plains les combattants,
Et je suis moins touché des songes magnanimes
Que des pleurs que je vois et des cris que j'entends (1) ...

Bien qu'un passage des *Lettres à une amie* semble nous inviter à dater cette pièce de 1874, il n'est pas douteux qu'elle n'ait été composée avant la guerre. En 1872, sous l'inspiration des circonstances, le poète en écrivit une autre, dans le même rythme et sur le même sujet, qui était la suite naturelle et la contre-partie de celle-là. Il se reprochait d'avoir tenu sur la vie « un si lâche discours » ; il se dégageait, par devoir patriotique, du serment qu'il avait témérairement prononcé :

Songe, quand les vainqueurs sous ton toit se prélassent,
Que le nombre pour vaincre est d'un puissant secours.
Dans les beaux yeux rougis des Françaises qui passent
Vois la patrie en pleurs commander les amours (2) !

Mais son optimisme ne se soutint pas. Il publia le *Vœu*, mais il garda soigneusement dans ses cartons la *Palinodie* qui l'annulait, et c'est seulement dans son recueil posthume, parmi ses *Epaves*, qu'on la retrouvera.

Sully Prudhomme, quand il eut préparé pour l'impression ce recueil des *Vaines Tendresses*, s'effraya lui-même de l'avoir écrit. Il trouvait son livre « trop triste », trop uniformément triste surtout. « J'aurais voulu, disait-il, que tout le recueil ne fût pas aussi sombre, que des pièces tendres sans trop de mélancolie vinssent reposer le lecteur ; mais dans l'expression en vers de l'amour sans douleur il n'y a guère rien à faire après tant d'idylles connues ; puis je ne trouve pas ce qu'il faudrait... (3) » Il s'efforça cependant de donner çà et là « quelques notes fermes et viriles ». D'une longue pièce qu'il avait composée sur la mort de sa mère et qui ne pouvait être publiée intégralement, en raison de son caractère trop intime, il détacha un certain

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Vœu*.
(2) *Epaves* : *Palinodie*.
(3) *Lettres à une amie*.

nombre de strophes dont l'inspiration est très élevée et dont il jugeait lui-même les vers fort beaux. C'est une sorte de méditation sur un tombeau, où surgit une fois de plus le conflit dont nous avons été plus d'une fois témoins entre la raison, qui se persuade que rien n'existe plus après la mort, et le cœur, qui ne peut accepter l'anéantissement total de ceux qu'il a aimés. Le poète appelle en vain à son secours la philosophie, le dogme, la science : puisque personne ne peut lui donner, à son gré, la solution du problème, il cesse désormais d'interroger et se résigne à « subir ».

Ah ! qui que vous soyez, vous qui m'avez fait naître,
Qu'on vous nomme hasard, force, matière ou dieux,
Accomplissez en moi, qui n'en suis pas le maître,
Les destins sans refuge aussi vains qu'odieux.

Faites, faites de moi tout ce que bon vous semble,
Ouvriers inconnus de l'infini malheur :
Je viens de vous maudire, et voyez si je tremble,
Prenez ou me laissez mon souffle et ma chaleur !

Et si je dois fournir aux avides racines
De quoi changer mon être en mille êtres divers,
Dans l'éternel retour des fins aux origines,
Je m'abandonne en proie aux lois de l'univers (1).

Il se tait ; mais, fidèle à la foi de sa jeunesse nourrie de science et d'humanitarisme, il ne perd ni sa confiance dans le génie de l'homme, ni son espoir dans les progrès du savoir humain. Le dernier mot de ce livre désolé est un appel aux poètes futurs :

Poètes à venir, qui saurez tant de choses
Et les direz sans doute en un verbe plus beau,
Portant plus loin que nous un plus large flambeau
Sur les suprêmes fins et les premières causes...

Celui qui venu trop tôt en un monde imparfait n'a pu ni connaître la vérité, ni atteindre le bonheur, trouve une consolation noblement désintéressée à penser que d'autres feront en des jours plus heureux

Sur de plus hauts objets des poèmes sans larmes (2).

(1) *Les Vaines Tendresses : Sur la mort.*
(2) *Ibidem : Aux poètes futurs.*

IV

Avec ce recueil des *Vaines Tendresses* s'achève l'œuvre lyrique de Sully Prudhomme. Le *Prisme*, qu'il publiera en 1886, ne contient guère que des pièces de circonstance ou des poésies de jeunesse. Il en est de même des *Epaves*, qui ne paraîtront qu'après sa mort. J'ai déjà fait et je ferai encore d'utiles emprunts à ces deux ouvrages. Mais il me paraît inutile de les analyser en détail. Ils ne nous apprendraient rien de nouveau. Le poète sentimental a dit tout ce qu'il avait à dire. Il en venait à se demander s'il n'avait pas déjà abusé de la patience de ses lecteurs. Et puis il y a un âge au delà duquel, en confiant au public le secret de ses émotions intimes et en lui faisant confidence de ses peines de cœur, on risque d'être taxé d'indiscrétion ou d'impertinence et tourné en ridicule. Le temps d'aimer était passé ; passé aussi le temps de la poésie amoureuse et élégiaque. Sully Prudhomme le comprit. Il se consacra tout entier à la haute poésie philosophique et scientifique vers laquelle depuis longtemps déjà il se sentait attiré. C'est sous cet aspect de son talent que le développement naturel de notre sujet nous amène à l'envisager désormais.

CHAPITRE VII

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE : LES DESTINS ; LE ZÉNITH

I

C'est un beau titre que celui de poète philosophe. Il associe étroitement deux termes dont chacun pris en soi exprime une des plus nobles fonctions de l'intelligence humaine, la réflexion qui s'applique à pénétrer l'essence des choses, l'imagination qui se joue à leur surface et, avec ce qu'elle emprunte au monde des apparences, refait un autre monde. Mais en cela même qu'il est double, il est susceptible aussi d'un double sens, suivant que dans la pensée de celui qui le prend ou de ceux qui le lui donnent, la poésie ou la philosophie tient la première place. Dans notre littérature moderne, on entend volontiers par poète philosophe un poète qui, sans avoir fait précisément profession de philosophie, s'est intéressé particulièrement aux grandes questions auxquelles les religions et les philosophies s'efforcent de donner une réponse, qui a médité sur ces questions et qui en traite avec les lumières que possède un honnête homme, nourri de lectures et naturellement doué de force et de profondeur ou d'élévation d'esprit. Lamartine, Vigny, Hugo, Leconte de Lisle, pour ne nommer que les plus grands, sont, à un degré inégal et avec des tendances diverses, des poètes philosophes, parce que le problème de la destinée humaine et les autres problèmes qui sont connexes à celui-ci, ont occupé leur pensée et fourni en plus d'une occasion la substance de leurs vers.

La poésie philosophique ainsi comprise n'est qu'un rameau de la poésie : rameau fleurissant tout à la cime, rameau précieux, semblable au rameau d'or qui, dans le poème de Virgile, ouvre aux vivants l'accès des régions mystérieuses qu'on ne visite qu'après la mort. Sans doute tout ce qui passe par l'âme d'un grand poète, tableaux des agitations humaines et rêveries de la solitude, joies et tristesses de l'amour, visions de la nature ou créations de la fantaisie, reçoit de son génie une expression qui vibre longuement dans les nôtres. Mais de même qu'il n'y a pas de sujet qui soit plus digne d'être proposé à notre attention que l'énigme de notre nature et de notre destinée, il n'y en a pas non plus qui soit plus capable de nous émouvoir jusqu'au fond de nous-mêmes que la considération des grandeurs et des misères de notre commune condition :

> Soit que déshérité de son antique gloire
> De ses destins perdus il garde la mémoire,
> Soit que de ses désirs l'immense profondeur
> Lui présage de loin sa future grandeur,
> Imparfait ou déchu, l'homme est le grand mystère... (1)

Ceux qui entreprennent, par de pénétrantes intuitions, de percer ce mystère, ou ceux qui, désespérant d'y réussir, ne font que déplorer magnifiquement leur impuissance et bercer de leurs chants cette nostalgie du divin qui est le perpétuel souci et le tourment sacré de l'humanité, ceux-là, on peut discuter s'ils sont ou non des philosophes, mais il est hors de doute qu'ils sont des poètes parmi les poètes, et les plus grands de tous.

Mais il y a une autre manière de comprendre et de traiter la poésie philosophique, où la science tient plus de place, où la raison domine, où l'exercice de la pensée modère et contient les effusions du cœur. Le poète compatit aux infirmités de notre nature, aux insuffisances de notre savoir, à la faiblesse de notre intelligence, à nos doutes, à nos ignorances, à nos erreurs : « O misère de l'esprit des hommes ! ô aveuglement des cœurs ! Dans quelles ténèbres, dans quels périls ne passons-nous pas ce peu de

(1) Lamartine. *Méditations* : *L'homme*.

temps qui nous est donné (1) ! » Mais au lieu de s'apitoyer sur cette misère et en s'apitoyant de nous y enfoncer davantage, ou, en nous enchantant de belles illusions, de tâcher de nous la faire oublier, il entreprend d'y porter remède par la recherche patiente et la révélation progressive de la vérité. C'est à la raison de son lecteur que Lucrèce s'adresse, quand il compose son *De Natura rerum* : œuvre de poésie assurément, et de haute et grande poésie ; mais avant tout, œuvre de science. Pour détruire les superstitions, pour dissiper les terreurs et les ténèbres de l'âme, il fait appel à la plus haute conception scientifique qu'à son jugement le cerveau humain ait enfantée. Il se donne pour mission d'exposer par le menu toute la physique d'Epicure, depuis ses premiers principes et ses théories fondamentales jusqu'à ses dernières conséquences et ses applications les plus lointaines. Le sujet est vaste ; il est austère et aride. C'est pourquoi il s'ingénie, par condescendance pour son lecteur, à y répandre toutes les grâces de la poésie. « Quand les médecins veulent donner aux enfants la noire absinthe, ils enduisent d'abord tout le tour de la coupe d'un doux miel doré. L'enfance est étourdie, elle s'y laisse prendre, au moins quant aux lèvres, elle boit d'un trait la liqueur amère. Mais cette tromperie n'est pas un piège ; elle lui rend au contraire la force et la santé. Ainsi fais-je en ce moment. Notre doctrine paraît la plupart du temps trop sévère à ceux qui ne l'ont point pratiquée. Le vulgaire s'en effraie et s'en recule. Aussi ai-je voulu te la présenter dans l'harmonieux langage des Muses, et l'adoucir en quelque sorte par le miel de la poésie. » La poésie philosophique ainsi entendue n'est que l'auxiliaire et l'humble servante de la science.

On conçoit qu'elle ait eu sa raison d'être à une époque où les diverses provinces du monde intellectuel n'étaient pas encore délimitées d'une manière précise et séparées par des barrières à peu près infranchissables, de sorte que chaque esprit fût condamné à demeurer dans celle où il se trouvait placé, sans avoir avec les autres que de rares et de vagues communications. Il semble que

(1) Lucrèce. *De la Nature des choses*, livre II.

de nos jours une tentative de ce genre ne doive agréer ni au savant ni au poète, et qu'elle soit vouée à un échec certain. Pourtant il y a dans l'effort intellectuel poursuivi laborieusement pendant tant de siècles, dans l'essor pris aux temps modernes par le génie de l'homme, dans les découvertes merveilleuses qui ont multiplié son savoir et transformé sa vie, dans le déplacement de son point de vue et l'élargissement de ses idées, dans les progrès qu'il a réalisés et les ambitions qu'il peut concevoir, de quoi frapper les imaginations, de quoi aussi exciter l'orgueil, l'admiration et l'enthousiasme. Il y a dans la science une source de poésie. Chez nous, à la veille de la Révolution, un grand poète l'avait senti. Lecteur et disciple de Montesquieu et de Rousseau, de Newton et de Buffon, nourri de tout le savoir et de toutes les idées de son siècle, il avait entrepris d'en donner une brillante synthèse dans un poème qui eût été notre *De Natura rerum*. Il y aurait retracé l'histoire de la terre et de l'homme, expliqué la naissance des sociétés et l'invention des lois, esquissé le système du monde. A la seule pensée de ces grands sujets, il se sentait soulevé au-dessus de lui-même :

> Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
> Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulants ;
> Je poursuis la comète aux crins étincelants,
> Les astres et leur poids, leurs formes, leurs distances ;
> Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
> Comme eux astre, soudain je m'entoure de feux,
> Dans l'éternel concert je me place avec eux :
> En moi leurs doubles lois agissent et respirent ;
> Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
> Sur moi qui les attire ils pèsent à leur tour.
> Les éléments divers, leur haine, leur amour,
> Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
> Bientôt redescendu sur notre fange humide,
> J'y rapporte des vers de nature enflammés,
> Aux purs rayons des Dieux dans ma course allumés... (1)

André Chénier, on le sait, a été empêché par la mort d'achever cet *Hermès* sur qui il fondait sa gloire. Quel eût été, s'il avait pu

(1) André Chénier, *Hermès*, Prologue. (Œuvres complètes, éd. Dimoff, II, p. 29.)

la pousser jusqu'au bout, le succès de sa tentative ? nous ne pouvons le savoir. Ce que nous savons, c'est que les poètes de l'époque impériale qui se sont aventurés dans le domaine de la poésie scientifique et philosophique, les Delille, les Esménard, les Fontanes, les Chênedollé, les Népomucène Lemercier, n'ont laissé après eux aucune œuvre qui vaille, faute de génie, sans doute, faute d'avoir de la philosophie et de la science autre chose qu'une connaissance superficielle et de seconde main, faute aussi d'avoir trouvé dans la langue et dans la versification de leur temps les ressources appropriées à l'exécution de leurs vastes desseins (1). Le romantisme rendit l'essor à la poésie, mais ce ne fut qu'en l'allégeant du lourd bagage de plate érudition dont la vogue du genre didactique l'avait encombrée, et en lui donnant les ailes de la fantaisie et du rêve. Si les grands poètes de l'école romantique ont mis dans leurs vers une philosophie, cette philosophie, je l'ai dit plus haut, n'est que l'expression de leurs intuitions personnelles, de leurs aspirations et de leurs espoirs, ou de leur désespérance. S'ils ont quelquefois célébré les progrès de l'esprit humain et les conquêtes de la science, ils l'ont fait de confiance et sans avoir par eux-mêmes, — il ne serait que trop facile de l'établir, — aucune notion exacte et précise de ces merveilles sur lesquelles leur imagination s'échauffait. Encore, pour réconcilier la poésie avec la science ont-ils attendu le milieu du siècle, et ont-ils été portés comme malgré eux par cette vague de positivisme dont j'ai déjà rappelé la montée irrésistible, à l'heure même où Sully Prudhomme débutait dans la littérature. C'est aux poètes de sa génération qu'il appartenait de renouer la tradition de la grande poésie philosophique et scientifique. Il en a eu plus que tout autre l'ambition et la volonté. Il suffit, pour en être assuré, de rappeler quels ont été ses modèles et ses maîtres. C'est en traduisant le poème de Lucrèce qu'il a assoupli le style poétique à l'expression des idées abstraites, et il a mis sous l'invocation de Chénier la première des deux œuvres de longue haleine qui devaient,

(1) Voir sur cette question l'étude très complète de M. C.-A. Fusil, *La Poésie scientifique de* 1750 *à nos jours*, Paris, 1918.

dans sa pensée, inscrire son nom à côté du leur. A plusieurs reprises il s'est essayé à nous donner ce poème philosophique qui lui paraissait être la forme supérieure de la poésie moderne. Ce chapitre et le suivant nous montreront dans quelle mesure il y a réussi.

II

Il semble qu'il eût toutes les chances de son côté, étant à la fois poète et philosophe, et par philosophe, il faut entendre ici un homme aussi habituellement versé dans l'étude des sciences que dans celle de la philosophie proprement dite. En ces matières, bien qu'il se défendît d'en faire profession, il était mieux qu'un simple amateur. Ces austères spéculations lui paraissaient être la grande affaire de sa vie. «La philosophie rapetissait à ses yeux, a-t-il dit, toutes les autres choses humaines (1). » Il n'a jamais connu de joie plus pleine et d'émotion plus profonde que lorsqu'il lui est arrivé de rencontrer sous la plume des grands savants de son époque des idées qui lui étaient déjà venues à l'esprit ou des théories qu'il avait pressenties. En 1872, il « frémissait dans les moelles (2) » en lisant dans la *Revue scientifique* deux discours de du Bois-Reymond et de Tyndall, où il retrouvait, consacrées par l'autorité de ces maîtres, des opinions qui depuis des années déjà étaient les siennes. En 1875, il éprouvait « une impression à la fois agréable et anxieuse » en constatant que dans son nouvel ouvrage, l'*Introduction à la science sociale*, Herbert Spencer regardait les choses du même point de vue exactement que lui, Sully Prudhomme, les envisageait dans un travail du même genre qu'il s'occupait en ce moment à rédiger, au point qu'il se demandait, avec une inquiétude mêlée d'orgueil, si l'achèvement de l'ouvrage de Spencer ne le dispenserait pas de publier le sien (3).

(1) *Journal intime*, 1868.
(2) *Lettres à une amie.*
(3) *Ibidem.*

La passion de savoir, favorisée par les longs loisirs d'une existence qui n'a été asservie à aucune occupation régulière, l'a conduit à se donner, en matière de science et de philosophie, une culture extrêmement étendue. Non seulement il faisait, des ouvrages qui traitaient de ces questions, sa lecture ordinaire, mais il a accumulé quantité de notes, de dissertations, de mémoires. Beaucoup de ces écrits n'ont que le caractère de mementos personnels. Mais il avait aussi achevé et mis au point un certain nombre de travaux originaux dont une partie a été publiée de son vivant, dont les autres n'ont paru qu'après sa mort. Ces études embrassent des objets très divers. Psychologie, métaphysique, morale, sociologie, esthétique, il n'est pas dans le domaine de la spéculation philosophique de région où il n'ait eu accès. Je n'ai pas à m'occuper ici de cette partie de son œuvre. Elle a été étudiée d'ailleurs avec une compétence et une autorité que je ne saurais avoir. On trouvera sur son contenu et sur sa valeur tous les renseignements désirables dans le beau livre que M. Camille Hémon a intitulé *La philosophie de M. Sully Prudhomme* (1). De cette philosophie je me bornerai à indiquer l'esprit et à marquer les tendances générales, en m'inspirant de l'importante préface que le poète a mise au livre de son commentateur.

Sans nier l'existence d'un principe créateur et ordonnateur de toutes choses, Sully Prudhomme se refusait à le concevoir sous une forme qui ressemblât à la forme humaine, avec des facultés taillées sur le même patron que les nôtres et poussées jusqu'à l'infini. Mieux vaut, à son sens, laisser ce principe derrière un voile impénétrable. « Ce n'est pas l'athéisme, dit-il, c'est la résignation à ne pas interroger l'Univers sur son principe initial. Ce qu'il m'est donné de percevoir (et c'est peu) au moyen et au travers de mes sens ne m'autorise pas à désespérer, encore que je n'y puisse fonder aucune assurance d'un sort meilleur après ma mort.» Mais, après la mort, subsiste-t-il seulement quelque chose de nous ? Ce qui en nous pense et sent, et que nous appelons notre

(1) Un volume de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, Paris, Alcan, 1907.

âme, survit-il à la dissolution du corps ? Et si cette âme est immortelle, quel genre de vie, dans l'au-delà, pouvons-nous imaginer pour elle ? « D'une part, déclare le poète, je m'avoue incapable de prouver rigoureusement qu'en moi tout ne meurt pas avec mon corps, mais d'autre part je ne suis pas certain que tout en moi meurt avec lui. Je me contente de ce qu'il m'est rationnellement permis d'espérer. » Cette espérance, il en convient, est faible. Mais il y a « heureusement » pour lui une autre source de certitude que la raison. Cette autre source, c'est ce qu'en empruntant un terme au vocabulaire de Pascal, il appelle *le cœur*, c'est-à-dire « l'aptitude propre à l'esprit humain à percevoir intuitivement des vérités qu'il est impossible de démontrer par le raisonnement ». C'est le cœur, ainsi défini, qui affirme les axiomes de la géométrie. C'est lui qui, dans le domaine de l'esthétique et de la morale, découvre au poète des réalités auxquelles il s'attache avec confiance. « En présence d'une belle statue, d'un beau tableau, d'un beau temple, d'un trait d'héroïsme ou de charité, j'admire et j'aspire. A ces deux états psychiques correspond, selon moi, quelque objet supérieur dont la marque est imprimée soit dans la matière, soit dans l'action... Assurément d'autres sensibilités n'en seront pas affectées de la même manière, mais cela n'empêche pas cette chose de communiquer sa qualité distinctive à celle qui est susceptible de la contracter. Cette qualité, la beauté, à la fois objective et incomplètement définissable, éveille en moi dans l'aspiration une vague image d'une sorte de ciel qui me ravit et se révèle à titre d'idéal réalisé quelque part, je ne sais où ni comment, mais j'y ai foi. C'est ma religion. » Cette religion paraîtra sans doute bien inconsistante et bien vague aux âmes assoiffées de certitude. Elle n'en a pas moins été pour lui un motif de consolation et d'espérance.

Il m'est arrivé, le soir, dit-il, dans le recueillement qui chez moi précède le sommeil, d'entendre une voix intérieure murmurer l'équivalent de ces paroles : « Encore un jour écoulé, un degré de plus descendu sur le sombre escalier dont l'insensible pente m'entraîne fatalement dans l'inconnu... Mais qui sait ? au lieu d'une chute, ne serait-ce pas au contraire une ascension que je fais ainsi peu à peu ? Ne suis-je pas comparable à un aveugle qu'un aéronaute aurait emporté dans sa nacelle et qui, ne disposant ni de la soupape, ni

du lest, ni du baromètre, ne saurait dire s'il s'élève ou s'abaisse dans l'infini sans plancher ni plafond, et ne pourrait distinguer s'il y fait jour ou nuit ? Peut-être à mon insu ma carrière est-elle ensoleillée et ascendante ? Ah ! je ne m'y suis pas engagé moi-même ; ce n'est pas moi qui ai bâti et appareillé mon esquif et le dirige. Qui est-ce ? Je l'ignore ; ce conducteur pilote reste muet. Je ne sais pas davantage où il me conduit, mais je ne peux me défendre d'espérer, plus exactement d'aspirer, dès que le Beau transparaît dans une forme harmonieuse, plastique ou musicale par les vibrations lumineuses ou sonores de la matière, car la cécité et la surdité ne me semblent pas entières pour le cœur. Cette forme est pour moi révélatrice d'une félicité qui m'attire ; elle fait se tendre délicieusement vers un horizon libérateur les chaînes qui m'attachent à la terre.

C'est en 1906, un an avant sa mort, que Sully Prudhomme écrivait cette belle page qui peut être considérée comme son testament moral. Il y avait alors une vingtaine d'années qu'il ne faisait plus ou du moins qu'il ne publiait plus de vers. Le philosophe en lui avait supplanté le poète. Il y avait mis longtemps. Sully Prudhomme, au seuil de sa jeunesse, avait hésité entre les deux tendances qui avec une force égale sollicitaient sa nature. « Suis-je un poète ? suis-je un philosophe ? — écrivait-il en 1862 dans son *Journal*. — Je remercie Dieu ne de pas m'avoir mutilé pour faire de moi l'un ou l'autre. La philosophie me permet de plonger à des profondeurs vertigineuses, et la poésie me permet d'y sentir l'horreur de l'infini et l'admiration de la vivante nature. » D'abord le poète l'emporta : dans la vieillesse ce fut le philosophe. Dans l'entre-deux, il y a une période où Sully Prudhomme crut pouvoir tout concilier, être à la fois philosophe et poète. C'est celle où à sa suite nous entrons en ce moment.

III

Elle s'ouvre apparemment avec les *Destins*, en 1872, et se clôt en 1888, avec le *Bonheur*. En réalité, c'est dès 1868 que les velléités de poésie philosophique, dont on retrouve la trace dans le *Journal Intime* de Sully Prudhomme, dans ses essais de la Conférence La Bruyère, dans les *Poèmes*, dans les *Stances*, dans les *Epreuves*, prirent décidément corps. Dès cette époque il com-

mençait à se détourner de la poésie pure, et à se vouer de plus en plus aux spéculations abstraites. « Je me donne du mal sans rien achever, écrivait-il le 21 mars, à Lafenestre : il me semble que je tourne une meule à vide. Ton jugement sur ma satire [vraisemblablement une grande pièce sur le *Rire*, dont deux passages ont été conservés, l'un dans les *Solitudes*, l'autre dans les *Vaines Tendresses*] a été confirmé par les vrais amis de la poésie qui l'ont trouvée traînante et essoufflée ; mes vers sur l'Italie vont bien, mais pas vite ; les autres poésies que je voulais rassembler pour faire un volume à part pour l'automne sont incomplètes et peu nombreuses, et je vois que je serai obligé peut-être d'y adjoindre mes poésies italiennes, à moins de publier ce volume dans deux ans, ce qui me contrarierait fort... Si j'ai peu rimé, j'ai avancé mon ouvrage de logique, dont je voudrais bien me débarrasser, mais qui se hérisse de difficultés à mesure que j'y travaille. J'oubliais de te dire que j'ai traduit presque tout le premier chant de Lucrèce (1). » Dans les mois qui suivent il est tout absorbé par ce travail, absorbé aussi par la composition de la préface qu'il se propose de mettre en tête de sa traduction, et qui « devient un livre (2) ». Mais ce n'est pas tout ; la philosophie et les mathématiques ne lui suffisent plus, d'autres branches du savoir humain l'attirent, sa curiosité devient universelle. « Mon aptitude à versifier diminue notablement, écrit-il à Lafenestre le 2 septembre ; le goût des sciences naturelles s'empare de moi (3) ». Tel est l'état d'esprit dans lequel a été conçu ce poème des *Destins* dont les événements de 1870 ont retardé la publication, mais qui dès avant la guerre était projeté et esquissé, sinon même achevé.

Le germe en avait été déposé quelques années auparavant dans l'esprit du poète par une catastrophe qui paraît avoir fait sur lui une extraordinaire impression. Le 1er février 1864, il note dans son *Journal* : « Epouvantable incendie d'une église de Santiago. Je ne me le figure pas sans terreur, et je ne sais que penser de Dieu

(1) Lettre inédite communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(2) *Journal intime.*
(3) Lettre inédite, communiquée par M. Pierre Lafenestre.

en présence de telles horreurs inutiles. Sujet de poème : opposer tous les désastres, tous les fléaux, toutes les misères de l'humanité à la source vive de joie et de volupté qui ne cesse de jaillir, sans altération, de la vie. Le sourire de la petite fille et le regard du tigre sont l'ouvrage d'un même Etre, dans l'hypothèse de la Création : n'est-ce pas étrange ? Toutes nos idées de bien, de bonté, de cruauté sont renversées dès qu'on prétend les appliquer à l'essence divine. La création, considérée d'un regard humain est une œuvre monstrueuse qui n'est ni révoltante, ni édifiante, mais inconcevable, contradictoire, absurde... » Il continue à réfléchir sur ce sujet, et le lendemain il ajoute sur son *Journal* : « J'ai conçu nettement l'absurdité de la morale humaine appliquée aux œuvres de la Nature et j'ai déclamé en moi-même sur ce thème quelques strophes sans paroles assez senties, assez nouvelles. La Nature est implacable comme une machine industrielle. L'image des maux que l'humanité a soufferts est intolérable au cœur, et l'humanité est si acharnée à vivre, et sa vie est si pleine encore de douceur, qu'elle justifie de son mieux le bourreau et voudrait compenser toutes les cruautés qu'il lui fait sentir, par le vague et fugitif sourire qu'il lui adresse *par ironie et pitié*. J'ai effacé ces deux derniers mots, d'abord par vanité, vu qu'ils énervent la phrase, et aussi par une meilleure raison, c'est qu'ils expriment une idée emphatique et fausse. Il n'y a pas d'ironie dans l'acte de la Nature. Laissons cette chimère aux déclamateurs ; il ne s'y trouve pas davantage de pitié : tout se passe gravement et simplement dans l'Univers, avec les caractères d'une fatalité mûre. » C'est le problème de l'existence du mal dans le monde, ou plutôt du mélange inséparable des biens et des maux, que le poète se pose en 1864, et on voit quelle solution il tend à lui donner. C'est le même problème qu'il se pose quatre ou cinq ans plus tard dans les *Destins*, et il le résout, nous le verrons tout à l'heure, de la même façon.

Il n'était pas le premier de nos poètes qui l'eût abordé, et on peut même dire qu'il ne faisait que reprendre le thème favori de la poésie philosophique entendue au sens le plus large. De même qu'il avait été bouleversé par l'incendie de Santiago, Voltaire,

cent ans plus tôt, avait été bouleversé par le tremblement de terre de Lisbonne. Il y avait vu l'argument le plus efficace au moyen duquel le bon sens pût battre en brèche l'optimisme universel de Leibniz et de Pope, qui lui paraissait contraire à la raison. Devant un tel spectacle, s'écriait-il,

> Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois
> Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix ? »

Le mal existe, c'est un fait. Comment s'est-il répandu sur la terre ? Il ne peut venir de Dieu, puisque Dieu est tout bon. Il ne peut venir d'un autre que Dieu, puisque Dieu est tout-puissant. Est-ce une punition qui est infligée à la race humaine ? Est-ce indifférence du créateur aux conséquences des lois qu'il a établies ? Est-ce une défectuosité inhérente à la matière ? Est-ce une épreuve qui nous est imposée ? C'est dans une vie meilleure que le poète engageait les malheureux mortels à situer le bonheur qu'ils ne peuvent trouver ici-bas.

> Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
> Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.

La question que Voltaire avait agitée en quelque deux cents vers froids et secs, les grands poètes romantiques l'ont reprise et développée avec la chaleur du lyrisme ou l'ampleur des symboles. Ils lui ont donné des solutions différentes. Lamartine, après s'être révolté contre la Providence, s'est incliné devant elle. Il a adoré sa sagesse sans chercher à pénétrer ses desseins. Plus tard dans cet immense poème des *Visions* qui commence avant la Création, finit au Jugement dernier, et dont nous ne possédons dans la *Chute d'un ange* et dans *Jocelyn* que deux des épisodes intermédiaires, il a expliqué la présence du mal dans le monde par la nécessité pour l'homme d'expier une faute originelle et de remonter par l'épreuve et par la souffrance au rang d'où il était déchu. Victor Hugo n'a point admis la faute, mais il a admis l'obstacle. « Le mal, c'est la matière (1). » Plus l'être s'affranchit de la ma-

(1) *Les Contemplations* : *Ce que dit la bouche d'ombre.*

tière, plus il s'élève dans la hiérarchie universelle. L'histoire de l'humanité se résume « en un seul et immense mouvement d'ascension vers la lumière » (1). Le terme de cette évolution, ce sera la réconciliation de Satan et de Dieu, du bien et du mal. Jésus se penchera vers Bélial et, le prenant par la main, il le conduira vers son père :

Tout sera dit. Le mal expirera ; les larmes
Tariront ; plus de fers, plus de deuils, plus d'alarmes ;
L'affreux gouffre inclément
Cessera d'être sourd et bégaiera : Qu'entends-je ?
Les douleurs finiront dans toute l'ombre : un ange
Criera : Commencement (2).

Vigny, lui, a protesté avec une égale énergie contre l'iniquité de la justice divine, qui frappe le juste et épargne le coupable, contre le mystère dont le Créateur s'enveloppe et l'ignorance où il nous tient des choses que nous avons le plus évident besoin de savoir, et, après avoir hésité entre plusieurs attitudes, il a fini par s'arrêter à cette résignation hautaine, à cette indifférence muette, qui est, dans sa pensée, par un renversement inattendu des rôles, la punition que l'homme infligera à Dieu.

Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

Les poètes que je viens de nommer et ceux dont je pourrais encore grossir ma liste, Leconte de Lisle, par exemple, dans son *Qaïn*, ou M^me^ Ackermann dans ses *Poésies philosophiques*, ont adopté en ce qui regarde l'existence du mal dans le monde, des manières de voir différentes, et même opposées, mais ils ont tous ceci de commun entre eux, qu'ils posent la question du point de vue théologique. Ils mettent Dieu en cause, ils lui lancent leurs reproches, leurs défis, leurs blasphèmes, ou au contraire ils le regardent avec confiance, ils élèvent vers lui des hymnes d'ado-

(1) Préface de la *Légende des Siècles*.
(2) *Ce que dit la bouche d'ombre*.

ration et d'amour. L'originalité de Sully Prudhomme est dans la manière dont il pose le problème, et dans la méthode suivant laquelle il le résout. Il laisse Dieu en paix. Il ne déclame pas : il analyse. Il analyse les deux notions de bien et de mal. Il découvre en elles deux termes opposés, mais inséparables, dont l'un ne peut exister ni se concevoir sans l'autre. Il n'y a pas de bien sans mal, il n'y a pas de mal sans bien ; ils sont la condition l'un de l'autre ; si l'un disparaissait de ce monde, l'autre disparaîtrait avec lui. C'est là une loi de la nature. Dès lors la conclusion s'impose. La révolte est inutile. Elle est puérile. Qui songe à se révolter contre une loi de la nature ? contre la loi, par exemple, de la chute des corps ? Le philosophe s'incline devant une nécessité dont il ne comprend pas la raison, mais qui doit avoir, qui a certainement sa raison ; mystérieuse pour nous, évidente pour une intelligence supérieure à la nôtre. Non seulement il s'incline devant cette loi, par force, mais il y adhère du consentement de sa volonté. Il accepte la souffrance et la mort, en vue des fins, inconnues de l'homme, qui sont assignées à l'univers.

Ce sont là des réflexions graves et des idées profondes. Sous la forme où je viens de les présenter, elles paraissent abstraites et froides. Le poète a tenté de les animer. Il a mis en action le drame de sa pensée. Il nous transporte aux temps lointains de la naissance de notre monde, de l'apparition dans l'espace de cette terre que nous habitons aujourd'hui. Deux puissants génies, le Génie du Bien et le Génie du Mal, s'apprêtent, chacun de son côté, à doter l'astre nouveau. Le Génie du Mal se prononce le premier. Il veut naturellement faire de ce monde encore mal défini le pire des mondes possibles. Il songe d'abord à laisser tout périr à la surface du globe, et enfin le globe lui-même. Mais le supplice serait encore trop tôt fini. Il s'avise alors de lui donner au contraire une vie immortelle, en vue de le tourmenter sans fin. Mais il se rend compte que sa victime, à force de souffrances, ne sentira plus la douleur. Pour conserver intacte, pour renouveler et aiguiser périodiquement sa faculté de souffrir, il faut lui accorder des répits, lui concéder des joies, joies brèves, joies empoisonnées, joies cruelles. Et c'est ainsi que le Génie du Mal est conduit à inventer,

les uns après les autres, tous ces biens qui ne sont pour nous que des maux déguisés ou des sources de peines : l'amour qui nous fuit, le sommeil que suit le réveil, l'illusion qui nous leurre, l'espérance qui nous trompe, la beauté qui nous déçoit, la vérité qui se dérobe à notre étreinte, la liberté qui engendre les tortures morales, la responsabilité et le remords :

La Terre depuis lors accomplit les années
Marchant à pas constants sous des signes divers,
Renouvelant le cours sans fin des destinées
Selon les jours, les nuits, les printemps, les hivers.
Elle emporte avec l'homme et l'amour et la haine,
Ensemble ou tour à tour, et la joie et la peine,
La lyre et les marteaux, et l'or et les sueurs,
Et la paix et la guerre, et le rire et les pleurs ;
Combinaison profonde et d'espoir et de crainte,
Et de libre vouloir et de force restreinte,
De loisir, de travail, de gloire, de péril,
De méritoire effort, d'instinct méchant ou vil,
De vertu, de malheur, d'honneur et de martyre !
C'est le mieux combattu sans cesse par le pire.

Le Génie du Bien intervient de con côté. Il veut, lui, faire de ce même monde le meilleur des mondes possibles. Et, comme il pense que le bonheur suprême est dans l'amour, il songe à faire de la terre non pas un seul être, mais deux êtres qui vivront sans fin l'un pour l'autre. Mais il y a un bonheur plus haut, plus pur que l'amour : c'est la science. Le Génie du Bien rêve d'un monde qui serait un être unique en contemplation éternelle devant la vérité. Mais il y a quelque chose de plus beau encore que l'amour et que le savoir ; c'est le sacrifice. Et pour que le sacrifice existe, il faut en fournir la matière ; pour que les créatures qui peupleront ce globe, puissent s'élever par le dévouement et l'abnégation jusqu'à la félicité suprême, il faut de toute nécessité qu'on leur en donne l'occasion et le moyen ; il faut, dans ce meilleur des mondes possibles, réintégrer la maladie, la douleur, la liberté et la mort.

La Terre, depuis lors, accomplit ses années,
Marchant à pas constants sous des signes divers,
Selon les jours, les nuits, les printemps, les hivers,
Renouvelant le cours sans fin des destinées.

Elle emporte avec l'homme et la haine et l'amour,
Et la peine et la joie ensemble ou tour à tour,
Et les sueurs et l'or, les marteaux et la lyre,
Et la guerre et la paix, et les pleurs et le rire ;
Combinaison profonde et de crainte et d'espoir,
Et de force restreinte et de libre vouloir,
De travail, de loisir, de péril et de gloire,
D'instinct méchant ou vil et d'effort méritoire,
De martyre et d'honneur, de malheur, de vertu !
Le pire par le mieux sans cesse combattu.

Ainsi c'est le contraire, et cependant c'est la même chose. Ainsi le meilleur des mondes, et aussi le pire, c'est le nôtre, et c'est le seul qui puisse exister. Telle est la loi que nous révèle la Nature, loi à laquelle le philosophe, éclairé par la raison, se soumet sans hésiter et sans se plaindre.

Oui, Nature, ici-bas mon appui, mon asile,
C'est ta fixe raison qui met tout en son lieu ;
J'y crois, et nul croyant plus ferme et plus docile
Ne s'étendit jamais sous le char de son Dieu.

Fais-moi crier longtemps, fais-moi crier encore,
S'il te faut ces cris-là pour ébranler aux cieux
Quelque rayon vibrant d'une étoile sonore
Dans un chœur sidéral invisible à mes yeux ;

Pour nourrir une fleur, de tout mon sang dispose,
Si quelque fleur au monde aspire un suc pareil ;
Tu peux tuer un homme au profit d'une rose,
Toi qui, pour créer l'homme, éteignis un soleil.

Mille êtres par leur mort m'alimentent moi-même.
L'eau même que je pleure est faite à leurs dépens ;
Nature, c'est pourquoi j'approuve, sans blasphème,
L'emploi mystérieux des pleurs que je répands.

Ignorant tes motifs, nous jugeons par les nôtres :
Qui nous épargne est juste, et nous nuit, criminel.
Pour toi qui fais servir chaque être à tous les autres,
Rien n'est bon ni mauvais, tout est rationnel !

Eh bien ! j'imiterai ta sagesse sacrée,
Et puisque tes arrêts, pour moi respectueux,
M'ont laissé le vouloir qui choisit et qui crée,
Je veux que mon effort se concerte avec eux ;

Arrêtant mes désirs sur leur fougueuse pente,
J'écouterai parler, de tes intimes voix,
La plus impérative et non la plus ardente,
Pour démêler ma règle entre toutes tes lois ;

Ne mesurant jamais sur ma fortune infime
Ni le bien ni le mal, dans mon étroit sentier
J'irai calme, et je voue, atome dans l'abîme,
Mon humble part de force à ton chef-d'œuvre entier.

C'est toujours trahir plus ou moins un poème que de le résumer. Mais plus que jamais peut-être l'analyse est-elle perfide quand elle s'applique à un poème philosophique. Le charme des images s'évanouit, l'harmonie des vers se dissipe ; il ne reste qu'un enchaînement de prospositions qui prend figure de théorème. Celui-ci a des mérites proprement poétiques que seule une lecture complète permet d'apprécier. Il y a de la variété et du goût dans le choix des rythmes. Il y a de la vigueur dans la description de ce monde en formation, rondeur molle et blème, chaos mouvant, masse indécise oscillant avec lenteur sur ses pôles énormes, semblable à un serpent gigantesque qui se tordrait dans ses nœuds. Il y a du pathétique dans la situation de cette Terre, notre Terre, celle dont nous partagerons la destinée, offerte comme une proie aux caprices du sort, inerte, mais prenant peu à peu et confusément conscience d'elle-même et de ce qui l'attend, soupirant sous les arrêts brutaux du Génie du Mal,

Comme avant la tempête une mer qui moutonne
Ou comme un grand feuillage aux haleines d'automne ;

ou bien tressaillant d'espoir aux perspectives heureuses que lui ouvre le Génie du Bien,

Comme un cheval qui veut que la course commence,
Et cesse de hennir, et d'un ardent regard
Epie en frémissant les signaux du départ.

Il y a une source de très noble et très grandiose lyrisme dans l'allégresse contenue, dans la résignation enthousiaste avec laquelle le poète, dans l'épilogue que je citais en partie tout à l'heure, adhère aux volontés de la Nature, et s'abandonne sans réserve aux lois de l'Univers. Ce sont là autant d'éléments de beauté, mais en dépit de tous les efforts du poète, cette beauté reste froide, parce que les émotions qu'elle produit en nous demeurent trop stric-

tement confinées dans l'ordre intellectuel. Sully Prudhomme a conçu la poésie philosophique d'une manière originale et neuve par rapport à la grande génération de poètes qui l'avait immédiatement précédé. Il a voulu lui donner les caractères qui sont ceux de la science elle-même, la logique rigoureuse, l'absolue objectivité. Il a été victime de sa propre conception. Le Génie du Mal et le Génie du Bien ne sont que des abstractions personnifiées, que des idées qui se développent. Cet anthropomorphisme un peu naïf n'arrive pas à faire illusion au lecteur. Celui-ci honore une pensée toujours élevée et pure, mais il se refuse à se laisser émouvoir par une œuvre qui s'adresse trop exclusivement à son esprit, qui ne tient pas assez de compte de la double nature des êtres de chair et de sang que nous sommes, et que nous serons toujours.

IV

L'accueil fait aux *Destins* se ressentit du caractère ambigu de l'œuvre. Elle ne plut pas aux purs poètes, comme Banville (1). Elle ne fut pas comprise autant que Sully Prudhomme l'aurait souhaité de ceux qui lui auraient paru devoir prendre quelque intérêt au jeu des idées. Il se plaignit qu'Anatole France eût vu dans les Génies du Bien et du Mal deux principes antagonistes intervenant concurremment dans la formation de monde, tandis que chacun d'eux, pris isolément et logiquement poussé à ses dernières conséquences, était non pas contraire à l'autre, mais équivalent (2). Il avait en tête d'autres essais de poésie philosophique : un poème sur la *Pensée*, qui avait peut-être quelque rapport avec celui qu'on trouve dans le *Prisme* sous le titre de *Métaphysique*, un autre sur le principe des Cultes, qui est devenu, certainement celui-là, le *Tourment divin* inséré dans le même recueil ; non pas poèmes à vrai dire, mais longues pièces en mètres variés, pas

(1) Voir les *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

assez longues pourtant pour que l'abstraction continue fatigue l'attention du lecteur, relevées d'ailleurs çà et là de grandes comparaisons largement développées qui la reposent et la soutiennent:

Comme on voit à Noël toute une cathédrale
Surgir illuminée en pleine nuit d'hiver ;
La crypte, secouant sa torpeur sépulcrale,
Réveiller les rougeurs de ses lampes de fer ;

Puis, plus haut, dans la nef où déjà l'encens fume,
Les ténèbres autour des piliers tressaillir,
Et les feux qu'un tison de lustre en lustre allume
Au bout des cierges poindre et tour à tour jaillir :

Puis, par degrés montant et croissant, la lumière
Gravir le maître autel sur les grands chandeliers
Qui, de plus en plus beaux d'ouvrage et de matière,
Vers la coupole d'or s'étagent par milliers ;

Ainsi tout l'univers, temple aux arches énormes,
Par degrés s'illumine en son antique nuit,
Et ses porte-flambeaux sont les vivantes formes
Où la Pensée attend, couve, palpite et luit...

Malgré tout il avait peur de « noyer le sentiment dans l'abstraction philosophique » ; les tentatives auxquelles il se livrait « le laissaient perplexe » (1) ; il enfermait ses ébauches dans son tiroir et consacrait ses loisirs à la préparation du recueil des *Vaines Tendresses* ou à la composition d'œuvres de lecture moins difficile, — la *Révolte des fleurs* par exemple, — quand un événement qui eut un grand retentissement en France et dans tout le monde savant réveilla son enthousiasme pour la poésie scientifique et lui offrit le plus beau sujet qu'il pût concevoir.

Le 15 avril 1875, trois aéronautes, trois pionniers de la science, Sivel, Crocé-Spinelli et Gaston Tissandier montaient vers le ciel dans le ballon *le Zénith*. Ils voulaient explorer les régions atmosphériques à des hauteurs où l'homme n'avait pas encore atteint, et rapporter de là un riche trésor d'observations et d'expériences. Le départ se fit à 11 heures 35 de l'usine à gaz de la Villette. Le ballon s'éleva « au milieu d'un flot de lumière, emblême de la joie

(1) *Lettres à une amie.*

et de l'espérance ». L'ascension fut rapide et sans incidents. A 7.000 mètres, les trois aéronautes étaient debout dans la nacelle, et contemplaient avec émerveillement « le spectacle sublime » qui s'offrait à leurs yeux. « Des cirrus de formes diverses, les uns allongés, les autres légèrement mamelonnés formaient autour d'eux un cercle d'un blanc d'argent. En se penchant en dehors de la nacelle, ils apercevaient comme au fond d'un puits, dont les cirrus et la buée inférieure eussent formé les parois, la surface terrestre qui apparaissait dans les abîmes de l'atmosphère. Le ciel était d'un bleu clair et limpide, le soleil ardent... » A 7.500 mètres, ils éprouvaient une joie intérieure et comme un effet de ce rayonnement de lumière qui les inondait... Ils ne pensaient plus à la situation périlleuse où ils se trouvaient, ni à la catastrophe possible ; ils montaient et ils étaient heureux de monter. A 8.000 mètres, Tissandier tout à coup ferma les yeux et perdit conscience de lui-même. Au bout d'une demi-heure, il revint à lui. Le ballon descendait rapidement ; Crocé et Sivel étaient évanouis. Il se rendormit. Quelqu'un le réveilla. C'était Crocé. « Jetez du lest, dit-il, nous descendons. » On jeta par-dessus bord des instruments, des boîtes, des couvertures... Le ballon remonta. Tissandier ferma de nouveau les yeux : il lui sembla qu'il s'endormait d'un sommeil éternel.

A trois heures et demie, il reprit connaissance. Le ballon descendait avec une vitesse inquiétante. Ses deux compagnons étaient accroupis dans un coin de la nacelle, la tête cachée sous leurs couvertures. « Sivel, Crocé, réveillez-vous ! » Sur les genoux il se traîna jusqu'à eux. Il rassembla ses forces et essaya de les soulever. Ils avaient les yeux ternes et la bouche ensanglantée : ils étaient morts. La terre se rapprochait toujours. La nacelle arriva au contact du sol ; elle se mit à glisser à plat sur les champs, avec des bonds effrayants et une vitesse vertigineuse, jusqu'à ce que le ballon allât s'éventrer contre un arbre. Ceci se passait à Ciron, dans l'Indre. Il était quatre heures du soir.

Paris fit aux deux martyrs « des funérailles magnifiques ». Des orateurs exaltèrent leur courage et le donnèrent en exemple. Le survivant raconta longuement dans une lettre que publia la

Revue scientifique et dans un article de la *Nature* (1) le drame dont l demeurait le seul témoin. Lecteur assidu et collaborateur de ces deux périodiques, Sully Prudhomme s'inspira de ce récit pour écrire un poème de trois cents vers, un des plus beaux qu'il ait composés. Une œuvre de ce genre ne s'analyse point. J'en détacherai seulement les deux passages les plus émouvants, celui où le poète décrit l'ascension vertigineuse des trois téméraires, et la conclusion, d'une fermeté de pensée admirable et d'un magnifique mouvement, où il glorifie leur sacrifice.

Ils montent ! le ballon qui pour nous diminue
Fait pour eux s'effacer les contours de la nue,
S'abîmer la campagne et l'horizon surgir
Grandissant... comme on voit sur une mer bien lisse
Que du bout de son aile une mouette plisse,
Autour du point troublé les rides s'élargir.

Les plaines, les forêts, les fleuves se déroulent,
Les monts humiliés en s'allongeant s'écroulent ;
Le cœur semble se faire, à la merci des cieux,
Un berceau du péril dont pourtant il frissonne,
Et regarde sombrer tout ce qui l'emprisonne
Avec un abandon grave et délicieux...

Ils n'ont pas peur, non. Mais en eux la chair tressaille « par un instinct d'enfant ». La chair n'est pas faite pour ces destinées vagabondes ; il lui faut la terre et ses horizons tout proches ; il lui faut l'air, et l'air va lui manquer.

La chair, au sol vouée, implore la descente,
L'esprit ailé lui crie un *sursum* infini...

Maître, dit-elle, assez ! mon angoisse m'accable...
Plus haut ! lui répond-il. Et d'un long flot de sable
L'équipage allégé se rue au ciel profond.
— O maître, quel tourment ta volonté m'inflige !
Je succombe. — Plus haut ! — Pitié ! — Plus haut, te dis-je,
Et le sable épanché provoque un nouveau bond.

— Grâce, mon sang déborde et je n'ai plus d'haleine.
— Plus haut ! — Arrêtons-nous, maître, je vis à peine.

(1) *Revue scientifique* du 24 avril 1875.— *La Nature* du 1er mai 1875. C'est l récit publié par ce périodique qu'ont été empruntés les détails donnés ci-essus.

— Monte.—Oh ! cruel, encor ?— Monte, esclave !— Encore ?— Oui !
Mais, épuisée enfin, la chair plie et s'affaisse,
Et, comme un feu sacré dont se meurt la prêtresse,
L'esprit abandonné s'abat évanoui...

Un seul s'est réveillé de ce funèbre somme,
Les deux autres... ô vous, qu'un plus digne vous nomme,
Qu'un plus proche de vous dise qui vous étiez !
Moi, je salue en vous le genre humain qui monte,
Indomptable vaincu des cimes qu'il affronte,
Roi d'un astre, et pourtant jaloux des cieux entiers !

L'espérance a volé sur vos sublimes traces,
Enfants perdus, lancés en éclaireurs des races
Dans l'air supérieur à nos songes trop cher,
Vous de qui la poitrine obstinément fidèle,
Défiant l'inconnu d'un immense coup d'aile,
Brava jusqu'à la mort l'irrespirable éther.

Mais quelle mort ! la chair, misérable martyre,
Retourne par son poids où la cendre l'attire ;
Vos corps sont revenus demander des linceuls ;
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,
Et, laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

Sully Prudhomme avait écrit son poème, d'enthousiasme, en quelques semaines. Dès le mois de juin la pièce était sur le chantier ; à la fin de juillet elle était terminée. Le poète travaillait avec joie ; il avait « le pressentiment d'un poème réussi (1) ». L'œuvre achevée, il s'empressa de la porter à la *Revue des Deux Mondes*. La *Revue des Deux Mondes* n'en voulut pas. Buloz n'aimait pas les vers, surtout peut-être les vers de ce genre-là. Il exigeait qu'ils lui fussent lus avant d'être insérés, et il n'était jamais disposé à les entendre. Fort heureusement le *Zénith* trouva presque aussitôt un asile dans la troisième série du *Parnasse contemporain*. Il y parut dans les premiers mois de 1876, et il y fut remarqué. Mme Ackermann, bon juge en matière de poésie philosophique, l'admira. « C'est une pièce que je lui envie ! » disait-elle en parlant de Sully Prudhomme (2). Parmi les amis et conseillers ordinaires

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

du poète, les avis étaient partagés. « Lasègne pense, comme Coran, que je me fourvoie ; mais Gaston et la coterie Delaroche pensent que je trouve ma voie, écrivait-il à sa confidente. Touchante unanimité ; et vous, qu'en pensez-vous (1) ? » J'ignore ce qu'elle répondit. Mais il est naturel, quand on est partagé entre deux avis, qu'on se rallie à celui pour lequel secrètement on penche. Sully Prudhomme se sentit confirmé dans son goût pour la poésie philosophique, et encouragé à de nouvelles et plus importantes tentatives dont il nous reste à faire l'histoire et à mesurer le succès.

(1) *Lettres à une amie.*

CHAPITRE VIII

LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE (*Suite*) : LA JUSTICE ; LE BONHEUR

Deux besoins ont toujours tourmenté et tourmenteront sans doute toujours le cœur de l'homme : la soif de la justice et le désir du bonheur. Où est la justice ? Et qu'est-ce que le bonheur ? Depuis qu'il y a des philosophes, les philosophes se le demandent. Sully Prudhomme était trop imprégné d'humanité pour ne pas avoir été amené à se poser ces deux questions, trop amoureux de philosophie pour ne pas avoir cherché à y donner une réponse. Cette réponse est développée tout au long dans les deux grands poèmes de sa maturité, que nous allons examiner successivement, la *Justice* et le *Bonheur*.

I

La *Justice* a paru, le premier des deux, en 1878. Mais il y avait longtemps que Sully Prudhomme avait pris comme sujet ordinaire de ses méditations l'origine de la justice et le fondement du droit. Nous avons déjà vu qu'un de ses premiers essais à la Conférence La Bruyère, portait précisément sur cette question. L'Annuaire de 1861-1862 contient de lui une longue étude sur le livre, récent alors, de Proudhon, *La Guerre et la Paix*. Le jeune critique ne se propose pas d'approfondir dans toutes ses parties l'ouvrage du théoricien socialiste. Il veut seulement en examiner les principes, qu'il ramène aux propositions suivantes : « Le plus fort a raison, car il a pour lui la nature, qui ne lui a donné la force que pour le triomphe ; la force confère la souveraineté ; elle y donne

droit ». Je n'entreprendrai pas de résumer la discussion qu'il fait de ces maximes. Je me bornerai à citer les conclusions auxquelles il arrive et qui sont intéressantes à retenir. Pour Sully Prudhomme, « Proudhon a méconnu, puis confondu les caractères de la force, en lui attribuant l'honneur d'un rôle moral dans le monde. Il a dénaturé l'essence véritable du droit, en admettant qu'une obligation puisse naître dans une personne envers une autre par le seul fait d'une différence dans la vigueur et l'étendue de leurs facultés respectives. Une pareille doctrine conduit à une guerre atroce, qui n'aboutit elle-même qu'au despotisme le plus monstrueux. S'il ne paraît pas possible de dégager des faits historiques une tendance de l'humanité qui ait le caractère d'une loi, il n'en existe pas moins une loi sociale proposée à son libre arbitre : c'est la justice. Le vœu de la justice est une répartition égale du bonheur entre les hommes ; ce but n'est atteint que par une distribution des biens inégale et proportionnelle aux besoins physiques et moraux de chacun. L'application de la justice nécessite dans le juge la connaissance ou le sentiment de tous les besoins de la nature humaine, et dans les parties le désintéressement. La vraie justice, conclut le jeune philosophe, est identique à la loi d'amour. Le cœur seul est juste ».

C'est assurément une très noble, très généreuse et très séduisante conception que d'identifier ainsi la justice avec la charité. On ne saurait donner à la maxime connue : *Summum jus, summa injuria*, une interprétation plus haute et plus large, et l'établissement de la justice sur la terre se trouverait sans doute singulièrement facilité si chacun faisait passer le souci du droit et du bien d'autrui avant celui de son propre droit. Mais il ne pouvait suffire à un penseur épris d'absolu d'avoir défini l'idéal de la justice humaine. Il se demandait si dans l'univers et, à défaut de l'univers, si dans l'infini il y a quelque chose qui réponde aux aspirations de notre cœur, si en dehors de nous et de l'idée que nous en avons, il y a une justice. Un très beau sonnet des *Epreuves*, écrit probablement quelques années plus tard, en 1865 ou 1866, exprime cette préoccupation au moyen du symbole que voici :

Quelqu'un m'est apparu très loin dans le passé :
C'était un ouvrier des hautes pyramides,
Adolescent perdu dans ces foules timides
Qu'écrasait le granit pour Chéops entassé.

Or ses genoux tremblaient ; il pliait, harassé
Sous la pierre, surcroît au poids des cieux torrides ;
L'effort gonflait son front et le creusait de rides ;
Il cria tout à coup comme un arbre cassé.

Ce cri fit frémir l'air, ébranla l'éther sombre,
Monta, puis atteignit les étoiles sans nombre
Où l'astrologue lit les jeux tristes du sort ;

Il monte, il va cherchant les dieux et la justice,
Et depuis trois mille ans, sous l'énorme bâtisse,
Dans sa gloire, Chéops inaltérable dort (1).

L'angoisse que trahissent, sous leur forme volontairement impersonnelle, ces quatorze vers, l'avait étreint plus fortement encore au cours des années 1870 et 1871, dont nous savons déjà quelle douloureuse empreinte elles laissèrent sur tout son être, physique et moral. « Les sinistres événements, dit-il, qui ont abaissé notre patrie, m'avaient, pour la première fois, forcé de voir de près, et à nu, les plaies, jusque-là dissimulées, d'un corps social qui, dans la déroute, a perdu tous ses voiles. Quel spectacle ! Un pessimisme plein d'amertume avait supplanté ma confiance en la dignité humaine... Peu à peu la buée rouge et la fumée qui cachaient l'horizon se sont dissipées ; un coin d'azur et quelques cimes blanches ont reparu ; les oiseaux sont revenus aux branches mutilées, les fourmis à leurs greniers défoncés ; il a bien fallu espérer encore (2). » C'est sous l'empire de cette double impression qu'au lendemain de la guerre le poème fut conçu. Certaines parties, celles qui correspondent à la phase de dépression et de tristesse, remontent, de l'aveu de Sully Prudhomme, aux plus sombres jours de l'année terrible. Mais c'est seulement vers la fin de 1873 que l'idée de développer dans un grand poème philosophique ses réflexions sur le droit et sur la justice se présenta pour la première fois à son esprit.

(1) *Les Epreuves : Cri perdu.*
(2) *La Justice : Dédicace.*

Dans la seconde quinzaine de janvier 1874, il mandait à sa confidente : « J'ai le cerveau tout enfiévré de travail. J'ai mis en chantier toute une série de sonnets sur l'origine du Droit dans l'univers. Je voudrais qu'ils fussent pleins de vigueur et d'austère amertume. Jusqu'à présent cela va bien ; c'est aussi rationnel qu'une déduction philosophique, ce qui est capital pour conférer à ce genre de poésie l'autorité qu'il lui faut. Peu à peu je sens l'alliance soi-disant chimérique de la raison et du beau en poésie devenir moins invraisemblable. Il y aurait une telle révolution littéraire dans cette tentative que je m'en effraie sans pouvoir y renoncer (1). » Quelques jours plus tard, il se déclarait, en termes encore plus énergiques, « effrayé de l'étrangeté et de l'audace de ses sonnets (2). » Il se refusait absolument à les envoyer à sa correspondante, et il semble bien qu'absorbé à ce moment-là par d'autres soucis, notamment par la préparation du recueil des *Vaines Tendresses*, ébranlé peut-être aussi dans sa foi en l'alliance de la raison et de la poésie, il laissa de côté pour un temps l'ouvrage commencé. Il s'y remit en 1876, après la publication et le succès du *Zénith*. Au retour de son voyage en Hollande, avec Lafenestre et Jules Lefebvre, qui l'avait si heureusement arraché à ses préoccupations ordinaires et tiré de lui-même, il se sentait, dans le courant d'octobre, reposé, rafraîchi, excité, « en bonne veine de travail ». Son poème prenait forme. « Je m'habitue, écrivait-il, à la bizarrerie et à l'effronterie de ces sonnets, mais je les lime à outrance pour les rendre inattaquables par la qualité littéraire ; pour le reste, c'est affaire d'opinion. Je sens très vivement mon sujet ; je redoute seulement de faiblir à la conclusion, car en vérité il n'y en a pas, du moins pour l'intellect humain. Si je veux demeurer tout simplement atroce, comme d'ailleurs la Nature même, je ne serai pas embarrassé ; mais il y a des réclamations du cœur, qui, pour être sans sanctions, n'en sont pas moins respectables (3). » On le voit, le dessin général de l'œuvre

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

n'était pas encore absolument fixé dans la pensée de Sully Prudhomme. Par un effet de cette dualité que nous avons déjà signalée, et qui est la loi même de sa nature morale, il hésitait entre la raison et le sentiment, entre l'esprit et le cœur. Mais on voit aussi dans quel sens il inclinait. Quelques jours plus tard, il avait arrêté le plan de ce qu'il appelait provisoirement son poème sur le Droit. « Le poème se divisera en trois parties. La première, qui vient de finir et qui a environ 500 vers (476, ajoute-t-il entre parenthèses, avec son scrupule habituel), ne traite que du droit naturel. Dans la seconde, je parlerai du droit humain tel qu'il est donné par l'histoire. Dans la troisième, je tâcherai d'établir par les plus fortes intuitions de l'âme qu'il n'y a d'ordre social et durable que dans la sympathie, laquelle ne peut naître que du plus grand développement possible des lumières (1). » Tout plein de son sujet, il y travaillait « ardemment » (2). Il songeait sans doute, pour ôter à son œuvre le caractère trop marqué d'abstraction et d'aridité que lui eût imprimé un développement purement impersonnel, à mettre en scène le héros de cette aventure philosophique. Il lui cherchait un nom, « un nom moderne, court et sans prétention (3). » Celui d'André lui plaisait, à cause de sa racine grecque, qui signifie l'homme : André, c'était dans sa pensée, l'homme en quête de la vérité. Il lui plaisait encore, parce que c'était le prénom d'André Chénier « qui a conseillé de faire des vers antiques sur des pensers nouveaux et qui avait commencé un poème sur la Nature où il tentait l'application de la poésie à l'expression de la vérité (4) ». Toute réflexion faite, Sully Prudhomme se rendit compte sans doute qu'en baptisant son personnage d'un prénom long ou court, symbolique ou non symbolique, il ne lui ajouterait pas beaucoup de vie, et il se décida à l'appeler provisoirement « le poète ». Ce n'était du reste là qu'un détail. Il était beaucoup plus préoccupé de son plan, qui s'était depuis l'année précédente amplifié et compliqué. Il comportait

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

maintenant cinq chants. Le premier, *Immolations*, exposait que « la vie d'une espèce n'est possible que par l'immolation d'une autre à ses besoins ». Le second, *Servitudes*, énumérait « tous les procédés machiavéliques employés par la Nature pour la multiplication des individus ». Le troisième, *Aveux et Scrupules*, était « un examen de conscience ». Le quatrième s'intitulait la *Conscience*. Le cinquième devait prouver, selon la conception déjà ancienne chez l'auteur, « que le cœur est aussi un organe de justice ». Enfin l'ouvrage devait avoir pour épilogue une série de sonnets adressés à la France qui avaient paru chez Lemerre en 1874 (1).

Cette division paraissait à Sully Prudhomme « rationnelle et claire » (2). Gaston Paris, qu'il tenait au courant, se déclarait « très satisfait » (3). Le poème « s'allongeait de plus en plus » (4). Mais à mesure qu'il s'allongeait, le poète sentait naître en lui une inquiétude. « Beaucoup de mes lecteurs, disait-il, n'auront jamais rien lu de plus ennuyeux (5). » Il se réconfortait en pensant « que quelques-uns, pour qui il travaillait, lui sauraient gré de sa tentative » (6). Enfin, dans les premiers jours de décembre 1877, il arriva au terme de ce poème de la *Cité*, pour lui laisser le nom qu'il lui donnait à ce moment-là. Il était épuisé à force de labeur, et n'avait plus le courage de retoucher encore des vers déjà cent fois pris et repris. « Si vous voyiez mes brouillons, écrivait-il, cela vous ferait pitié (7). » Il était temps qu'il mît fin à son travail : il commençait à s'en dégoûter. Sans parler des critiques qu'il ne se ménageait pas à lui-même, il avait à essuyer celles des confrères en philosophie auxquels il avait communiqué son manuscrit. Caro, qu'il n'aimait guère, lui avait demandé à en prendre connaissance. Il s'y était prêté de bonne grâce, tout en se réservant de tenir compte des observations du professeur à la Sor-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*
(5) *Ibidem.*
(6) *Ibidem.*
(7) *Ibidem.*

bonne dans la mesure où il le jugerait à propos. Taine, qu'il admirait fort, lui poussait sur le fond des choses des objections qu'il s'évertuait à réfuter. Ils discutaient longuement ensemble, et, comme on peut s'en douter, ils n'arrivaient pas à se convaincre. Au mois de février 1878, l'ouvrage étant déjà à l'impression, il fallait, tout en corrigeant les épreuves, terminer le dernier chant, composer un nouvel épilogue, rédiger un argument à mettre en tête de chaque division, pour permettre au lecteur de suivre plus facilement la pensée, ou d'y revenir, si par hasard il s'égarait... Enfin, dans les premiers jours d'avril, le poème put paraître, sous le titre actuel, auquel, après les hésitations que nous avons vues, Sully Prudhomme s'était arrêté.

II

Il se compose, dans la version définitive, non plus de trois chants ou de cinq, mais de dix, encadrés entre un prologue et un épilogue. L'auteur ne prend point la parole en son propre nom, il se dérobe derrière un personnage anonyme, « le chercheur », poursuivant la Justice, à la lumière de la science et par le moyen du raisonnement, à travers le double monde des faits et des idées ; et les dix chants sont les dix « veilles » laborieuses au terme desquelles il arrive à la découverte de la vérité. Ces dix veilles se groupent en deux parties d'importance inégale, correspondant aux deux grands mouvements du poème. Pendant les six premières veilles le chercheur impose silence à son cœur. Il demande à la seule raison de lui enseigner où il pourra trouver la justice. Le cœur néanmoins élève par moments la voix ; mais d'un mot le chercheur le réduit à se taire, jusqu'à ce qu'une nouvelle affirmation fasse naître une protestation nouvelle. Ainsi s'engage, entre le chercheur et la voix qui monte des profondeurs de lui-même, un dialogue coupé selon un rythme uniforme, le chercheur exposant dans les quatorze vers d'un sonnet la pure doctrine scientifique, le cœur répliquant en trois strophes et demie de

quatre octosyllabes, et les deux vers complémentaires de la quatrième strophe donnant la contre-réplique qui provisoirement repousse les objections ou les adjurations du cœur. J'examinerai plus tard la valeur de cette disposition au point de vue artistique. Je me borne pour l'instant à en indiquer sommairement le mécanisme, et je m'appliquerai, en analysant cette première partie du poème, à suivre les grandes lignes de la pensée, sans m'astreindre à un détail compliqué et fastidieux.

Donc le chercheur prétend arracher de force son secret à la Nature, sans écouter la voix qui lui conseille de se laisser charmer par les apparences et de goûter le bonheur dans l'oubli des livres qu'il a lus. Il est trop tard. L'homme qui a mordu au fruit du savoir ne peut recouvrer sa jeune ignorance et son ingénuité de jadis. Il ne peut plus se passer de la science. C'est elle qu'il appelle à son aide. Or la science, dans l'ordre des choses inanimées, ne révèle aucune trace de justice : les atomes qui constituent la matière sont uniquement soumis à la fatalité. Il n'y a pas à chercher de justice avant l'apparition de la vie. C'est donc aux sciences de la vie que le chercheur demandera la réponse qu'il désire. Mais, ces sciences, que lui diront-elles ? Qu'il existe une justice sur la terre ? Non. Il suffit de voir comment les espèces vivantes se comportent entre elles. Partout règne la loi du plus fort. La plante étouffe la plante. Les animaux s'entre-dévorent.

> Aveugle exécuteur d'un mal obligatoire,
> Chaque vivant promène, écrit sur sa mâchoire,
> L'arrêt de mort d'un autre exigé par sa faim (1).

Vivre sans nuire, c'est se condamner à mourir. L'homme ne fait pas autrement que les animaux qu'il tient pour ses inférieurs. Il sauve seulement les apparences par une distinction subtile.

> L'homme civilisé, charité bien étrange !
> N'appelle son prochain nul être dont il mange.
> L'anthropophage est seul impartial et franc ( ).

(1) *Deuxième Veille* : *Entre espèces.*
(2) *Deuxième Veille.*

Du moins, au sein d'une même espèce, et surtout dans la nôtre, la justice se rencontre-t-elle ? Il faudrait pour cela que d'une créature humaine à une autre créature humaine il pût y avoir un échange de sentiments qui ne fût pas dominé par l'intérêt personnel. Nos affections les plus pures en apparence cachent un arrière-fond d'égoïsme : vertu, dévouement, sacrifice ne sont que des moyens habilement calculés dont la Nature, indifférente aux individus et soucieuse uniquement de la conservation de l'espèce, se sert pour parvenir à ses fins. L'amour n'a pas d'autre objet que d'entretenir la vie :

> L'Amour avec la Mort a fait un pacte tel
> Que la fin de l'espèce est par lui conjurée.
> Meurent donc les vivants ! La vie est assurée.
> L'Amour dresse, au milieu du charnier, son autel (1) !

La pudeur des vierges n'est qu'un piège où se prennent plus sûrement les cœurs des hommes ; leurs yeux sont plus attirants sous leurs longs cils baissés.

> Leur regard, fourvoyé par l'ennui vers le ciel,
> Paraît en se baissant nous offrir des étoiles,
> Et nous nous approchons : voilà l'essentiel (2) !

La beauté n'a pas été, comme nous nous l'imaginons, faite pour notre joie ; elle n'a été créée que pour conserver dans sa pureté le moule de la race. La tendresse maternelle n'est qu'une précaution prise pour assurer le salut de l'être naissant, incapable de se suffire à lui-même. Au surplus, c'est un égoïsme élargi. Ce que la mère aime en son enfant, c'est sa propre personne, dont il n'est que la continuation et le prolongement. Et si de la société naturelle on passe à la société politique, trouvera-t-on la justice dans les relations entre les Etats ? Pas plus que dans les relations entre les individus. L'espèce humaine est une par le sang, mais elle est divisée par l'esprit ; elle ne cesse pas d'être en guerre. Il ne faut pas la comparer à un grand chêne qui fait monter dans

(1) *Troisième Veille* : *Dans l'espèce.*
(2) *Troisième Veille.*

le ciel clair son feuillage « unanime et populeux » par d'innombrables rameaux s'enchevêtrant sans se nuire.

L'humanité plutôt ressemble à ces forêts
Où la plus forte essence accomplit son progrès
Par l'étouffement lent de ses faibles cousines,

Où sous les nuits d'orage un végétal géant,
Foulant de ses bras lourds les floraisons voisines,
Les brise, les effeuille et les met à néant (1).

A l'intérieur des Etats, que de divisions et de querelles ! Satisfait, l'homme est doux ; poussé par le besoin, il devient féroce. Entre les riches et les pauvres, entre la plèbe et les grands, se dressent des barrières ou se creusent des abîmes. Partout éclate le conflit des ambitions et des intérêts. A supposer que l'humanité s'achemine tant bien que mal vers une condition meilleure, ce progrès aboutira encore à une injustice, car il ne profitera qu'aux derniers venus, aux ouvriers de la onzième heure :

La tâche humaine est longue, et sa fin décevante :
Des générations la dernière vivante
Seule aura sans tourments tous ses greniers comblés,

Et les premiers auteurs de la glèbe féconde
N'auront pas vu courir sur la face du monde
Le sourire paisible et rassurant des blés (2).

Mais si la justice n'existe pas sur notre terre, peut-être est-elle réalisée dans un autre globe, meilleur et plus heureux. C'est un beau rêve, dont les découvertes de la science ne nous permettent plus de nous bercer.

Nous savons maintenant par leurs échantillons
Que les astres sont tous de matière identique,
Comme ils sont tous régis dans leur marche elliptique
Par le même concert de freins et d'aiguillons (3).

(1) *Quatrième Veille* : *Entre Etats.*
(2) *Cinquième Veille* : *Dans l'Etat.*
(3) *Sixième Veille* : *Fatalisme et Divinité.*

Nous n'avons aucune raison de croire qu'ils soient organisés plus moralement que le nôtre, ni que la liberté soit pour leurs habitants autre chose que ce qu'elle est pour nous, « l'illusion du choix dans la nécessité » (1).

> Si l'ordre universel dans l'atome est marqué,
> Plus rien, pas même Dieu, n'est responsable au monde (2).

Il n'y a pas plus de justice divine qu'il n'y a de justice humaine. Le chercheur, désespérant d'atteindre à la rive désirée, renonce à pousser plus avant son voyage d'exploration dans l'univers.

La seconde série de veilles, qui comprend les quatre dernières, porte pour titre général : *Appel au cœur.* Sous le philosophe rationaliste qui ne nous a pas ménagé ses analyses décourageantes et ses constatations amères, reparaît l'homme de sentiment que Sully Prudhomme n'a jamais cessé d'être. Si convaincu qu'il soit que le monde est régi par des lois inéluctables, il sent quelque chose en lui qui persiste à le rendre responsable de ses actions.

> Puisqu'il m'est bien connu, le mépris souverain
> Des Destins et des Dieux pour le droit en souffrance,
> Que ne sais-je imiter leur sage indifférence ?
> D'où vient qu'un tort caché me cause un vrai chagrin ?
>
> Que, pouvant assouvir, le front haut et serein,
> Toutes mes passions, sans gêne, à toute outrance,
> J'admets dans ma conduite une sourde ingérence,
> Je ne sais quel censeur dont je subis le frein (3) ?

Serait-ce donc dans le cœur de l'homme que la Justice a son refuge ? Ici le chercheur s'absorbe dans une méditation profonde. A l'animal qui subit passivement sa destinée, il oppose l'homme qui se révolte contre un sort qu'il croit n'avoir pas mérité. « O Justice, s'écrie-t-il,

(1) *Sixième Veille.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Septième Veille* : *Retour au cœur.*

Ton seul vrai témoignage est l'indignation !
Un jour il m'a percé, ce pieux aiguillon.
Si longtemps qu'on le rouille, ou le fausse, ou l'émousse,
Il n'attend pour entrer qu'une vive secousse,
Et par la sympathie ébranlé tôt ou tard,
Pénètre et vibre au cœur comme le fer d'un dard.
Le sanglant défilé de tes martyrs proclame
Qu'il n'est de tribunal sûr et sacré qu'en l'âme ;
Qu'il ne se rend que là des arrêts sans appel,
Qu'enfin la conscience est ton unique autel !
Si noir, si bas que soit ton gîte au fond de l'âme,
Le plus inculte y sent ta louange ou ton blâme,
Et le plus endurci craint toujours ton réveil
Car il sent toujours là tressaillir ton sommeil (1).

Il reconnaît son erreur qui est, ayant senti la Justice, d'avoir voulu la prouver. Désormais il ne la cherchera plus ailleurs qu'en sa conscience.

Puisque ma conscience est le seul lieu du monde
Où sur ce qu'il me veut l'Infini me réponde,
Puisqu'en ce lieu d'où rien ne pouvait l'arracher,
Je te trouve, où d'abord j'aurais dû te chercher,
Et que là seulement je découvre, ô Justice,
Une assise immuable où sans peur je bâtisse,
J'y rentre et m'y retranche et m'y tiens à jamais.
Il y fait noir, bien noir ; mais je te reconnais...
Ah ! pour te voir, je veux, je saurai faire naître,
Par l'étude et l'amour, une aurore en mon être.
Si hors du genre humain tu n'es plus qu'un vain nom,
En lui du moins tu vis, qu'il t'obéisse ou non !
Je te rends donc ma foi... (2)

Il comprend et il salue avec enthousiasme la loi qui préside à l'évolution du monde. Depuis la nébuleuse primitive jusqu'à l'homme, une série d'êtres se sont succédé sous des formes de plus en plus complexes, animés d'une vie de plus en plus riche et consciente. L'homme est le dernier venu de cette longue lignée, l'héritier de tous ces efforts, de toutes ces aspirations. Ce sont ces voix venues du plus profond de sa nature qui parlent à chacun de nous dans la solitude de son cœur.

(1) *Huitième Veille : La conscience.*
(2) *Huitième Veille.*

Tout homme entend ces voix l'adjurer d'être digne,
D'être fidèle au rang que la douleur assigne
A son espèce en l'Univers.
Oh ! que penser est doux quand l'étude est féconde !
J'en frissonne : un rayon dont la clarté m'inonde
Dessille mes yeux entr'ouverts.

C'est de ce rang conquis la conscience innée,
Gardienne d'une espèce et de sa destinée,
Qui me révèle mon devoir !
Elle m'enjoint d'être homme et de respecter l'homme,
Au nom des cieux passés dont la terre est la somme,
Et des cieux futurs, mon espoir (1) !

De même qu'il a saisi dans la conscience humaine l'idée de la justice, de même c'est dans la société humaine que le chercheur la surprendra en voie de se réaliser. La forme la plus haute de la société humaine, c'est la cité : la cité où les hommes sont liés entre eux par la sympathie, unis par la fraternité, hantés par le même idéal, la cité, où l'âme unique d'un peuple vibre comme une immense lyre, où la Loi s'échauffe et s'éclaire de jour en jour

Au flambeau du savoir, au foyer de l'amour (2).

La Justice c'est « l'amour guidé par la lumière » (3). Cette définition satisfait à la fois et réconcilie entre eux la raison et le cœur. Il s'agit maintenant de la faire passer dans les faits. Le poète conclut par un appel à l'action et termine en mettant l'œuvre qu'il a entreprise sous la protection d'André Chénier, le poète citoyen :

O maître tour à tour si tendre et si robuste,
Rassure, aide et défends par ton grand souvenir
Quiconque sur sa tombe ose rêver d'unir
Le laurier du poète à la palme du juste (4).

Tel est en sa substance ce poème de la *Justice*, œuvre de réflexion et de foi, d'un développement un peu lent mais continu, d'une beauté austère, volontairement froid et impassible en son début,

(1) *Neuvième Veille : La dignité. — La justice.*
(2) *Dixième Veille : La cité.*
(3) *Dixième Veille.*
(4) *Epilogue.*

mais qui par degrés s'anime, et dans sa seconde partie s'échauffe jusqu'à l'enthousiasme. En lui vibre l'écho de toutes les grandes doctrines philosophiques et scientifiques du siècle, positivisme, darwinisme, évolutionnisme ; il n'étouffe pas cette revendication mesurée des droits du cœur, cet appel discret, mais ferme, au sentiment, qui est dans le concert de la pensée humaine la note personnelle de Sully Prudhomme. Il ne craignait pas pour la thèse qu'il soutenait les objections des philosophes. Il les avait prévues ; elles ne l'avaient pas ébranlé ; il s'était senti capable d'y résister et d'y répondre. Il n'était pas sans inquiétude, par contre, sur l'accueil que ses confrères en poésie feraient à un ouvrage si différent des leurs, si éloigné de la conception que la plupart d'entre eux devaient se former de leur art. L'impression fut, en général, satisfaisante. Ceux dont il aurait pu craindre le jugement, Théodore de Banville, Joséphin Soulary, lui écrivirent des lettres qui le rassurèrent. D'autres, comme Laprade, de qui il aurait peut-être attendu moins de sévérité sur cet article, critiquèrent la forme trop abstraite. Mais les vers furent trouvés bien faits et on s'accorda à déclarer l'œuvre « importante et honorable pour lui » (1). Bref, ce fut ce qu'au théâtre on appelle un succès d'estime. Je ne pense pas, en vérité, que Sully Prudhomme eût espéré ni même souhaité davantage. La meilleure preuve, c'est que, loin de se décourager, il se sentit plutôt excité à produire. L'année même qui suivit la publication de la *Justice*, il mit en chantier l'autre grand poème dont il portait aussi le germe en lui depuis sa jeunesse, et qui avait pour sujet le *Bonheur*.

III

La nature et les conditions du bonheur, c'est un problème, en effet, qui depuis longtemps s'était posé à l'esprit du poète, et que, selon sa méthode ordinaire, il avait cherché à résoudre tantôt par les déductions de la raison, tantôt par les intuitions du

(1) *Lettres à une amie.*

cœur. En 1862, il écrivait dans son *Journal* : « Réflexion sur le bonheur ; il ne faut pas le rêver hors des conditions de l'essence humaine ; or notre essence comporte la satiété et l'ennui ; le bonheur n'est donc pas la satisfaction de notre essence, mais l'exercice de nos facultés ; il est terrestre. » Et quelques jours plus tard, notant sans doute le thème d'une de ces longues rêveries auxquelles, nous le savons, il aimait à s'abandonner, il le résumait ainsi : « Lundi 20 octobre. — Extrait de liquidation ; ... temps funèbre,... réflexion sur la Gloire : le néant que je suis dans mon siècle, le plus grand homme l'est dans les siècles qui l'ont précédé.. Pas de psychologie, pas de littérature... Cependant j'ai conçu le bonheur sur une terre jeune et tiède ; je me promène avec L... [L. est l'initiale, que nous avons déjà rencontrée, de la jeune fille qui devait, quelques mois plus tard, décevoir si cruellement ses espérances, ou ses illusions]. Campagne libre, éthérée ; des précipices ; nous appelons... des êtres heureux nous répondent... » Cette conception du bonheur qui ne peut nous être donné qu'ailleurs que sur la terre, mais qui ne peut nous être donné ailleurs que sur la terre que dans les mêmes conditions où il nous est donné sur la terre, relève, avec ce qu'elle porte en soi d'antinomique, de l'opposition fondamentale qu'il y a chez Sully Prudhomme, et que nous avons maintes fois signalée, entre les exigences du raisonnement et les aspirations du cœur. Elle lui a de tout temps été familière. Dans une pensée dont je ne saurais fixer la date, il raisonnait ainsi sur la nature du bonheur : « Le bonheur consiste évidemment dans l'accomplissement de nos volontés et de nos désirs. Les désirs exigeant pour être satisfaits l'accord, le consentement d'une volonté étrangère et indépendante de la nôtre, il est préférable pour être sûrement heureux, de désirer le moins possible et d'exercer notre volonté sur des objets où elle soit moins sujette à rencontrer des obstacles ; il faut donc renoncer aux choses de la terre, et ainsi l'essence du bonheur est contradictoire sans l'espérance d'un ciel. Otez le ciel, le bonheur du meilleur Stoïcien ne vaut pas une heure de plaisir (1). » Il lui fallait un

(1) *Pensées*, à la suite du *Journal intime*.

ciel ; mais ce ciel, il ne se le représentait pas en philosophe ou en mystique qui a dépouillé tout sentiment de la nature mortelle pour s'abîmer dans la contemplation d'une idée pure ou dans l'adoration d'une insondable divinité.

Non, le paradis vrai ressemble à la patrie :
Mon père en m'embrassant m'y viendra recevoir ;
J'y foulerai la terre, et ma maison chérie
Réunira tous ceux qui m'ont dit : Au revoir ;

Et moi je sentirai les passions renaître,
Et la chaude amitié qui ne trahit jamais,
Et tu m'y souriras la première peut-être,
O toi qui sans m'aimer as su que je t'aimais.

Mais je n'y veux pas voir la nature amollie
Par la tiède fadeur d'un éternel printemps ;
J'y veux trouver l'automne et sa mélancolie,
Et l'hiver solennel, et les étés ardents.

Voilà mon paradis, je n'en conçois pas d'autre.
Il est le plus humain, s'il n'est pas le plus beau.
Ascètes, purs esprits, je vous laisse le vôtre,
Plus effrayant pour moi que la nuit du tombeau (1).

Ce rêve de bonheur ultra-terrestre qu'il avait commencé dès sa jeunesse, — car la pièce des *Stances et Poèmes* à laquelle j'emprunte ces strophes a paru tout d'abord dans l'Annuaire de la Conférence La Bruyère pour 1861-1862, et est une des plus anciennes que nous possédions de lui, — il le continua et le caressa toute sa vie ; il ne fut satisfait que lorsqu'il l'eut développé et fixé dans ses vers. Dès 1872, on trouve dans sa correspondance une allusion, — encore bien vague, il est vrai, — à un projet de ce genre. « Ne vous alarmez pas, écrit-il à sa confidente, sur le sujet de mon prochain poème ; je le rêve attendrissant, mais non énervant ; il ne sera ni sceptique ni amer ; je voudrais exprimer un bonheur fait de sensations menues et exquises, sans recherche toutefois ; il faudrait que cela se passât entre âmes naturellement délicates et excessivement tendres, mais d'ailleurs sans culture exagérée. Je compte bien plus encore sur la composition et

(1) *Stances et Poèmes* : *Mon ciel.*

l'harmonie du poème que sur sa complication pour arriver à l'effet que je sens. Mon idéal serait qu'il fît pleurer les jeunes gens et réfléchir les autres, sans dépraver personne (1). » Ce projet demeura, semble-t-il, à l'état d'ébauche pendant plusieurs années. Mais, en 1879, il prit corps. A sa correspondante qui lui demandait sans doute si, en ce moment, il s'occupait à composer des vers, le poète répondait, le 1er juillet : « Je me contente d'écrire en prose le plan du poème que je médite », et il ajoutait :

Ce poème n'est pas une critique des institutions sociales. Je voudrais qu'il s'élevât bien plus haut. J'avoue de bonne grâce que les hommes, nés si faibles et si nus, se tirent d'affaire aussi bien qu'il leur est possible, d'autant que leur égoïsme, dans une situation si difficile, est fort naturel. Je me borne à les plaindre. C'est la cause de l'humanité que j'embrasse ; je me donne le plaisir de rêver une planète où je ne verrais souffrir personne, et encore le souvenir des souffrances de notre humanité empoisonne-t-il ma joie. Ce poème est en effet extrêmement difficile à composer ; il faut que je reste toujours absolument sincère, exprimant l'ineffable soulagement que j'éprouverais à respirer un air pur de cris et de larmes, à ne pas sentir l'humble dépendance où je suis de la soif et de la faim, car n'est-ce pas en dépendre que de ne pouvoir apaiser ces besoins qu'à la condition que d'autres hommes se condamnent pour me nourrir à des travaux accablants, de sorte que ma conscience dans ses plus intimes replis me reproche chaque bouchée de pain que je prends ?... Mon poème est, dans ma pensée, l'expression d'un dégoût qui n'est nullement un sot mépris des hommes. Il n'y entre aucune misanthropie, mais plutôt une grande pitié. Il y a dans le sort du genre humain, pris en masse, un abîme de misère, sensible dans toute l'histoire, et qui n'échappe qu'aux yeux distraits des rares heureux de ce monde. Mon idéal serait de donner un moment au lecteur la sensation délicieuse de la délivrance, pour accroître en lui le sentiment de la pitié par un retour sur la condition de l'humanité à laquelle il se soustrait par la fiction du poème (2)...

On voit quel monde de pensées et de réflexions ce thème du bonheur suscitait dans l'esprit de Sully Prudhomme. Si l'on ajoute que, depuis le gros effort qu'il avait donné pour achever la *Justice*, le travail de la versification l'épouvantait un peu, on ne sera pas étonné que ce poème « trop vaste et trop compliqué », avouait-il lui-même, mais « qui l'intéressait et qui exprimait parfaitement l'état de sa pensée et de son cœur (3) », l'ait occupé pen-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*

dant près de dix ans, et, sans absorber durant ce temps toute son activité intellectuelle, ait été néanmoins la grande affaire de sa vie. Nulle part, je le crois, il n'a mis plus de lui-même, et on ne peut se vanter de le bien connaître, si de parti pris on néglige ou si on ne parcourt que d'un regard rapide ces quatre mille vers.

IV

Dès la première page, nous sommes en plein merveilleux. Un jeune homme nommé Faustus est mort hier sur la terre. Il se réveille dans un autre monde. Il a l'impression qu'il est le jouet d'un rêve. Mais ce rêve est un rêve délicieux.

Il se trouve étendu sur un tapis de mousse.
L'air qu'il respire est tiède et son odeur est douce,
Et des arbres géants, au feuillage inconnu,
Versent leur ombre molle à son corps demi-nu
Qu'il sent robuste et fort, et que pare et protège
Un caressant tissu d'une blancheur de neige.
Il se lève ; un ruisseau l'attire, clair miroir
Qui s'étale à ses pieds et l'invite à s'y voir.
Cette image, ô surprise ! est-elle bien la sienne ?
Il reconnaît si peu de sa figure ancienne
Dans ce visage pur, divin, dont chaque trait
Forme un signe expressif où l'âme transparaît !
Rien n'y demeure plus de la chair enlaidie
Par le souci rongeur et par la maladie :
Il jouit de sa force, et, fier de sa beauté,
Il se penche sur l'onde, et s'admire, enchanté (1)...

A peine a-t-il eu le temps de reprendre conscience de lui-même que d'un buisson voisin sort une jeune femme au visage souriant. « Stella ! » C'est elle, c'est sa bien-aimée, celle qu'il adorait sur la terre,

Cet idéal de grâce et de vertu rêvé,
Celle qu'avait daigné lui choisir la Nature,
De toute éternité, pour compagne future,
Pour fiancée unique, en la formant exprès (2)...

(1) Première partie, *Les Ivresses* : *Résurrection.*
(2) *Ibidem.*

Il s'était senti, d'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, attiré vers elle ; ils s'étaient reconnus et promis l'un à l'autre. Mais l'idylle avait pris fin avec l'adolescence. Le préjugé social élevait entre eux un mur infranchissable. La mort les a réunis. La voici devant lui, aussi belle que jadis, plus belle, car sa grâce a reçu de son passage dans un monde supérieur un suprême accomplissement.

Sa fine chevelure au servage rebelle
Laissait au gré du vent sur son front voltiger
Des mèches d'un or clair comme un sable léger,
Et le luxe sans art d'une tresse abondante
Lui faisait au soleil une couronne ardente.
Dans ses yeux, avivés ou voilés par son cœur,
Se colorait d'azur l'extase ou la langueur ;
Et ce qu'elle disait, son délicat sourire
Semblait en même temps sur une fleur l'écrire,
Et tous les mots chantaient caressés par sa voix.
Quand, d'un geste élégant, ses longs et frêles doigts
Ramenaient sur sa tempe une boucle égarée,
On devinait sa race à sa pâleur nacrée.
Son pied semblait baiser le sol en le touchant :
L'oiseau qui va partir déjà vole en marchant (1).

Ils n'ont plus maintenant qu'à se laisser vivre et à goûter ensemble les délices de leur nouveau séjour. Portés par je ne sais quelle fabuleuse monture, dragon volant ou hippogriffe, ils explorent de ravissantes contrées où la Nature multiplie, pour charmer leurs sens, saveurs et parfums, formes et couleurs. Ils voient s'ébattre autour d'eux une humanité bonne, paisible et libre ; heureuse, parce qu'elle ne connaît ni l'effroi ni la peine, et qu'elle accomplit comme un jeu des travaux qui ne lui sont pas imposés ; belle, parce qu'elle n'est ni meurtrie par les coups ni déformée par la misère et qu'elle réalise dans leur perfection souveraine les types sur lesquels elle est modelée. Quand ils sont las de leurs courses, ils s'assoient au creux de quelque vallon, à l'orée d'un bois, au bord d'un lac, pour écouter la mélodie modulée par les lèvres de Stella. Mélodie toute pareille à celles qu'elle faisait en-

(1) *Résurrection.*

tendre sur la terre ; mais là-bas ses chants troublaient les cœurs, qu'ils remplissaient de rêves « suaves et navrants », de « vagues tourments » et d'« aspirations vaines » ; ici, ils n'y excitent que « la pure extase » et « le pur enthousiasme ». Stella elle-même définit cette puissance bienfaisante de la musique dans un beau morceau qui tient à la fois de l'élégie et de l'ode et dont il faut citer au moins quelques vers, car il est un des plus réussis du poème :

Mon chant va te bercer, égal et lent d'abord
Comme un chant de nourrice,
Pour te faire oublier des blessures du sort
Même la cicatrice,

Pour effacer en toi du récent souvenir
La tache encore noire,
Pour qu'il ne reste plus même une ombre à bannir
Du fond de ta mémoire,

Pour qu'un rêve charmant délivre ton cerveau
De la pensée ancienne,
Et que des vieux soucis rien dans ton cœur nouveau
Désormais ne revienne.

Dans les profondes eaux d'un murmurant Léthé
Il faut que tu te plonges,
Comme il faut bien dormir pour être visité
Par l'essaim des beaux songes ;

Et quand des jours mauvais ne te hantera plus
L'image évanouie,
Tu goûteras entier le bonheur des élus
Révélé par l'ouïe (1) !

Sous l'effet de cette incantation, Faustus a oublié le passé. Ebloui par la beauté de Stella, il s'abîme avec elle dans l'amour. Vivre ainsi, dans le ravissement du cœur et des sens, des sens spiritualisés en quelque sorte, mais d'autant plus affinés, dont il est doué dans cette existence nouvelle, n'est-ce pas le parfait bonheur ? Pourtant non, ce bonheur n'est pas parfait. Aimer ne suffit pas à Faustus. Il veut connaître. Il cherche « la cause et la raison du monde ». Il évoque dans son esprit tous les philo-

(1) Première partie, *Les Ivresses* : *Harmonie et Beauté*.

sophes qui ont voué leur intelligence à la poursuite de la vérité. Voilà les anciens, Thalès et Pythagore, Socrate enseignant « sous un portique inondé de lumière », Platon, qui « contemple au fond de sa pensée

Le Beau, l'Etre sans borne et qui ne peut finir,

le profond Aristote, Zénon, « patron de héros sans nombre », Epicure qui « des dieux dissipe les fantômes » (1). Et voici les modernes : Plotin, Augustin, Anselme, Abailard, saint Thomas, puis les maîtres de la philosophie scientifique, les fondateurs nouveaux de la pensée, Bacon et Descartes, puis après eux Malebranche, Bossuet, Fénelon, Pascal, Spinoza, Leibniz, Berkeley, Hume, Locke, Condillac, Voltaire, Rousseau, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, et le désolant Schopenhauer, qui enseigne à la volonté que son salut est de tendre au néant. Voilà donc, s'écrie Faustus,

Voilà donc où la soif de tout connaître amène ;
Voilà le dernier mot de la pensée humaine ;
Non, ce n'est pas possible ! (2) ...

Il demande aux savants de lui révéler ce secret de l'univers que ne contiennent pas les systèmes des philosophes. Chaque science, mathématiques, physique, médecine, chimie, botanique, géologie est interrogée à son tour en la personne de ceux qui en ont été les maîtres ; mais à eux tous ils ne peuvent donner la réponse attendue. L'homme, en sondant plus avant l'inconnu, n'en mesure que mieux combien son ignorance est profonde. Faustus a refait, étape par étape, la route poursuivie avant lui par tous les pèlerins de la pensée. Mais cette route n'aboutit

qu'à l'ombre en un temple vidé
Où désespérément lutte en cherchant sa lampe,
Une foi vague avec une raison qui rampe (3) ;

(1) Deuxième partie, *La Pensée* : *La philosophie antique.*
(2) *Ibidem* : *La philosophie moderne.*
(3) *Ibidem* : *Les sciences.*

et le doute ferait une victime de plus si, par bonheur, en un recoin de son Eden, Faustus ne rencontrait Pascal, qui le renvoie à Stella.

La cause où la nature entière est contenue
Outrepasse la sphère où l'homme est circonscrit ;
Elle est l'inabordable et dernière inconnue
Du problème imposé par le monde à l'esprit...

Retourne auprès de ton amie,
Confie au berceau de ses bras
Ta raison malade endormie,
Et l'important, tu l'apprendras.
Le seul bien qui nous intéresse,
Crois-m'en, car je l'ai médité,
C'est le trésor de la tendresse,
Plus humain que la vérité (1).

Il ne resterait à Faustus et à Stella qu'à jouir sans fin d'une félicité désormais sans mélange, si, au milieu de leur ivresse, ils n'entendaient monter, de la terre qu'ils ont quittée, la rumeur des vivants, le gémissement de l'humanité malheureuse. D'abord lointaines et faibles, les voix se font plus pressantes, plus déchirantes. Elles éclatent enfin aux oreilles des deux amants :

Nos cris monteront-ils, à jamais oubliés,
Solitaires, de monde en monde,
Errants, et d'âge en âge, hélas ! multipliés,
Sans que rien là-haut y réponde ?...

S'il est un juste au ciel, que nous le réveillions !
Qu'en lui notre appel retentisse !
Dans l'innombrable essaim des constellations,
Quel est l'astre où dort la Justice ?...

Dans ces globes épars, au nôtre ressemblant,
Où la Pitié se cache-t-elle ?
Que nos plaintes enfin t'arrachent à leurs flancs,
O sœur de la race mortelle (2) !

Ces plaintes troublent l'âme de Faustus. Il ne peut supporter de savourer dans son paradis un bonheur égoïste, tandis que sur la

(1) Deuxième partie, *La Pensée* : *La curiosité.*
(2) Troisième partie, *Le Suprême essor* : *L'aiguillon.*

terre ses frères souffrent et pleurent et succombent sous leur fardeau de misère. Cependant il ne peut rien pour eux, pas même partager leur infortune ... Si ! La mort est là, qui une seconde fois mettra le sceau sur ses yeux et sur ceux de Stella. Demain ils se réveilleront sur la terre. Ils y reprendront la vie des hommes, la vie de labeur et de douleur... Mais déjà il est trop tard. Quand ils redescendent sur notre globe, il est désert : l'homme et la vie en ont totalement disparu. Ils se demandent un instant s'ils ne vont pas renouveler à eux deux l'humanité, et nouvelle Eve et nouvel Adam, donner naissance à une autre race. Mais par la grandeur de leur charité et de leur sacrifice, ils ont mérité le bonheur suprême, dont celui qu'ils avaient goûté jusque-là n'était qu'un pâle reflet. La Mort les reprend sous son aile et les emporte dans les profondeurs du ciel.

Sur leurs têtes ils voient, de vertige étourdis,
Fondre Cassiopée et le Lion grandis ;
Les polygones d'or s'abaissent, les saluent,
Glissent, puis engloutis derrière eux diminuent.
.....
Ils arrivent, encore étonnés du départ...

Au-dessous d'eux, là-bas, dans le lointain fourmille
Des mondes imparfaits l'innombrable famille...
Ils en sentent leur être à jamais séparé...
Au loin tressaille encore la peine universelle :
Dans leurs yeux clairs, où tremble une humide étincelle,
C'est la dernière fois que l'amour a pleuré.
L'entier Paradis s'ouvre, et la Mort les dépose
Où la félicité devient l'apothéose (1) !

« L'ère de l'épreuve et du péril » est close à jamais :

Dignes du rang suprême où tend le genre humain
Les voilà revenus, fiers, la main dans la main,
Hors de la mer cosmique en naufrages féconde,
Au port d'embarquement, à la source du monde (2) !

(1) Troisième partie, *Le Suprême essor : Le triomphe.*
(2) *Ibidem*

V

Comme on le voit, ce poème sur le bonheur ne nous apporte du bonheur aucune conception inattendue, aucune formule nouvelle. Il nous persuade de ce que, si nous étions sages, nous pourrions découvrir sans avoir besoin d'approfondir toutes les sciences, de faire le tour de tous les philosophes, et d'émigrer dans un autre monde, à savoir que le bonheur n'est pas dans les satisfactions du corps et des sens, ni même dans les nobles jouissances de la pensée, qu'il est dans l'effort, dans le désintéressement, dans le sacrifice, dans la soumission aux lois de la nature, dans l'adhésion à l'ordre universel. Les idées que le poète développe ici sont au fond les mêmes que celles qu'il avait exposées quinze ou vingt ans plus tôt dans le poème des *Destins*. C'est la conviction de toute sa vie. Leur noblesse et leur sincérité attirent la sympathie et commandent le respect.

Le lecteur qui, à défaut d'une révélation qu'il n'attendait guère, a cherché à travers ces quatre ou cinq mille vers les émotions de la poésie et ce rafraîchissement qu'elle procure à l'imagination n'est pas entièrement déçu. Il y a souvent de beaux vers, des passages heureusement venus, écrits d'enthousiasme et de verve, d'aimables descriptions et de pénétrantes analyses. Il y a malheureusement aussi des longueurs qui fatiguent, des dissertations qui ennuient, et dans certaines parties, en particulier dans la revision que fait Faustus des connaissances philosophiques et scientifiques de l'humanité, une dépense d'érudition méticuleuse et précise dont on n'a pas le sentiment qu'elle fût absolument indispensable. On se dit à chaque instant : Cela est ingénieux, fin, délicat. On admire la sûreté de la versification et l'élégance du style ; à de certains endroits on crierait presque au tour de force. On n'est jamais ou presque jamais entraîné ni ému. L'idylle de Faustus et de Stella est tantôt trop paradisiaque, et tantôt trop philosophique. Ce dialogue entre purs esprits, pour ne pas dire entre abstractions pures, passe par-dessus la tête des pauvres

créatures de chair que nous sommes, et il est peu probable qu'il leur donne aucune envie d'aller tenter même aventure dans un monde pareil.

Le *Bonheur* obtint auprès des lecteurs et de la critique un succès analogue à celui qu'avait obtenu la *Justice*. Jules Lemaitre, qui fut un des admirateurs les plus convaincus et des commentateurs les plus pénétrants de Sully Prudhomme, déclara que c'était là « un des plus vastes efforts de construction poétique qu'on eût vus chez nous depuis les grands poèmes de Lamartine et de Hugo», un poème « austère et beau », « d'une beauté toute spirituelle, ajoutait-il, et qui se sent mieux à la réflexion (1) ». Mais il ne pouvait s'empêcher d'insinuer, en y mettant tous les égards que l'on doit à un artiste sincère, tous les ménagements que l'on prend avec un poète aimé, des impressions très voisines de celles que je viens d'exposer en toute franchise, parlant comme parle la postérité. Il n'y a plus besoin aujourd'hui de courage ni de détours pour le dire : la poésie philosophique, telle du moins que Sully Prudhomme l'a conçue, est une erreur, une noble, une généreuse, une respectable erreur, mais une erreur. Le poète s'est trompé, et plus lourdement, à mon avis, dans le *Bonheur* que dans la *Justice*. Je n'insiste pas pour le moment, me proposant de revenir sur cette question lorsque j'essaierai d'apprécier dans son ensemble le talent de Sully Prudhomme, après avoir d'abord analysé les procédés et défini l'originalité de son art.

(1) *Les Contemporains*, quatrième série.

CHAPITRE IX

L'ART DE SULLY PRUDHOMME : LES IDÉES ET LES GOUTS LITTÉRAIRES, LA COMPOSITION

Envisagée au point de vue de l'art qui a présidé à son exécution, l'œuvre d'un poète se suffit à elle-même. Le critique qui l'étudie n'a pas besoin d'autres documents. Nous n'en avons pas sur Homère, et nous en avons peu sur Shakespeare. Il est possible que l'un ne soit qu'un nom, et l'autre qu'un prête-nom. Il n'y en a pas moins un art shakespearien et un art homérique, et on peut les définir aussi sûrement que si les auteurs en personne s'étaient donné la peine de nous expliquer ce qu'ils ont voulu faire et de quels procédés ils se sont servis. Est-ce à dire que nous devions, le cas échéant, négliger de telles déclarations ou repousser de telles confidences ? Bien au contraire. Si l'important, en art, n'est pas d'avoir eu des intentions, mais de les avoir réalisées, ni d'avoir professé des doctrines, ou même de les avoir appliquées, mais d'avoir créé de la beauté, l'historien ne peut pas cependant se plaindre d'avoir à sa disposition une source d'information supplémentaire qui lui permet de contrôler ses impressions et de confirmer ses jugements. En ce qui regarde Sully Prudhomme, cette source est particulièrement abondante. Son *Journal intime*, ses *Lettres à une amie*, sa correspondance avec Lafenestre, ses manuscrits et ses brouillons nous permettent de pénétrer assez avant dans sa conscience et dans ses habitudes d'écrivain. Les préfaces qu'il a mises à ses poèmes ou à ceux d'autrui, la série d'opuscules qu'il a réunis sous le titre significatif de *Testament poétique* ne laissent dans l'ombre aucune des questions qu'il s'est

posées à lui-même sur son art ou que l'on peut se poser à son sujet. Sur bien des points nous n'aurons qu'à lui laisser la parole, sauf à compléter et à éclairer par des exemples ce qu'il aura seulement indiqué.

I

Avant d'avoir une doctrine, un écrivain a un tempérament, à l'image duquel d'ordinaire cette doctrine est faite. Quel est le tempérament littéraire de Sully Prudhomme ? Les deux traits qui dominent chez lui sont le sérieux du caractère et l'élévation de l'esprit. C'est une nature essentiellement morale ; il a, en toute matière, au plus haut degré, le sentiment de la responsabilité ; il a même, nous le savons, la maladie du scrupule. D'autre part, il n'accorde qu'une attention secondaire aux choses concrètes ; il se tourne d'instinct vers les réalités spirituelles, et il s'applique à les considérer avec profondeur.

A-t-il les facultés qui font le poète ? Personne ne met en doute qu'il n'ait possédé une des sensibilités les plus délicates, les plus constamment vibrantes que l'on puisse concevoir. En revanche, il s'est accusé lui-même, très nettement et à plusieurs reprises, de manquer d'imagination. « Je ne pèche pas par excès d'imagination, au contraire », a-t-il dit quelque part (1). Il reconnaît ailleurs, d'une manière plus précise encore, que s'il ne s'est point essayé à décrire les dehors de la nature et de l'homme, c'est qu'il n'avait « pour y réussir, l'imagination ni assez vive ni assez riche » (2). Peut-être cette imagination se serait-elle développée, si l'effort du poète s'était porté en ce sens. Plusieurs parties de son œuvre permettent de le supposer : certains sonnets des *Epreuves*, et ces *Croquis italiens*, conçus ou écrits de 1864 à 1867, à l'époque où le monde extérieur a le plus existé pour lui. Peut-être le souci, de bonne heure intervenu, d'une santé fragile, a-t-il

(1) *Trois études sociologiques.*
(2) *Testament poétique : Introduction.*

favorisé le repliement sur soi-même qui est devenu de plus en plus son attitude favorite. Il n'a fait en tout cas que lui donner un motif de plus de s'abandonner à son goût naturel. Tout ce que son esprit a possédé de puissance il l'a employé non pas à raviver, à renforcer la vision qu'il avait des choses concrètes, mais à se remémorer des états d'âme, à se les représenter, à les analyser dans tous leurs détails et dans leurs moindres nuances.

Ces états d'âme qu'il analyse, ce sont les siens. On sait assez quelle est la tendance ordinaire à ceux qui s'analysent. La complaisance qu'ils ont naturellement pour eux-mêmes et qu'il serait assez naïf de leur reprocher, fait qu'ils se tiennent rarement dans la juste mesure. Soit en bien, soit même en mal, ils grossissent volontiers toutes choses. Dans le cas de Sully Prudhomme, il n'y a rien de tel. Il tient de sa nature consciencieuse, il tient aussi de son éducation scientifique le souci scrupuleux de l'exactitude. Il a le goût de la pondération, et de ce goût il se fait une loi : « Cherchons une pondération parfaite, l'axe d'or de Musset (1) ». Je ne sache pas dans toute son œuvre poétique plus de deux ou trois circonstances où il soit sorti de ses gonds. Il lui est arrivé une fois de maudire la vie ; mais combien de fois l'a-t-il bénie ou tout au moins acceptée (2) ? Il lui est arrivé aussi de prendre le fouet de la satire ; mais c'est seulement sous l'effet d'une révolte de tout son être contre une bassesse de sentiments ou une vulgarité d'âme qui étaient assurément les défauts qui lui répugnaient le plus (3). Dans toutes les autres occasions, si ému qu'il soit au fond, il est mesuré dans les termes, et c'est là proprement un charme, et tout à fait original, de trouver un poète qui n'a ni affectation de sentiment, ni exagération de style, qui dit ce qu'il éprouve, non pas toujours simplement, car ce qu'il éprouve n'est pas simple,

(1) *Journal intime* : *Pensées.*

(2) Opposez au *Vœu* des *Vaines Tendresses* non seulement la *Palinodie* des *Epaves* (voir le chapitre VI) mais des pièces comme : *A un désespéré* (*Stances*), *La Joie* (*Epreuves*), *Prière au Printemps* (*Solitudes*) et les poèmes philosophiques.

(3) *Stances* : *Au bal de l'Opéra, Sur un vieux tableau* ; — *Les Solitudes* : *Le peuple s'amuse* ; — *Les Vaines Tendresses* : *Le Rire* ; — *Poésies diverses* : *Les Funérailles de M. Thiers.*

mais toujours sincèrement, et, s'il n'est pas hors de propos de mêler la probité en ces matières, honnêtement.

II

Les idées générales qu'il a émises sur son art sont en rapport avec les tendances que je viens d'indiquer. Quelque détaché qu'il fût des choses extérieures, — et nous avons vu qu'il ne l'était pas absolument, — il n'aurait pas été poète, si, de tout temps, il n'avait senti l'achèvement que donne à la pensée le choix d'une forme modelée avec amour. Dès 1863, il se posait cette question : « La forme est-elle indifférente, pourvu que la pensée soit comprise de tous ? » Et il reprenait très fermement : « Je ne le crois pas, quand il s'agit d'œuvres d'art. Je répondrais affirmativement s'il ne fallait que répandre une pensée et la faire pénétrer dans la foule; mais en littérature proprement dite, par exemple, le langage a une qualité esthétique propre qu'on nomme le style et qui ne se résout pas dans la pure expression de la pensée... On ne se propose point en littérature d'approprier son style à telle ou telle catégorie de lecteurs, on cherche la satisfaction vraiment artistique de placer hors de soi sa conception sous la forme qui la reproduit le mieux aux yeux mêmes de l'auteur. *On exprime pour soi...* On trouvera sans doute puéril le plaisir de reproduction extérieure pour soi, car, certes, les signes sont faits pour la communication des idées et des sentiments. Celui qui fera cette objection sera peut-être un publiciste, mais il ne sera jamais un littérateur ni un artiste (1). » Lui en était un, et c'est pourquoi il n'eut pas de peine, quand il eut été introduit aux samedis de Leconte de Lisle, à se laisser convaincre d'une vérité à laquelle il était acquis d'avance. La fréquentation des futurs Parnassiens et de leur chef le confirma dans sa foi. En écoutant « avidement » les récitations que maître et disciples faisaient de leurs poésies inédites, il com-

(1) *Journal intime.*

prit « ce que c'était qu'un vers bien fait (1) ». Il demeura, pour toute sa vie, persuadé que « sans une forme achevée il n'y a pas d'œuvre durable (2) ». Mais il ne laissa pas de trouver qu'il y avait « quelque exagération » dans ce culte de la forme que pratiquaient les poètes de 1860. Il profita de la leçon dans la mesure où elle pouvait convenir à son dessein. Il mit les secrets qui lui étaient révélés « au service de son propre idéal, qui différait beaucoup de celui de ses confrères (3) ». Contrairement à la doctrine enseignée par Leconte de Lisle, il se refusa à admettre que l'art fût à lui-même sa propre fin. Il se sentit incapable d'aimer le Beau sans aimer en même temps le Vrai. Dès 1862 ses idées étaient bien arrêtées sur ce point. « Vous savez mon programme, écrivait-il à Lafenestre dans les premiers temps de leur liaison : mettre le cœur au service de l'esprit, pour faire sentir ce qu'il aperçoit ; les deux écueils sont l'obscur et l'abstrait, vous m'aiderez à éviter l'un et l'autre. N'oublions pas que les grâces de la nature sont le produit d'un travail mécanique et fatal admirablement soustrait aux regards ; faisons de même, soyons vrais, logiques, apportons à la curiosité des satisfactions vives, et cela par la voie de l'imagination ; une image juste d'une idée vraie, n'est-ce pas une double jouissance pour l'âme qui rencontre la pâture nécessaire à sa sensibilité comme à son besoin de science (4) ? » Et il lui parut que plus la vérité était indépendante des variations du temps et des opinions des hommes, plus elle était capable d'offrir à l'art une matière digne de lui. « L'attachement aux rapports éternels des choses, a-t-il dit, est une condition de vie pour les œuvres artistiques, et tout ce qui est de mode est voué au ridicule à très bref délai. C'est ce qu'atteste la fortune des ouvrages sans profondeur où l'auteur s'est préoccupé du vêtement mobile de l'humanité plus que de sa structure intérieure (5) ». Il écrivait ceci en 1873. On ne s'étonnera pas que dix ans plus tard, chargé par l'Académie fran-

(1) *Testament poétique : Introduction.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) Lettre inédite, de 1862, communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(5) *Lettres à une amie.*

çaise de la représenter aux fêtes du second centenaire de Corneille, il ait inséré dans les vers qu'il composa à la mémoire du grand poète un éloge aussi sincère que magnifique du genre dans lequel son génie s'était illustré.

> O tragédie ! appel profond de l'âme à l'âme
> Par les plus grands soupirs arrachés aux héros,
> Qui rend des passions la louange et le blâme
> Vivants au fond de nous par de poignants échos,
>
> Art sobre de parure, à la fois économe
> Du lieu, du temps où gronde et frémit l'action,
> Plus jaloux d'évoquer l'éternel fond de l'homme
> Que de flatter des yeux la frêle illusion (1) !

Entre cet art austère et fort et la poésie philosophique à laquelle il était désormais voué, il sentait qu'il y avait, tout au moins dans la noblesse du but et la probité des moyens, quelque chose de commun.

Une conception aussi élevée de l'art n'est pas le fait d'un petit esprit, et suppose un grand détachement de la vanité littéraire. Sully Prudhomme, à vingt ou vingt-cinq ans, rêvait la gloire. Ses premiers vers nous l'ont dit assez haut. Comme tous les jeunes gens au milieu desquels il vivait, il était « ambitieux », légitimement ambitieux, et incapable de ne pas l'être, « incorrigible », comme il disait (2). Mais sur la nature et la qualité de cette ambition, il ne se faisait pas les mêmes illusions que beaucoup de gens de lettres de son temps. Il n'y avait en lui rien du pédant ni du pontife. « Au fond, avouait-il à Lafenestre, il y a beaucoup d'orgueil dans notre passion de publicité ; je me le dis souvent ; et quand je regarde sérieusement le ciel, cela me paraît vain, et si je presse une main de femme, j'en sens encore mieux la vanité. Si nous aimions sincèrement la lumière pour la lumière, les fleurs pour les fleurs, il nous serait bien indifférent que cet amour fût applaudi par des badauds qui ne l'ont souvent jamais connu ; mais

(1) *Le Prisme* : *Stances à Pierre Corneille.*
(2) Lettre inédite à Georges Lafenestre, du 7 septembre 1865, communiquée par M. Pierre Lafenestre.

nous voulons nous élever, et la mesure de notre élévation c'est l'estime de notre semblable(1).» Il voulait du moins que de cette estime l'expression fût juste et modérée, en rapport avec son objet. Si quelque confrère, en 1868 — en 1868, après les *Stances et Poèmes* et *Les Epreuves*—, lui envoyait un de ses ouvrages avec cette dédicace : « En témoignage d'admiration et de sympathie », il ne voyait là, — à défaut d'une intention moqueuse que sa bienveillance ordinaire ne pouvait admettre, — qu'une mauvaise habitude de langage contractée dans la fréquentation des coteries poétiques et qu'une flatterie adressée à son « mauvais orgueil » (2). Mais qu'on lui vînt lire une pièce, qu'on la soumît à son appréciation, qu'on la retouchât sur ses avis : « Ah ! voilà une vraie preuve d'estime littéraire (3) ». — « Quand mes vers seront dignes d'admiration, ajoutait-il, personne ne le saura mieux que moi, et alors sûr de mon œuvre je me passerai de compliments. Il en est ainsi : avant d'avoir atteint la perfection, l'on est scandalisé de l'éloge, et si un jour on y arrive, on n'a plus souci de l'éloge. La conscience de l'art, comme celle du bien, est à soi-même sa récompense (4). »

Il se sentait capable de se juger lui-même. Ceci ne veut pas dire qu'il fût facilement satisfait de lui. Tout au contraire, et s'il se comparait à d'autres, ce n'était pas pour se mettre en pensée au-dessus d'eux, car il cherchait plus haut que lui son point de repère. « C'est toujours un grand sujet d'étonnement pour moi, déclarait-il, de rencontrer unies la joie et la médiocrité, car comment se méprendre sur le rang infime qu'on occupe dans l'échelle des intelligences, sur sa propre obscurité, sur l'ignorance où l'on est plongé à l'égard de toutes les sciences ; il suffit d'ouvrir un livre pour sentir qu'on n'est rien. Ce qui a été dit et écrit sur chaque point de la science est infini ; la sagacité, la profondeur des maîtres est écrasante. Peut-on s'humilier assez devant le génie ? Il faut admirer, admirer et mourir de jalousie, j'entends cette jalousie qui rend digne d'égaler le dieu alors même qu'on n'en est pas ca-

(1) Lettre à Lafenestre, du 7 septembre 1865.
(2) *Journal intime.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

pable (1). » Cette tonique et féconde humilité, qui ne détruit pas l'ambition de bien faire, mais qui plutôt la stimule, c'est la modestie de Sully Prudhomme, et c'est la modestie elle-même, si la modestie n'est, au sens propre du terme, autre chose que la juste conscience de ses forces et l'appréciation mesurée de son talent. C'est cette modestie qui lui faisait, à toutes les époques de sa vie, accueillir avec reconnaissance et provoquer au besoin les critiques des juges qu'il croyait compétents et sincères. En 1869, au moment où il préparait pour l'impression le manuscrit des *Solitudes*, il écrivait à Lafenestre, de Nice où il passait l'hiver : « J'ai reçu hier au soir ta précieuse lettre, et cette nuit même j'ai fait les corrections et suppressions indiquées. Vous reconnaîtrez [ce *vous* s'adresse à Lafenestre et aux autres amis qui sont nommés plus loin] à ma docilité, parfois un peu héroïque, le cas que je fais de vos critiques. J'ai disposé mes corrections de manière que tu n'aies pas besoin de les recopier ; tu n'auras qu'à les couper et à les coller au manuscrit avec des pains à cacheter ou de la gomme. Je te demande mille fois pardon des ennuis que je te donne ; je sais combien tout ce tripotage est ennuyeux. Que tu as été gentil d'y mettre tant de célérité et de dévouement ! Je te prie de remercier bien chaudement de ma part Theuriet, Monod, Gaston Paris. Vous êtes de bons amis et je vous dois infiniment. » Sa docilité pouvait être « héroïque » ; elle n'était pas aveugle. « Un mot encore, ajoutait-il à la fin de sa lettre. Je supprime le mot République parce qu'il détonne dans une pièce où il n'y a que des sentiments généraux. C'était un pétard. Mais je suis surpris que la République proposée comme *idéal* (*croire* à la République) ait mérité le rire de Gaston ; je n'accepte sa critique qu'au point de vue littéraire(2)». Et s'il laissait éplucher ses vers, il épluchait à son tour volontiers ceux des autres, non pas par esprit de revanche, mais parce qu'il pensait que la franchise en pareille matière pouvait rendre service et qu'elle était un devoir entre amis. « Je te renvoie ton remar-

1) *Journal intime*.
(2) Lettre inédite, du 23 février 1869 ; communiquée par M. Pierre Lafenestre.

quable poème, écrivait-il à Lafenestre à une date que je ne puis préciser. Je n'y ai relevé que des vétilles : Mains *pâles* ; cette épithète n'est pas bien justifiée. — *Expient* ne peut pas entrer dans un vers parce que le *ent* final n'est pas purement explétif comme dans *ils étaient* ; l'*e* de *expient* fait partie intégrante de la racine du mot. Mais je sais que tu n'admets pas cette différence. Moi, j'aimerais mieux me faire couper la main droite que de mettre *expient* dans un vers (1). » Et il continue à faire le regrat-teur de syllabes avec autant de rigueur que le vieux Malherbe, mais infiniment plus d'aménité.

III

Ses idées sur l'art ne livrent pas tous les secrets d'un artiste. Ses goûts parlent aussi très clairement, et plus clairement encore ses répugnances. Dis-moi qui tu n'aimes pas, et je te dirai qui tu es. Sully Prudhomme n'aime pas les comédies et n'aime pas les romans, — bien qu'on trouve dans sa correspondance un projet de roman et un projet de comédie. Il ne les aime pas, et il sait très bien pourquoi : c'est parce qu'il est philosophe. « Le variable m'est indifférent; créer une scène, faire vivre tel ou tel individu, lui faire prendre sa canne, l'habiller, le faire asseoir, je trouve cela piteux, misérable. J'aime bien mieux prendre l'essence d'une passion, d'une douleur, indépendamment de toute aventure, et chercher la cadence, le rythme qui en est l'éternel et nécessaire accompagnement. Le *contingent* m'est odieux. Il m'est devenu impossible de lire un roman,et je ne vais pas au théâtre parce qu'on y substitue maintenant l'intrigue au caractère. Les *faits* ne m'intéressent pas : ils ne sont que la floraison des causes, seules essentielles (2). » En poésie il ne goûtait pas du tout la description, chère à la plupart des poètes de son époque. Il estimait Jean Ai-

(1) Lettre inédite, du 3 juin, sans millésime ; communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(2) *Journal intime.*

card ; mais des pièces comme la *Cigale*, l'*Aire*, les *Tambourinaires*, paysages, scènes, types de la Provence, ne lui causaient aucun plaisir « J'ai trouvé là beaucoup de couleur et de conscience, écrivait-il à sa correspondante ; mais je ne puis que me ranger à votre sentiment pour ce qu'on peut trouver de trop minutieux et de moralement vide à ce genre pittoresque (1). » Il l'avait pourtant pratiqué autrefois, ce genre. Mais on a pu s'en apercevoir par l'analyse des *Croquis italiens*, la description est presque toujours pour lui l'occasion d'exprimer une réflexion ou de mettre en valeur une idée, et on n'a pas de peine à croire que la réflexion ou l'idée l'ait, en général, plus intéressé que la description.

Ses jugements sur les écrivains de son temps et de l'époque immédiatement précédente, — je parle de ceux qu'il énonce dans sa correspondance, où il parle à cœur ouvert, et non dans ses écrits publics, où il se garde de heurter les opinions traditionnelles et de déranger les classements établis, — ne sont pas en général très favorables. Il n'a pas l'admiration superstitieuse : « le Sachem du Romantisme » ne lui en impose pas autant qu'à Théophile Gautier.

Combien la mélancolie hautaine, poseuse, et le style apprêté de Chateaubriand sont passés de mode ! Quand on pense à l'énorme popularité dont il a joui et au peu qui lui en reste, on reconnaît que la sincérité seule assure la durée des œuvres, parce que la sincérité est le gage de la vérité des sentiments, qui seule a son prix dans tous les temps. Cette lecture m'enseigne que l'imagination, si riche qu'elle soit, ne suffit pas à soutenir un ouvrage ; elle est trop factice, trop sujette à subir les excitations passagères d'une époque, pour agir sur les hommes des époques suivantes ; ce qui a paru autrefois sublime ou touchant ne vous semble plus que déclamatoire ou précieux ; l'imagination s'était substituée à l'honnête expression des sentiments vrais. Les œuvres qui ne sont point belles par autre chose que le style restent comme des monuments littéraires dont l'intérêt est surtout historique. On admire le style de Chateaubriand, mais il me semble que rien d'important pour l'intelligence n'est demeuré de tous ses écrits, rien non plus de cher au cœur (2).

Il semble que Chateaubriand lui ait été particulièrement peu sympathique. Il le jugeait brillant et superficiel : « Je me méfie des penseurs sublimes, disait-il ; j'estime davantage les penseurs

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

profonds ; la pensée est plus difficile en profondeur qu'en élévation ». Et il ajoutait entre parenthèses : « Chateaubriand et Newton (1) ». On estimera sans doute qu'il y a quelque injustice à comparer entre eux des esprits qui avaient l'habitude de se mouvoir dans des plans si différents. En réalité, ce n'était pas deux hommes de génie, mais deux fonctions de l'intelligence humaine que Sully Prudhomme opposait l'une à l'autre et entre qui il établissait une hiérarchie. C'est la science qu'il mettait délibérément et par définition au-dessus de la littérature.

Certainement, disait-il, la littérature a produit des ouvrages merveilleux, mais je vous avoue que c'est par l'expression de la vérité qu'elle me semble le plus digne d'intérêt ; les ouvrages de science sont, à mes yeux, bien supérieurs aux œuvres d'imagination ; je ne connais pas une œuvre littéraire qui approche pour moi des découvertes de Newton. Il y a un abîme, à mes yeux, entre la valeur d'une invention poétique et celle d'une invention scientifique. *L'Iliade* et l'*Odyssée* ne me paraissent être que des jeux d'enfant, comparés à la découverte du carré de l'hypoténuse et de la rotation de la terre... Oui, en vérité, des littérateurs qui ne sont que littérateurs me semblent des enfants auprès des savants. Il n'y a peut-être pas dans toute l'œuvre de Hugo une seule beauté aussi sublime que le calcul de Le Verrier assignant sa place dans le ciel à une planète inconnue. Mais je sens que je suis peut-être injuste et inexact en prêtant à tout le monde l'amour de la vérité qui, chez la plupart, est bien inférieur à l'amour de la beauté. C'est que je ne suis pas assez artiste... (2).

Il n'était pas assez artiste... Je dirais plutôt qu'il n'était pas assez purement artiste. Je me borne pour le moment à enregistrer l'aveu, et je m'empresse d'ajouter qu'il avait trop de goût et de sentiment pour ne pas admirer les beaux vers qu'il lui était donné de lire. J'ai déjà eu l'occasion de citer un témoignage, emprunté à son *Journal intime* de 1862, de son admiration pour Victor Hugo (3). Il n'est pas difficile, en parcourant ses lettres, d'en recueillir quelques autres. Ce n'est pas qu'il partageât absolument la religion littéraire, l'espèce d'idolatrie que l'exilé de Guernesey inspirait aux jeunes poètes du second Empire. Il conservait la liberté de son jugement ; et, dans l'œuvre touffue du maître, il se réservait le droit de choisir. « Je lis délicieusement

(1) *Journal intime : Pensées.*
(2) *Lettres à une amie.*
(3) Voir le premier chapitre.

certaines choses de Hugo, écrivait-il à Lafenestre en 1865, non sans pester quelquefois contre les inégalités brutales de ce terrible esprit (1).» Il lui arrivera même, une dizaine d'années plus tard, de se montrer plus sévère : « Combien de vieilleries, s'écriera-t-il, dans les ouvrages les plus admirables de Hugo ! Comme la jonglerie et la mascarade romantiques y apparaissent aujourd'hui puériles et menteuses (2). » L'œuvre du poète qui lui paraissait la plus assurée de vivre, c'était, nous le savons déjà, la *Légende des Siècles*. « La *Légende des Siècles*, continuait-il dans la lettre à Lafenestre que j'ai citée plus haut, contient la plus riche expression de sa verve poétique ; on y trouve des accents qui ne sont qu'à lui, une franchise sans égale qui, jointe à la justesse, a l'air de se passer d'art. Mais au fond il n'y a pas de plus grand art que d'être sincère, quand on sent juste. » Mieux qu'à Hugo, même au Hugo de la *Légende des Siècles*, cette formule aurait convenu à Musset, dans les endroits du moins où Musset consent à dépouiller les oripeaux romantiques dans lesquels il s'est drapé plus théâtralement encore que son illustre aîné, et à mettre à nu son cœur. C'est pour cette raison, sans doute, que Musset était le poète préféré de Sully Prudhomme. Je n'ai pas trouvé, dans ses notes et dans sa correspondance, de jugement en forme sur l'auteur des *Nuits*. Mais après avoir mis en lumière, comme je l'ai déjà fait et le ferai encore, la dépendance où, à ses débuts, il était manifestement de lui, il me suffira peut-être, pour donner la mesure de ses sentiments, de transcrire une ligne d'une lettre adressée à Lafenestre en 1865. Elle exprime sous une forme familière et vive une impression qu'on devine profonde. Sully, fort en peine, comme tous les débutants, de placer sa copie, était allé voir Charpentier, qui avait été, on le sait, l'éditeur de Musset. « Il m'a retenu fort longtemps, mande-t-il à Lafenestre. Il parle de Musset avec des larmes de crocodile ; mais on ne croque pas un Musset deux fois dans sa vie (3). » Nous rencontrerons encore, en étudiant l'art de Sully Prudhomme, d'au-

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(2) *Lettres à une amie.*
(3) Lettre inédite, du 20 septembre 1865, communiquée par M. Pierre Lafenestre.

tres preuves de cette prédilection, qui n'est pas si surprenante qu'elle peut le paraître tout d'abord ; car si l'érudition philosophique de Musset, — telle qu'elle se révèle dans un passage célèbre de l'*Espoir en Dieu*, — était de nature à faire sourire Sully Prudhomme en tant que philosophe, l'analyste sentimental qu'il y avait en lui trouvait son compte aux intuitions vives et profondes de son poète favori sur les choses du cœur, et à sa parfaite sincérité. Mais pour les romantiques de second ordre, il était sans pitié. Il ne pouvait souffrir Jules Janin. « Il y a peu de blagueurs, déclarait-il, qui me soient plus antipathiques ; il n'en est pas de plus vain, de plus vide avec plus de prétention (1). » Les lecteurs de *L'Ane mort et la Femme guillotinée*, à supposer qu'il s'en trouve encore, diront si ce jugement leur paraît dépasser les bornes d'une juste sévérité.

IV

Parmi ses contemporains, celui pour qui Sully Prudhomme a la plus grande considération est Taine. Le penseur le satisfait et l'écrivain le séduit. Lorsqu'en 1874, Taine se vit préférer Caro aux élections académiques, Sully Prudhomme en fut indigné. « Voilà Taine exclu de l'Académie en faveur de Caro ! c'est un signe des temps. Quelle pitié (2) ! » Il avait fait sa connaissance depuis longtemps déjà par l'intermédiaire de Gaston Paris. Il s'était rencontré avec lui à Luchon en juin 1872, et leurs relations étaient devenues plus intimes. « J'ai heureusement trouvé ici Taine qui paraît m'avoir pris en sympathie. Nous taillons des bavettes philosophiques qui durent volontiers trois heures, mais je crains de les multiplier ; le prix du temps pour un tel homme m'oblige à la discrétion. Je lui ai parlé de mes études ; il les juge très difficiles et très fatigantes. J'ai vu avec plaisir que mes rimes ne lui étaient pas inconnues ; il m'a récité la *Grande Ourse* et m'a

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

dit qu'il savait par cœur d'autres sonnets encore, et il a loué la précision du style en termes très précieux pour moi. Vous pensez bien que son témoignage m'a été sensible (1). » Ces relations, qu'il entretenait avec soin, furent un des plus nobles plaisirs de sa vie. Il assistait aux samedis de Mme Taine. Il dînait chez le philosophe, en compagnie de Tourgueneff, de Flaubert, de Renan, de Marc Monnier, de Gaston Paris. Il lui exposait le plan de son poème de la *Justice*, et Taine, de son côté, lui communiquait les épreuves de son ouvrage sur les *Origines de la France Contemporaine*. Sully n'acceptait pas les yeux fermés les idées philosophiques ou les conceptions historiques de son illustre confrère, mais il faisait beaucoup de cas de son jugement littéraire. Il savait que Taine était « un grand, peut-être le plus grand admirateur de Flaubert (2) ». Cette admiration contribua beaucoup à lui inspirer de l'estime pour un écrivain vers lequel il ne se sentait guère attiré. Il s'efforça consciencieusement de le lire et de s'intéresser à lui. « J'ai lu le *Candidat*, qui est une pauvre chose sans le moindre génie. Je suis en train de lire le *Saint Antoine*... C'est une œuvre bien curieuse, qu'on a mal comprise, ce me semble (3) ». Il jugeait Flaubert en toute impartialité. A sa correspondante, qui manifestement goûtait le romancier encore moins que lui, il écrivait :

Nous différons d'opinion sur Flaubert. Son idéal (si l'on peut donner ce nom à son objectif artistique) ne m'est pas plus sympathique qu'à vous, mais je ne puis qu'admirer la précision savante de son style et reconnaître la nouveauté de son point de vue. C'est le poète de la Médiocrité moderne, laquelle n'est pleinement intelligible qu'à un esprit perspicace, capable de bien choisir ses motifs, capable de la sentir, c'est-à-dire d'y opposer un sentiment supérieur de la beauté en toutes choses. Les médiocres ne font aucune différence entre ce qui les occupe et le beau ; il fallait concevoir une haine profonde du vulgaire, et par conséquent un amour amer de l'idéal, pour faire *Madame Bovary*. Un commissaire priseur n'a pas à choisir, il décrit et recense tout ce qu'il a sous les yeux. Flaubert fait plus et mieux ; il *caractérise* par une habile et juste sélection des traits importants. C'est toute la différence de l'art au réalisme (4).

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

L'homme, quand il eut dîné avec lui chez Taine, lui laissa une impression assez mêlée, qu'il analyse longuement dans un passage de lettre qui est bien curieux à citer :

Flaubert a l'air d'un grand et gros cuirassier nonchalant ; il a l'œil doux, d'un bleu agréable, mais comme aviné. Il a dû être beau ; son cynisme est une pose, mais il n'est pas impertinent, il y mêle une certaine bonhomie. Nous avons causé ; il tient par-dessus tout au style, la littérature facile lui fait horreur, il est fort long à travailler ; il place son idéal dans la prose plastique, mais il n'est hostile à aucun idéal pourvu qu'il soit revêtu d'une forme sensible artistique. Le mépris de l'humanité respire dans tout ce qu'il dit ; il a dit devant moi que la découverte d'une turpitude humaine lui cause autant de plaisir que *si on lui donnait de l'argent* ; singulière expression d'un sentiment non moins singulier. Le contraste entre son culte pour le beau style et certaines crudités de mots est pénible. Il m'a dit qu'il ne trouvait pas quatre prosateurs sachant leur métier, tandis qu'il y a chez les rimeurs, même secondaires, une science complète de la poétique. Mes vers lui plaisent (pouvait-il me dire autre chose ?). Il me l'a dit dans un coin en me pressant la main et m'a donné son adresse. Marc Monnier m'a rapporté que je lui ai été sympathique. En quoi ? cela m'intrigue. Peut-être a-t-il été touché de mon souci des épithètes justes. Il n'en faudrait pas davantage (1).

En dépit de la modestie, très réelle, de Sully Prudhomme, ces flatteries, assez banales entre gens de lettres, ouvraient son cœur à l'indulgence ; elles lui inspiraient un vif désir de trouver avec son interlocuteur un terrain d'entente ; à défaut d'autre chose, leur goût commun pour la précision du style les rapprochait. Avec un esprit comme A. Dumas fils, il ne se découvrait pas le moindre point de contact. Aussi le jugeait-il durement. « Je viens de lire l'*Homme-Femme* de Dumas, écrivait-il en 1872. A côté de plusieurs observations de mœurs très justes et très profondes, j'y ai trouvé de telles niaiseries philosophiques que j'en suis resté stupéfait. Se peut-il qu'on soit si plein d'esprit et si dénué de sens critique ? Il prétend que le mari peut tuer sa femme adultère (ce qui est soutenable), mais qu'il le peut uniquement parce qu'elle descend des enfants de Caïn qui sont nés, dit-il, très probablement du commerce de ce meurtrier avec les premières femelles des singes, d'où le germe de licence qu'on trouve dans la femme adultère leur descendante. Je n'exagère pas, lisez cela (2). » De Baude-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*

laire, qui n'était pas encore monté, il est vrai, à ce pinacle où l'a porté l'enthousiasme des dernières générations du XIXe siècle, et qui n'exerçait d'influence à cette époque que sur quelques écrivains d'avant-garde, il ne faisait pas grand cas. « Vous me demandez mon impression sur Baudelaire, écrivait-il en 1871 à sa correspondante : je le juge à peu près comme vous. Il a fait des riens étranges par tempérament et un peu par dépit. Pour apprécier la singularité de son talent, il faut pouvoir comparer les œuvres de ses élèves aux siennes ; on voit combien il est difficile d'inventer le mysticisme, et qu'il est nécessaire d'en avoir en soi le germe pour y réussir. Je n'insiste pas sur une critique à laquelle je ne me suis pas du tout préparé (1). » Il est bien évident qu'il n'avait jamais fait des *Fleurs du Mal* sa lecture favorite. La perversité ne l'attirait guère, et il détestait toute affectation. C'est dire si la littérature de Barbey d'Aurevilly était faite pour lui plaire. Quant à la personne du « connétable », elle lui inspirait avant de le connaître un certain effroi. Il faut dire, pour expliquer ses préventions, qu'il avait quelque motif de se plaindre de lui. « Barbey d'Aurevilly, disait-il en 1867 dans une lettre à Lafenestre, a fait dans le *Nain jaune* un article sanglant sur le *Parnasse Contemporain* ; il me traite fort mal et fait des plaisanteries sur mon nom. C'est la première fois qu'on m'abîme : je n'ai été sensible qu'à la méchanceté de la forme (2). » En 1879, il fut question de les réunir chez un ami commun. « Je vais tout à l'heure aller déjeuner chez Hayem, où je dois voir Barbey d'Aurevilly, et je ne clorai ma lettre que plus tard, pour pouvoir, si j'en ai le loisir, ajouter quelques mots sur ce déjeuner. Je ne me propose nullement de conquérir ce critique ; la question religieuse nous sépare à tout jamais, et, du reste, la bizarrerie de son esprit est trop connue pour que sa désapprobation soit dangereuse. » Et, en post-scriptum, il ajoute : « Barbey d'Aurevilly n'est pas venu (3). » Déconvenue et soupir de regret ? je ne le crois guère : plutôt soupir de soulagement.

(1) *Lettres à une amie.*
(2) Lettre inédite, communiquée par M. Pierre Lafenestre.
(3) *Lettres à une amie.*

V

L'inventaire des idées et des goûts littéraires de Sully Prudhomme nous permet déjà de pressentir les principes qui l'ont dirigé dans le choix de ses procédés techniques. On ne sera pas surpris qu'un esprit réfléchi et consciencieux comme le sien, rompu à la méthode scientifique et à l'argumentation philosophique, ait dès la première heure attaché un prix tout particulier à la composition. Si on l'en croit, c'est en 1862 qu'il aurait eu la révélation de ce qu'est une œuvre bien composée. Le vendredi 3 octobre, il écrit dans son *Journal* : « N'oublions pas, ce matin, lecture de vers à Ruffin ». — Alfred Ruffin avait été au Lycée Bonaparte, dans la classe de M. Deltour, son « premier émule » en poésie ; c'est à lui qu'il devait dédier, en 1886, le *Prisme*, « comme au plus incorruptible des juges ». — « Il a le goût sûr et le génie de la composition. Ce n'est que de cette année que je compose. » — Encore s'accusera-t-il un peu plus loin de composer mal.— « Unité, sobriété, propriété des comparaisons, tout est là. » A force de réfléchir sur ces points, il avait fini par se faire une poétique à son usage, dont le sommaire remplit plusieurs pages du *Journal* de janvier 1864. Cette poétique comporte « un principe esthétique capital, l'unité de composition », et des vues sur « le vrai moyen d'expression » qui est « la propriété absolue des termes ». Pour le moment je me bornerai à résumer ce que Sully Prudhomme entend par « l'unité de composition ».

La composition est une, ou, plus simplement, il y a composition quand tout dans l'œuvre concourt à un effet unique par la justesse parfaite des comparaisons et leur sobriété. Certaines comparaisons sont plus riches qu'on ne voudrait et introduisent des vues nouvelles qui apportent des distractions à l'esprit en détruisant l'unité d'effet ; donc simplicité extrême de la comparaison, et ce n'est pas pauvreté, c'est force et vérité. Ajoutons à cette qualité des comparaisons ce qui est plus important encore pour la composition, à savoir le rapport des idées accessoires à l'idée principale ; celles-là doivent affluer à celle-ci, comme les ruisseaux aux rivières et les rivières aux fleuves (1).

(1) *Journal intime.*

Dans l'œuvre de tout artiste, il distinguait trois moments, qu'il faisait sentir par l'image suivante :

Le travail du modeleur est triple : il cherche d'abord l'attitude de son personnage, travail de composition ; puis il étudie la représentation naturelle, anatomique, des membres, travail d'expression spéciale (l'expression d'ensemble doit résulter de celle-ci, mais surtout de la composition) ; enfin il polit et achève l'ébauche de façon que la glaise soit nette, pure et lisse comme un bronze, travail un peu mécanique, mais qui sera toujours un besoin pour l'artiste élégant. J'applique cette distinction aux œuvres littéraires. Le corps humain est un excellent modèle d'unité ; il ne s'y rencontre pas de posture qu'on ne sente dans toutes les parties et jusque dans les extrémités ; aussi est-il un incomparable organe d'expression. Il faut que toute œuvre soit un homme, harmonieuse comme un visage. Je ne veux plus que cette image m'abandonne ; elle sera ma règle et mon modèle (1).

Ces principes, que Sully Prudhomme a développés longuement dans son livre sur l'*Expression dans les Beaux-Arts*, dominent toute son esthétique. Voyons dans quelle mesure il les a appliqués.

Et d'abord trouve-t-on dans ses recueils de poésies, considérés dans leur ensemble, cette unité de composition qui est, selon lui, la loi essentielle de l'œuvre d'art. Il n'est pas question d'exiger d'un poète lyrique qu'il noue d'un lien apparent et rigide chacun des morceaux qui ont été écrits au hasard de la fantaisie et sous l'inspiration du moment. Cependant, — et les moindres versificateurs le savent, — un recueil de poésies gagne singulièrement à offrir, avec la variété qui repose l'attention, l'unité qui la fixe, et l'harmonie qui satisfait l'esprit. A plus forte raison, les grands poètes ne l'ont-ils pas ignoré. Qu'on examine seulement à ce point de vue les *Contemplations* ou *La Légende des Siècles*, et même l'*Art d'être grand-père* ou les *Quatre vents de l'Esprit*. Ce souci n'était pas étranger à Sully Prudhomme. Nous l'avons déjà vu, en 1869, remanier la disposition des *Stances et Poèmes*, en vue de donner à son recueil de début, sinon une unité parfaite, du moins un classement plus raisonné et une ordonnance moins confuse. Dans les *Solitudes*, au contraire, après avoir très heureusement disposé, entre la *Première* et la *Dernière solitude*, les pièces qui présentaient

(1) *Journal intime.*

cette idée de la solitude morale sous tous ses aspects, il en a gâté la composition en intercalant ultérieurement entre l'*Agonie* et la pièce finale une dizaine de morceaux qui n'ont pas un rapport très étroit avec le sujet général. La composition est encore plus lâche dans les *Vaines Tendresses*, à telles enseignes que le poète a pu insérer çà et là, après coup, une douzaine de pièces qui ne figuraient pas dans l'édition originale. Je ne parle pas du *Prisme*, où il y a classement plutôt que composition. La véritable réussite de Sully Prudhomme, à ce point de vue, c'est l'organisation du recueil des *Epreuves*. Il est entièrement composé de sonnets dont aucun, pris en soi, ne dépend des autres, mais qui sont si heureusement groupés que leur suite se développe comme sur un plan tracé d'avance. Les quatre séries entre lesquelles ils sont répartis : *Amour*, *Doute*, *Rêve*, *Action*, marquent la progression naturelle des sentiments du poète ; il les a disposées selon la courbe de sa vie, qui est, pense-t-il, la courbe de toute vie humaine :

car les hommes entre eux
Sont en cela pareils, qu'heureux ou malheureux
Ils ont pleuré d'amour et pensé sans connaître,

Qu'ils ont au moins perdu vingt printemps à rêver,
Et qu'enfin tous un jour ont voulu se lever,
Et semer quelque chose avant de disparaître (1).

Il l'avait voulu ainsi, et il se demandait non sans quelque inquiétude si son dessein serait compris. « Chacun reconnaîtra-t-il dans son âme les quatre phases auxquelles j'ai assisté dans la mienne ? Ai-je suffisamment reproduit ce drame de la vie intérieure ? Ne verra-t-on pas seulement dans ce livre une suite de sonnets faits au hasard et tant bien que mal assortis ? (2) » Noble tourment de l'artiste, qui cherche à mettre de l'unité et de l'harmonie là même où les lecteurs ne sont pas accoutumés à en trouver et peut-être n'en chercheront point !

A plus forte raison s'est-il appliqué, dans ses grands poèmes,

(1) *Les Epreuves* : *Au lecteur.*
(2) *Lettres à une amie.*

à donner à sa pensée une unité rigoureuse. Mais ici ce qui doit retenir particulièrement notre attention, c'est le soin avec lequel la construction de chaque poème est adaptée à la nature du sujet traité et rend pour ainsi dire sensible la disposition d'esprit de l'auteur et le mouvement de la pensée. La composition symétrique des *Destins* marque à elle seule le souci de tenir la balance égale entre l'optimisme et le pessimisme, et prépare le lecteur à admettre l'exacte équivalence des deux conceptions du monde que le poète a successivement exposées. Dans la plupart des « veilles » de la *Justice*, la forme dialoguée, avec ce qu'a d'un peu monotone l'alternance invariable des quatorze alexandrins du sonnet et des seize octosyllabes qui leur donnent la réplique, peint admirablement le combat obscur que se livrent dans le champ clos de la conscience humaine la raison nourrie des plus récentes doctrines philosophico-scientifiques et les intuitions du cœur. Mais dans les dernières parties, lorsque le sentiment reprend ses droits, un élan lyrique venant du fond même de son être exalte la pensée du poète. Dans le *Bonheur*, où il n'y a point discussion d'idées, mais seulement aspiration à une vie meilleure et imagination d'un monde plus beau que le nôtre, c'est par larges tableaux que Sully Prudhomme procède : visions enchanteresses que trouble par intervalles, avant de les dissiper tout à fait, la plainte qui monte de la terre des vivants. Son accent de plus en plus désolé, de plus en plus déchirant, marque les étapes de cette lente gradation par laquelle le poète nous amène à concevoir d'abord, puis à désirer et à attendre le suprême sacrifice de Faustus et de Stella, leur renonciation totale à un bonheur sans joie. Et le poème du *Zénith* n'est-il pas soulevé d'un bout à l'autre par un mouvement unique, comme une ascension continue et vertigineuse dans les hauteurs du ciel et les régions de l'idéal ? On peut regretter que l'auteur ait dépensé ce sens de l'art à des œuvres auxquelles il n'a pas toujours su donner la vie. Encore est-il juste de reconnaître la beauté de son effort et de le louer, même s'il est demeuré en partie infructueux.

VI

De ces vastes entreprises, trop vastes peut-être, si on en revient aux courtes poésies qui ont fondé la gloire de Sully Prudhomme, on s'apercevra qu'une partie, et non la moindre, de leur originalité et de leur charme réside dans le talent avec lequel elles sont composées. Ce n'est pas du premier coup que le poète est arrivé à trouver sa forme propre. A ses débuts, nous le savons, il était, au moins en ce qui concerne l'art, sous l'influence d'Alfred de Musset. Il se gardait, étant naturellement discret et mesuré, de tomber dans la déclamation, où l'imitation trop exacte de son modèle aurait pu le conduire. Mais il lui empruntait l'ampleur manifestement oratoire du style et de la composition. Il ne s'en cachait nullement, au contraire. « Il faut aussi, écrivait-il en 1862 à Lafenestre, que j'arrive à *composer* ; un poème un peu étendu est une marque de puissance dont votre *Pasquella* [c'est l'œuvre que Lafenestre avait cette année même rapportée d'Italie] m'a toujours laissé fort jaloux. L'émulation, je le vois, me fera commettre quelque *Henriade* aux petits pieds (*sic*). Pour le moment, je cherche la loi d'ascension qu'il convient d'imposer à l'intérêt dans une œuvre longue ; il y faut des réserves adroites, des suspensions qui sont tout un nouvel art. Musset en avait le secret, mais il n'en a pas fait de larges applications (1). » Comment après avoir tenté lui-même ces « larges applications », et non sans succès, dans ses premiers *Poèmes*, dans le *Joug*, dans l'*Amérique*, et dans sa véhémente mercuriale à l'auteur de *Rolla*, s'est-il réduit à enfermer en quelques quatrains octosyllabiques un sentiment, une pensée, une image, volontairement dépouillés de tous les artifices que les poètes romantiques avaient, chez nous, trop souvent empruntés à l'éloquence ? On a été frappé des rapports qu'il semble y avoir à cet égard entre la poésie de Sully Prudhomme et la poésie de Heine. On a pensé que celui-là avait pu s'inspirer de

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Pierre Lafenestre.

celui-ci. Gaston Paris, qui était en position de bien connaître les choses, l'a formellement nié (1). Il n'y a pas lieu de croire que Sully Prudhomme se soit appliqué à imiter Heine. Mais d'un écrivain à un autre, l'influence ne s'exerce pas seulement sous la forme directe. Dans les années soixante, Heine était chez nous, comme le constatait Sainte-Beuve, fort à la mode. Lui et Musset étaient « poussés très haut » (2). Dans le groupe des Parnassiens que fréquentait Sully Prudhomme, personne n'ignorait l'*Intermezzo*. Plusieurs lui empruntaient des thèmes poétiques ; certains entreprenaient de le mettre, d'un bout à l'autre, en vers. Or « quel est le sujet de l'*Intermezzo* ? » pour reprendre la question même que posait Gérard de Nerval quand il le présenta en 1848 aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. « Une jeune fille d'abord aimée par le poète et qui le quitte pour un fiancé ou pour tout autre amant riche et stupide. Rien de plus, rien de moins: la chose arrive tous les jours (3). » Elle était arrivée, on s'en souvient, à Sully Prudhomme. Il n'est pas impossible que l'analogie des situations ait entraîné l'analogie des sentiments, et l'analogie des sentiments l'analogie de la forme. Lui aussi, Sully Prudhomme « de ses grands chagrins fit de petites chansons (4) ». D'imitation proprement dite, il n'y a pas trace dans ses vers. M. Louis P. Betz, qui a étudié de très près l'influence de Heine sur les Parnassiens (5), n'en signale aucune. J'y ai regardé après lui, et je n'ai rien trouvé non plus, rien du moins qui soit décisif. Mais il ne me paraît pas certain que Sully eût songé à écrire les stances de la *Vie intérieure*, celles surtout de *Jeunes Filles* et de *Femmes*, si la forme du *lied* n'eût été à ce moment même, et sous l'influence incontestable de l'*Intermezzo*, la forme de la poésie élégiaque et amoureuse employée de préférence par ces amis ou ces émules de notre poète qui avaient nom Mendès, Coppée, Valade et Mérat.

(1) *Penseurs et Poètes* : *Sully Prudhomme*.
(2) Lettre à M. Charles Berthoud, du 6 janvier 1867 (*Premiers Lundis*, t. II, p. 259).
(3) Gérard de Nerval, Notice sur l'*Intermezzo* (Revue des Deux-Mondes du 15 septembre 1848).
(4) *Intermezzo*, XXXI.
(5) Louis P. Betz, *Heine in Frankreich*, Zurich, 1895.

Quoi qu'il en soit, ce terme de *lieder* caractérise à merveille la plupart des pièces contenues dans les *Stances*, dans les *Solitudes*, dans les *Vaines Tendresses* ; tout au moins il leur convient beaucoup mieux que les dénominations traditionnelles de la poésie française : élégie, odelette, chanson ou romance. Certes, Sully Prudhomme est avant tout un poète élégiaque. Il a lui-même revendiqué ce titre, avant de s'en dégoûter ; et si l'on entend par romance une courte pièce de vers destinée à être mise en musique et ornée d'un refrain, il y a des « romances » dans l'œuvre de Sully Prudhomme, comme il y en a dans l'œuvre de Victor Hugo ; il y en a même d'exquises. Qui n'a entendu chanter : *Ici-bas tous les lilas meurent*, ou : *Ah si vous saviez comme on pleure de vivre seul et sans foyers...* ? Mais ni le terme de chanson qui, il faut bien en convenir, s'est singulièrement vulgarisé et rabaissé de Ronsard à Béranger ou à Maurice Boukay et de *Mignonne, allons voir si la rose* au *Dieu des Bonnes gens* ou aux *Stances à Manon*, ni celui d'odelette, où il y a, à un moindre degré, quelque chose de l'enthousiasme et de l'ardeur qui animent l'ode, ne peuvent servir à désigner ces petites compositions sentimentales qui portent en elles-mêmes, pour une oreille sensible à l'harmonie du vers, une musique que la collaboration de nul maëstro ne saurait leur ajouter. Je reviendrai sur la valeur rythmique ou sonore des vers de Sully Prudhomme. Pour l'instant je n'étudie que ses procédés de composition, et parmi ceux-ci je mentionnerai seulement le plus original : le retour, à la fin du minuscule poème, de la stance par laquelle il a débuté. Tantôt, comme dans les *Yeux* (1), c'est le moyen d'opposer affirmation à affirmation, avec la rigueur que donne au contraste l'emploi des mêmes rimes, des mêmes formes de style modifiées seulement dans la mesure où il est nécessaire pour leur faire exprimer deux idées directement opposées. Tantôt comme dans l'*Ame* (2), c'est une exacte reprise qui atteste la foi indestructible du poète à notre nature spirituelle, en dépit de toutes les objections qu'on peut leur opposer. Tantôt c'est un

(1) Voir chapitre III, p. 62-63.
(2) Voir même chapitre, p. 62.

simple rappel qui découvre tout à coup entre deux objets que le hasard d'une impression fugitive a réunis dans la pensée de l'auteur, des liaisons inattendues et des rapports profonds :

Le long du quai, les grands vaisseaux,
Que la houle berce en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent.

Et ce jour-là, les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux (1).

L'art de la composition n'est pas moins délicat et savant dans l'autre forme poétique que Sully Prudhomme a maniée avec une prédilection visible : le sonnet. Le sonnet, en raison de sa forme fixe et de son étendue limitée, exige un grand effort non seulement pour concentrer la pensée, mais pour l'organiser et la répartir entre les quatre éléments métriques, les deux quatrains et les deux tercets, qui constituent le poème. De l'un à l'autre de ces groupes, il n'y a guère d'enjambement possible ; chacun d'eux est dans une certaine mesure indépendant des autres, mais en même temps il doit leur être étroitement uni par le développement du sens. Il n'y a place ici ni pour les transitions ni pour le remplissage ; la construction d'une œuvre aussi sobre et nette n'admet ni mortier ni crampons, rien que des pierres lisses, qui ne peuvent tenir les unes sur les autres qu'à la condition d'être taillées avec le plus grand soin et ajustées avec une extrême précision. Sully Prudhomme a dressé un grand nombre de ces petites pyramides dont il excelle à fleurir le sommet d'une gracieuse image ou l'illuminer d'une pensée profonde. Je citerai seulement, entre cent autres, comme un morceau d'une composition parfaite, le beau sonnet des *Vaines Tendresses* intitulé *l'Etranger* :

(1) *Stances et Poèmes* : *Le long du quai.*

Je me dis bien souvent : De quelle race es-tu ?
Ton cœur ne trouve rien qui l'enchaîne ou ravisse,
Ta pensée et tes sens, rien qui les assouvisse :
Il semble qu'un bonheur infini te soit dû.

Pourtant quel paradis as-tu jamais perdu ?
A quelle auguste cause as-tu rendu service ?
Pour ne voir ici-bas que laideur et que vice,
Quelle est ta beauté propre et ta propre vertu ?

A mes vagues regrets d'un ciel que j'imagine,
A mes dégoûts divins, il faut une origine :
Vainement je la cherche en mon cœur de limon ;

Et moi-même étonné des douleurs que j'exprime,
J'écoute en moi pleurer un étranger sublime
Qui m'a toujours caché sa patrie et son nom.

Cette réussite il l'a renouvelée soixante-deux fois de suite dans ce recueil des *Epreuves*, exclusivement composé de sonnets, où l'art le plus souple et le plus fin se joue de l'inflexibilité du rythme, et à sa monotonie apparente impose une continuelle variété. Non seulement au point de vue de la facture du vers et de l'observance des règles métriques, mais au point de vue de l'habileté de l'agencement, de l'équilibre de la composition, de l'aptitude à se mouvoir dans les bornes étroites qui lui sont imposées, et, tout en s'y contenant exactement, à ouvrir à l'imagination et au rêve une perspective indéfinie, Sully Prudhomme est un de nos meilleurs sonnettistes. Sa place me paraît marquée, et dans ma pensée ce n'est pas un médiocre éloge, entre l'auteur des *Regrets* et celui des *Trophées*, entre Joachim du Bellay, auquel à de certains égards il ressemble, et José-Maria de Heredia, qui fut son ami.

CHAPITRE X

L'ART DE SULLY PRUDHOMME : L'EXPRESSION CONCLUSION

I

Les idées de Sully Prudhomme, en ce qui regarde les moyens d'expression dont la poésie, du moins dont sa poésie dispose, ne sont pas moins arrêtées ni moins nettes que ses idées sur la composition. Elles sont du reste contemporaines ; il faut en chercher la substance dans le passage du *Journal intime* de janvier 1864 dont j'ai déjà cité une partie. Le « vrai moyen d'expression », aux yeux du poète, c'est « la propriété absolue des termes ». Il souligne *absolue*. De la propriété naîtra la justesse, et de la justesse, l'élégance.

Ne cherchons pas l'élégance ailleurs que dans la justesse, car, de deux choses l'une, ou nous aurons littéralement exprimé ce que nous sentions, et ce ne sera point par cela qu'il sera superflu, ou nous aurons voulu à cela de plus, et il n'est pas d'ornements étrangers qui puissent servir ce vers essentiel. Le style ne peut valoir mieux que la pensée, car il faut l'un à l'autre, n'est-ce pas ? Et ce qu'il faut, c'est un sentiment qui n'ait pas réalisé d'objet ou de sentiment, qui puisse être ? Une expression, un paroxysme agréables, mais mensongers. Il est vrai que par un long usage, une sorte d'habitude acquise par l'oreille, les mots ont des valeurs propres, certaines la garantes, par leur assemblage, et pouvant entrer à un sens qui n'est rien en soi et qu'ils nous font connaître avec ce qu'on appelle « le génie de la langue ». Ce sens nouveau est vrai cependant ; il est affecté à la musique des langues, à ce point que les beaux poètes sont en grandissime minorité. Un grand poète lyrique n'est pas un grand poète ; Musset, souvent heureux, n'est pas toujours le premier objet par la singulière énergie de l'expression ; Béranger possède en effet un rayon singulier ; Lamartine y a sacrifié la pensée. La supériorité d'un langage consiste dans la parfaite alliance en lui de génie de la langue avec la vérité d'expression. Le plus grand poète est celui qui trouve la note de chaque impression, ne lui soustraire qui elle est et la donne tout entière.

De ce curieux morceau, sur lequel il y aurait beaucoup à dire si on faisait en ce moment autre chose que l'histoire des idées littéraires de Sully Prudhomme, il résulte que pour son auteur le style poétique se compose de deux éléments, l'un expressif, et qui domine ; l'autre musical. Laissons pour l'instant ce second élément de côté. Dans la poursuite de l'expression proprement dite, le souci de la précision conduit à la recherche de la nuance, recherche d'autant plus passionnée et passionnante que le poète analyse ses impressions et sensations, comme aussi celles d'autrui, avec une plus subtile délicatesse. En voici un exemple. Il y a, dans un fragment des *Bucoliques* (1), deux vers qui s'adressent à des colombes, ou à des femmes, ou à des colombes qui dans la pensée du poète sont des femmes. Musset aimait ces deux vers. Un soir, au théâtre, en voyant se balancer devant lui, « sous une tresse noire, un cou svelte et charmant », il les entendit chanter dans sa mémoire :

Sous votre aimable tête un cou blanc, délicat,
Se plie, et de la neige effacerait l'éclat (2).

Un soir, au bal, en regardant « une brune avec de beaux yeux et une chevelure noire, pesante et superbe », Sully Prudhomme s'en souvint aussi, soit directement, soit plutôt, comme il semble, à travers Musset. Mais il ne les goûta pas aussi simplement que lui. « Ces vers de Chénier, écrit-il dans son *Journal*, sont plus gracieux que vrais ; la blancheur de la peau, si tendre, si mate, n'a rien de commun avec la blancheur crue, criante, de la neige. Les poètes ont une palette si pauvre qu'ils s'habituent à l'inexactitude et à la comparaison conventionnelle. Il manque à la palette les nuances ; la langue fournit bien les tons accusés, mais comme leurs dégradations sont infinies, elle ne peut les suivre (3). » Il s'est plaint plusieurs fois de cette difficulté qu'éprouve le poète à exprimer justement ce qu'il veut dire et ce qu'il sent. « La langue

(1) André Chénier, *Œuvres*, éd. Dimoff, I, p. 235.
(2) A. de Musset, *Poésies Nouvelles* : *Une soirée perdue*.
(3) *Journal intime*.

est bien impuissante à rendre toute la pensée ! Je prononce des mots qui sont les signes de certaines idées ; mais quel est le signe de l'état de ma sensibilité au moment où je parle ? Les nuances de la tristesse ou de la joie n'ont pas de noms, et ces sentiments délicats et profonds sont pourtant les canevas où se brodent les idées ; ils en forment comme la lumière et l'ombre (1). » Il l'avait dit en présentant au lecteur ses premiers poèmes :

Mes vrais vers ne seront pas lus (2).

Et je ne sais rien de plus pathétique et de plus touchant que cet aveu, ni qui donne une idée plus complète de la vanité de ce travail littéraire auquel l'écrivain passe sa vie.

Il y consacra la sienne, s'acharnant à la poursuite de cette précision parfaite qui, à son jugement, lui échappait toujours. « J'achève mes *Solitudes*, écrivait-il en 1868. J'éprouve de grandes difficultés à rendre certaines nuances ; et, comme j'y tiens d'autant plus que ce sont des nuances, je me donne beaucoup de mal. Ajoutez à cela que je veux tout dire simplement, et la simplification du style est une complication de la besogne (3). » En 1874, avant la publication des *Vaines Tendresses*, mêmes tourments, même labeur. « Mon bureau a l'air d'une usine, tant j'y suis actif... Avec les efforts que je fais, je devrais produire bien davantage ; mais la production facile n'est pas mon fait, et je ne la comprends pas. Elle suppose dans l'écrivain une chance continuelle dans le jeu de l'expression, ou une négligence peu digne : il faut le génie ou l'absence de scrupules pour aller si vite (4). » Les scrupules, ce n'est pas lui qui en aurait manqué ; et s'il avait regardé les manuscrits de nos grands écrivains de toutes les époques, il aurait compris jusqu'à quel point Buffon a raison, tout au moins en matière de style, de définir le génie une longue patience. Les siens sont quasi indéchiffrables.

(1) *Pensées*, à la suite du *Journal intime*.
(2) *Stances et Poèmes : Au lecteur*.
(3) *Lettres à une amie*.
(4) *Ibidem*.

L'amicale libéralité d'un de ses héritiers littéraires m'a permis d'y jeter les yeux. Je les ai vus ; mais je lui laisse le soin de les décrire. « Dans ces brouillons tatoués de retouches, dit M. Hémon, pleins de mots biffés, surchargés, grattés jusqu'à devenir à peu près indéchiffrables, tout trahit le labeur douloureux d'une composition difficile. » On les trouve mélangés dans de modestes cahiers aux notes de son *Journal intime* et à des esquisses en prose sur des sujets d'ordre philosophique. « En feuilletant ces cahiers, poursuit M. Hémon, on est frappé du contraste matériel que présentent entre elles des pages écrites parfois dans la même journée. Tout ce qui est intime, non destiné à toucher le public, est écrit avec une aisance merveilleuse ; l'écriture court, souple et belle, sans une rature, et le style n'en est parfois que de meilleure qualité. Mais plus loin, qu'il s'agisse d'un essai de dissertation sur tel point de doctrine..., ou du brouillon d'un poème recopié deux ou trois fois avec ses versions différentes et ses multiples retouches, le texte change aussitôt d'aspect ; il devient biscornu, zébré de traits raturant mots ou lignes entières, campé à la diable dans un coin de page..., brouillé parfois jusqu'à tourner au grimoire : un vrai chantier (1) ! »

Il n'y a là rien d'extraordinaire. Le fait se reproduit sur tous les brouillons de tous les grands écrivains, car l'art d'écrire, surtout pour les maîtres, n'est pas un art facile. L'intéressant est moins de le constater une fois de plus que d'examiner dans quel sens ces retouches ont été faites, afin de saisir autant que possible les règles qui ont dirigé le poète dans son travail. La principale, conformément au principe posé par Sully Prudhomme lui-même, est le souci de la justesse. Il s'en est expliqué à propos du *Vase brisé*, qui est une des premières pièces où il ait donné à la forme une attention minutieuse. « Je ne l'ai pas improvisée, dit-il : la feuille où je l'ai écrite était couverte de ratures ; et pourtant il n'en est aucune qui m'ait été suggérée par un sentiment plus triste ; c'est la sincérité même de ma tristesse

(1) Camille Hémon, *Quelques réflexions sur les manuscrits littéraires de Sully Prudhomme* (*Nos Poètes*, n° 3, 15 décembre 1923).

qui m'obligeait à des corrections répétées pour en atteindre l'expression exacte ; la difficulté de rencontrer le mot absolument juste me faisait sentir les moindres nuances qui distinguent les termes, et par conséquent les intimes caractères du chagrin dont je souffrais (1). » Mais à côté de cette règle fondamentale, il y en a d'autres, que l'étude des manuscrits permet de découvrir. M. Hémon a bien voulu, très obligeamment, relever pour moi les variantes d'une des plus belles pièces des *Solitudes*, celle qui est intitulée *le Cygne*. Je vais, non pas les passer toutes en revue, ce serait une occupation aride et fastidieuse, du moins signaler les plus caractéristiques et essayer d'en dégager l'intérêt.

La pièce a été composée en 1864 ; elle a subi une dernière revision en 1868, au moment de la mise à l'impression. Elle appartient, — rencontre assez curieuse, — à ce genre pittoresque ou descriptif pour lequel Sully Prudhomme se sentait naturellement peu d'inclination, mais auquel il lui arrivait en ce temps-là de sacrifier, sous l'influence de ses amis du Parnasse. Elle est composée de la façon la plus simple. Dix vers décrivent le cygne nageant sur les eaux ; douze nous convient à le suivre dans ses navigations le long des bords ombreux du lac ou dans son milieu éclatant de soleil ; dix le montrent, au soir, endormi sous les étoiles. Le poète n'est pas arrivé du premier coup à cette simplicité. Il avait tout d'abord mis à la description proprement dite un bref préambule :

> Le cygne solitaire est heureux, car ses jours
> Imitent sa mollesse et sa grâce en leur cours...

Ces deux vers, chargés de termes abstraits, amortissaient d'avance, en s'efforçant de la préparer, l'impression qu'il se proposait de produire. Il les a, très heureusement, supprimés. Sans circonlocutions superflues, dès le premier mot, il nous

(1) *Testament poétique, Introduction : Lettre à Mounet-Sully, du 6 novembre* 1879.

présente, dans son élément ordinaire et en pleine action, le bel animal dont il veut nous faire admirer la grâce :

> Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
> Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes
> Et glisse...

Entre la seconde et la troisième partie, il avait inséré le couplet suivant :

> A l'heure où la baigneuse au propice loisir
> S'accoude et rêve, il sent un olympien désir.
> Comme elle est seule et nue, à l'ombre sous un arbre,
> Il sort de l'eau, gravit la margelle de marbre
> Et presse en frémissant sur son poitrail moelleux
> Le sein frais de Léda qui ferme ses yeux bleus.

Ce *quadro* mythologique, d'une galanterie surannée, d'une élégance, dans le détail, assez banale, était inattendu et déplacé. Il tranchait fâcheusement par son caractère convenu, sur le reste du morceau où, dans l'ensemble, Sully s'efforce de fixer des sensations et de peindre d'après nature. Il y tenait pourtant, car il le recopia plusieurs fois et ne le supprima qu'au dernier moment. Enfin le bon goût — le sien ou celui d'un de ses conseillers ordinaires — l'emporta. Outre ces deux grosses variantes, le manuscrit porte la trace de toute une série de tâtonnements qu'il est curieux de suivre. Le poète essaye une expression, puis une autre, et encore une autre, et parfois il revient, tout compte fait, à la première. Ces changements s'expliquent dans certains cas par un souci d'élégance et d'exactitude : il s'agit d'écarter un mot qui n'est pas dans le style du morceau ou de rectifier une erreur, de nous montrer au lieu de la « splendide panse » du cygne sa « gorge éclatante », de remplacer par des « rainettes » les « grenouilles » qui mènent leur bruit sur les bords du lac, ou par une « luciole » la « libellule » qui errait bien invraisemblablement au clair de lune, heure où les libellules sont posées et endormies sur les roseaux. Mais le plus souvent on sent chez Sully Prudhomme la préoccupation de rendre avec toute la précision dont son art est capable, l'image qu'il porte en lui. Je n'en donnerai qu'un exemple. Le plumage du cygne l'a frappé

par sa blancheur éblouissante et par cette légèreté moelleuse qui est comme une caresse pour l'œil. Il a voulu exprimer en un seul vers cette double impression et il a écrit :

Le duvet de ses flancs est pareil
Aux fragiles flocons de la neige au soleil.

Mais ce mot de « flocons » convient, non pas à la neige qui est sur la terre, mais à la neige qui tombe, non par un jour de soleil, mais par un jour blême, sous un ciel gris, blanche, mais d'une blancheur amortie et terne. A « flocons » il a substitué « cristaux », et du coup on voit le champ de neige réfléchir la lumière de ses mille facettes. Mais en dépit de la présence de l'épithète « fragiles », l'image, si elle a l'éclat du diamant, n'a plus le moelleux du duvet. L'écrivain se remet à la besogne :

Le duvet de ses flancs est pareil
A la neige qui tremble et fond sous le soleil.

Mais des deux verbes auxquels il a recours, ni l'un ni l'autre, pris en soi, n'est juste, et, réunis, ces deux à peu près ne suggèrent qu'une image indécise et fausse. Le plumage tremble, mais non pas la neige ; la neige fond, mais non pas le duvet. Encore un effort :

Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil.

Tout y est cette fois, l'éclat et la légèreté, le moelleux et la blancheur, la couleur et le mouvement ; tout tient dans la mesure étroite de ces douze syllabes. Le poète peut poser sa plume et se déclarer satisfait.

II

Cette recherche infatigable de la précision absolue est un des mérites éminents de Sully Prudhomme. Elle ne laisse pas d'avoir ses inconvénients. Il était le premier à les reconnaître, et les critiques qui s'intéressaient à sa poésie les lui avaient plus

d'une fois signalés. Paul Albert, notamment, lui avait recommandé de ne pas exagérer le goût de la précision et de la formule dans ses poèmes philosophiques et scientifiques, de peur que des compositions de ce genre ne fussent accessibles qu'à un trop petit nombre de lecteurs. « Mais, ajoutait Sully en rendant compte de cette conversation, comme mon plaisir est de préciser et de formuler, je me corrigerai difficilement de cet excès (1). » Loin de s'en corriger, il s'y abandonna de plus en plus. C'est en voulant à toute force être exact et précis, en n'admettant aucun flottement dans la pensée, aucun vague dans l'expression, qu'il a laissé s'introduire dans certaines parties de son œuvre lyrique le prosaïsme et la sécheresse qu'on lui reproche souvent, sans avoir toujours l'équité de reconnaître que ces défauts certains sont la rançon de ses qualités les plus rares et les plus originales. Dans ses poèmes philosophiques et scientifiques, l'impossibilité de se servir du vocabulaire technique de la philosophie et des sciences, dont l'utilité est hors de cause, mais qui au regard de l'art n'est qu'un langage barbare et un affreux jargon, et le désir de n'en pas moins exprimer dans toute leur rigueur les vérités de cet ordre l'ont conduit à substituer aux termes propres, qu'il ne pouvait pas employer, des périphrases, ou à déterminer le sens des mots courants dont il usait dans leur sens scientifique, par des définitions qui, les unes et les autres, s'offrent à l'esprit du lecteur comme autant d'énigmes qu'il est invité à déchiffrer. L'espace nous est représenté comme :

> un vide ouvert de tous côtés,
> Abîme où l'on surgit sans voir par où l'on entre,
> Dont nous fuit la limite, et dont nous suit le centre (2).

Ailleurs l'application de la trigonométrie au calcul de la hauteur des astres est résumée dans les trois vers suivants :

> Mais la terre suffit à soutenir la base
> D'un triangle où l'algèbre a dépassé l'extase :
> L'astronomie atteint où ne ment plus l'azur (3).

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Le Zénith.*
(3) *Ibid.*

Ailleurs encore le poète, reculant devant le mot *baromètre*, nous montre les aéronautes

épiant l'échelle où se mesure
L'audace du voyage au déclin du mercure (1).

J'ai déjà cité quatre vers de *la Justice* où la loi de l'identité de la matière et la loi de la gravitation universelle sont mises en deux formules exactes et rapides (2). Voici entre vingt passages du même genre l'analyse par laquelle le philosophe établit le caractère fatalement déterminé des actes que nous croyons volontaires :

Seul le plus fort motif peut enfin prévaloir :
Fatalement conçu pendant qu'on délibère,
Fatalement vainqueur, c'est lui qui seul opère
La fatale option qu'on appelle un vouloir.

En somme, se résoudre aboutit à savoir
Quelle secrète chaîne on suivra la dernière ;
Toute l'indépendance expire à la lumière,
Puisqu'on saisit l'anneau sitôt qu'on l'a pu voir (3).

Dans le *Bonheur*, la revue que fait Sully Prudhomme des progrès accomplis par l'esprit humain dans l'ordre philosophique et scientifique lui est un motif, qu'il a dû saisir avec enthousiasme, de donner cours à son goût de définir et de formuler. Voici en onze vers, dont chacun appellerait au moins un chapitre de commentaires, un résumé du système de Leibniz :

Leibniz divise l'Etre en milliers de génies
Qu'il fait miroirs du monde, obscurs, troubles ou clairs,
Monades sans lien et cependant unies ;
Un Dieu, pour en former le meilleur univers,
D'avance en a réglé toutes les harmonies.
Locke n'avait chargé que les sens de pourvoir
Par leur lumière aveugle à l'œuvre du savoir ;
Leibniz, de ces flambeaux dénonçant l'indigence,
Y joint l'éclair sacré né de l'intelligence.

(1) *Le Zénith.*
(2) Voir le chapitre VIII.
(3) *La Justice, VI^e veille.*

Il voit les faits aux faits continûment s'unir
Et l'existence éclore au sein du devenir (1).

Et voici en vingt-deux vers qui, s'ils sont plus nombreux, sont aussi plus courts, toute l'histoire des découvertes faites de Franklin à Ampère dans le domaine de l'électricité :

Franklin provoque avec audace
Et désarme, savant héros,
De la foudre qui le menace,
Dans son piège aigu, les carreaux ;
Il lui trace en maître sa voie,
La force à ramper et la noie.
Sur l'ambre le vol d'un duvet
Trahit qu'en bas elle couvait ;
Un disque de cire ou de verre
Ose imiter le bras du Dieu
En qui l'humanité révère
L'auteur du tonnerre et du feu !
Puis par une vertu nouvelle
Dans l'éveil d'un muscle endormi,
La foudre éparse se révèle,
Silencieuse, à Galvani.
Franklin l'annulait terrassée ;
Volta la gouverne amassée ;
Ampère fait d'elle un aimant
Et dans sa vitesse fidèle
Prépare à la pensée une aile
Qui ceint la terre en un moment (2).

Il n'échappera à personne que dans ce couplet il est question successivement du paratonnerre et de la machine électrique, des fameuses expériences sur les grenouilles, de la pile, de l'électro-aimant et du télégraphe. De tels passages excitent une curiosité d'un certain genre ; on continue pour voir si l'auteur tiendra la gageure jusqu'au bout, s'il se tirera aussi bien d'affaire en ce qui concerne la chimie, la botanique ou la médecine. Mais ils ne laissent après eux que l'impression pénible d'un gros effort dépensé en vain.

(1) *Le Bonheur*, V, *La philosophie antique*.
(2) *Le Bonheur* : *VI*, *Les Sciences*.

III

La science a formé et gâté le style de Sully Prudhomme. Elle a, si paradoxal que ce résultat puisse être, favorisé l'essor de son imagination. Cette faculté n'existait pas chez lui à un degré extraordinaire. On s'en apercevrait, s'il ne l'avait dit lui-même bien des fois, à la complaisance avec laquelle il accueille les images qui se présentent toutes faites à son esprit, particulièrement les comparaisons mythologiques. On est étonné de voir combien on rencontre, à toutes les époques, dans sa poésie, de sujets allégoriques ou de simples comparaisons empruntés aux légendes antiques : dans les *Stances et Poèmes*, *Hermaphrodite*, *Pan*, *Silène*, *la Néréide* ; dans *les Epreuves*, *les Danaïdes* ; dans *les Vaines Tendresses*, *le Lit de Procuste* ; dans le *Prisme*, *La bonne nourrice* ; sans parler de ce poème entièrement mythologique qui s'appelle les *Ecuries d'Augias*. Veut-il donner l'idée du repos absolu auquel il aspire, il se voit transformé en « un Terme habitant sa gaine avec plaisir (1) ». Encore l'image, ici, est-elle pittoresque ; ailleurs elle ne sera guère, selon la pure tradition classique, qu'un ornement du style. Veut-il exhorter l'humanité à l'action ? il donne la parole à Atlas que le labeur effroyable qu'il endure à porter le monde sur ses épaules autorise assurément à sommer les autres de se mettre au travail (2). Veut-il louer dignement les bienfaits dont notre époque est redevable à Pasteur ? il en fait « un nouvel Hercule », vainqueur de « cette hydre invisible » qu'est la maladie (3). Il semble qu'on trouve chez lui quelque survivance d'un tour d'esprit qui fut trop cher aux poètes de l'époque impériale.

La préoccupation continuelle qu'il avait des choses scientifiques l'a heureusement tourné vers d'autres objets. Elle a ouvert

(1) *Les Epreuves* : *Repos.*
(2) *Ibidem* : *L'axe du monde.*
(3) *Le Prisme* : *A Pasteur.*

à son imagination des routes plus neuves. Elle lui a fait découvrir des rapports que l'œil d'un poète qui n'aurait été que poète n'aurait jamais remarqués. Les images qu'il emprunte à l'astronomie sont nombreuses. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, l'astronomie étant de toutes les sciences celle qui éveille le plus naturellement des idées poétiques. Mais il emprunte aussi à d'autres sciences. Qu'on relise, dans la *Vie intérieure*, une petite pièce infiniment délicate :

Je rêve et la pâle rosée
Dans les plaines perle sans bruit.
Sur le duvet des fleurs posée
Par la main fraîche de la nuit.

D'où viennent ces tremblantes gouttes ?
Il ne pleut pas, le temps est clair.
C'est qu'avant de se former, toutes
Elles étaient déjà dans l'air.

D'où viennent mes pleurs ? Toute flamme
Ce soir est douce au fond des cieux ;
C'est que je les avais dans l'âme
Avant de les sentir aux yeux.

On a dans l'âme une tristesse
Où tremblent toutes les douleurs,
Et c'est parfois une caresse
Qui trouble, et fait germer les pleurs (1).

Le poète aurait-il trouvé de nos larmes sans causes cette interprétation si fine et si pénétrante, en tout cas aurait-il pu la rendre aussi pleinement sensible, si sa mémoire ne lui avait suggéré fort à propos la théorie par laquelle les physiciens expliquent la formation de la rosée ?

La science a donc, dans une certaine mesure, enrichi l'imagination de Sully Prudhomme ; elle a, d'autre part, obligé cette imagination à des efforts que, de son propre mouvement, elle n'eût pas sans doute songé à s'imposer. La nécessité de donner aux idées abstraites, philosophiques ou scientifiques, qu'il se proposait d'exprimer, une forme qui les rendît accessibles aux

(1) *Stances et Poèmes* : *Rosées*.

sens, lui a fait chercher dans la nature et dans la vie maintes comparaisons qui n'ont pas pour unique mérite d'aider le lecteur à suivre le développement d'une pensée ardue. Dans leur concision, elles font tableau. On en trouverait sans peine des exemples dans les stances ou les sonnets de sa première manière, notamment dans la quatrième partie des *Epreuves*, celle qui est intitulée *Action*. On en trouvera, comme on peut s'y attendre, de plus nombreux encore dans les grands poèmes de sa maturité. Ici c'est la science elle-même qui est comparée à un écheveau

> Emmêlé dans les doigts d'une aïeule qui tremble
> Et dont mille marmots tirent les bouts ensemble (1) ;

là, c'est l'humanité présentée sous la figure d'un grand arbre (2), ou les nations assimilées à des troupes d'oiseaux migrateurs :

> Dans les bandes d'oiseaux unis pour voyager,
> Chacun soumet son aile au vol des autres ailes (3) ;

ailleurs, c'est la raison représentée comme un équilibriste qui s'avance lentement sur sa corde raide (4) ; ce sont les systèmes philosophiques surgissant et tombant, depuis des milliers d'années,

> Au souffle de l'esprit qui se porte en avant,
> Comme les blés courbés tour à tour par le vent (5) ;

c'est la doctrine de Hegel se haussant vers la vérité, sur les débris de tout ce qui l'a précédée, comme une végétation parasite qui grimpe à des pierres croulantes :

> On ne sait si ce lierre est l'étai des ruines,
> Ou, pour ne pas tomber, se cramponne au vieux mur (6) ;

(1) *Les Destins.*
(2) *La Justice, IV^e veille.*
(3) *Id., X^e veille.*
(4) *Le Prisme : La Corde raide.*
(5) *Le Bonheur, V, La philosophie antique.*
(6) *Id., VI, La philosophie moderne.*

c'est encore, en quatre vers, cette large vision du flux incessant qui emporte toutes choses :

> Tu verras s'écrouler, procession rampante,
> Les accidents poussés par le guide éternel,
> Comme un fleuve qu'entraîne entre ses bords sa pente
> Et dont l'eau vient du ciel, passe et retourne au ciel (1).

Ce sont là autant de fleurs que Sully Prudhomme a cultivées tout exprès pour en orner les avenues arides de la philosophie et de la science, et qu'il nous donne de temps à autre l'agrément de cueillir.

Ces images, les unes et les autres, celles que les sciences lui suggèrent, ou celles qu'il emprunte à la vie courante, comment s'en sert-il ? comment les développe-t-il ? avec quel art et selon quelles lois ? « Je trouve toujours dans la poésie de mes confrères, disait-il, des qualités que je n'ai point, et cela me rend respectueux pour leurs vers, encore que je puisse me reconnaître aussi des qualités qui leur manquent. Ils ont presque tous plus d'images que moi et des images plus éclatantes... » Mais, ajoutait-il, « il me semble aussi que je m'applique davantage à suivre logiquement mes comparaisons, en élaguant tout ce qui dans l'image, n'est pas utile à l'allégorie (2). » On ne saurait parler plus judicieusement de soi-même, et si l'on voulait illustrer d'un exemple cette réflexion de Sully Prudhomme, on n'aurait vraiment que la peine de choisir. Le *Vase brisé*, que tout le monde connaît, n'est qu'une comparaison suivie dans tous ses détails avec une minutieuse exactitude. On peut en dire autant d'un bon nombre de sonnets des *Epreuves*, qui appartiennent à cette courte période de ferveur initiale, où, sous l'influence de Leconte de Lisle et du Parnasse, Sully s'exerçait à emprunter aux choses matérielles leurs formes et leurs couleurs pour peindre les choses de l'âme. J'en retiendrai seulement celui que le poète a intitulé *Au Prodigue*, et qui enferme une pensée très délicate en une forme d'une exquise pureté :

(1) *Le Bonheur*, *VIII*, *La curiosité.*
(2) *Lettres à une amie.*

Le cœur n'est pas fragile ; il est fait d'or solide.
Plût aux Dieux que, pareil à l'amphore de grès,
Il ne durât qu'un temps et fût poussière après.
Mais il ne s'use pas, ô douleur ! il se vide.

Au bord la volupté rôde, toujours avide.
Frère, ne permets pas qu'elle y boive à longs traits !
Garde sévèrement ce qu'il contient de frais,
Trésor vingt ans accru qu'une nuit dilapide.

Sois avare de lui. Malheur à l'insensé
Qui, portant ce beau vase aux rouges bacchanales,
En perd le baume au pied des idoles banales !

Il sent un jour, sincère et traître fiancé,
Les lèvres d'une vierge à son cœur se suspendre,
Et son cœur grand ouvert n'a plus rien à répandre (1).

L'image ainsi poursuivie et détaillée n'est plus une comparaison, c'est pour reprendre le mot dont Sully Prudhomme se servait tout à l'heure, une « allégorie ». A plus forte raison une pièce comme le beau sonnet des *Danaïdes* (2), relèverait-elle de ce genre. Il n'est guère en faveur aujourd'hui : nous lui trouvons quelque chose de didactique et, pour cette raison, d'un peu froid. Nous lui préférons le symbole, qui n'est en somme qu'une allégorie dont le dessin est moins précis, l'application moins rigoureuse. Le propre du symbole est d'éveiller ou d'évoquer des images qui à leur tour engendrent des sentiments, moins encore, suggèrent un état d'âme, ou même font simplement rêver. Un symbolisme de ce genre n'est guère le fait d'un poète qui aurait pu se vanter, lui aussi, de n'avoir jamais écrit un vers qui, bien ou mal, ne voulût dire quelque chose. Lorsqu'on rencontre chez lui, comme cela arrive quelquefois, des métaphores tournées au symbole, l'interprétation en est trop clairement imposée pour que nous y prenions l'espèce particulière de plaisir que nous demandons à la poésie symbolique. Je songe à des pièces que j'ai déjà eu l'occasion de citer : *l'Idéal*, dans la *Vie intérieure*, ou *l'Etranger*, dans *les Vaines Tendresses* (3).

(1) *Epreuves.*
(2) Dans les *Epreuves* également.
(3) Voir les chapitres III et IX.

Le don le plus rare que Sully Prudhomme ait possédé, dans l'ordre de l'imagination, c'est plutôt celui de trouver de ces métaphores rapides, qui entr'ouvrent d'un seul mot tout un monde de sentiments et de pensées. Telle est, par exemple, cette évocation de la bien-aimée, toujours vivante, mais à jamais perdue pour lui, dont l'image hante sa mémoire :

O morte mal ensevelie,
Ils ne t'ont pas fermé les yeux (1) !

Et ailleurs :

Hélas ! je ne peux pas souffler comme un flambeau
L'œil bleu pâle qui luit dans mon cœur solitaire... (2)

C'est encore la conclusion de ce beau sonnet intitulé *Pitié tardive*, qu'on a eu raison de recueillir parmi les « épaves » de sa poésie. Il s'y adresse à celle qui n'a pas su être bonne au temps où il l'aimait, et qui, poussée par je ne sais quelle compassion, s'attendrirait sur lui maintenant qu'il ne peut plus l'aimer :

Adieu, laissez mon cœur dans sa tombe profonde ;
Mais ne le plaignez pas, car s'il est mort au monde,
Il a fait son suaire avec un pan du ciel (3).

Des traits du genre de ce dernier, qui font tenir en trois mots l'immensité, même s'ils n'abondent pas dans l'œuvre d'un écrivain, en rehaussent singulièrement la qualité.

IV

Les images et le style ne sont pas tout pour les poètes. Leur pensée ne reçoit son expression parfaite que lorsqu'elle prend la forme du vers. Aussi de tout temps les questions de technique

(1) *Stances et Poèmes* : *Mal ensevelie.*
(2) *Les Epreuves* : *Fatalité.*
(3) *Epaves* : *Pitié tardive.*

ont-elles une place importante dans leurs préoccupations. Sully Prudhomme s'y est intéressé jusqu'à écrire sur cette matière aride un petit livre intitulé : *Réflexions sur l'art des vers.* On retrouve dans cette dissertation de métrique le tour d'esprit que nous avons maintes fois déjà remarqué chez lui. Il entreprend de justifier scientifiquement, en les fondant sur les lois de l'acoustique, les règles traditionnelles de la versification française. La musique, disait Leibniz, est une mathématique inconsciente. Sully Prudhomme en dirait volontiers autant de cette musique spéciale que nous font entendre les poètes de notre langue. Il découvre les raisons profondes d'un usage presque millénaire et élève des maximes empiriques à la hauteur de vérités de raison. La démonstration est ingénieuse. Elle tombait fort mal en 1892. C'était le temps où les adeptes du symbolisme déclaraient nulles et non avenues toutes les règles sans exception que tant de générations de poètes avaient, — tout en les accommodant à leurs besoins, — jusque-là, dans leur ensemble, respectées, faisaient table rase du passé et prétendaient instaurer une poétique nouvelle. Sous le nom de « vers libre » une sorte de prose cadencée, découpée en tronçons irréguliers, soumis ou non aux lois de la rime ou de l'assonance, prétendait supplanter les anciennes formes de versification fondées sur le nombre réglementaire de syllabes, la nécessité de la rime et l'emploi de la césure. Entre le poète fidèle au passé et les novateurs plus ou moins audacieux s'engagea une controverse, dans le détail de laquelle je n'entrerai point : controverse des plus courtoises, qui se termina par un compromis. Sully Prudhomme fit des concessions sur des points secondaires ; il admit des pratiques que la versification traditionnelle condamnait ; il admit l'hiatus, quand il ne blesse pas l'oreille ; il admit la non-alternance des rimes masculines et féminines ; mais il se refusa énergiquement, au nom de la poésie, et aussi au nom de la science, à approuver toute tentative de modifier la constitution intime du vers français au point de le confondre avec la prose (1). Il

(1) Voir, dans le *Testament poétique*, la lettre à M. Adolphe Boschot, de 1897.

espérait que, après épreuve faite, ses jeunes confrères reviendraient à la facture traditionnelle, plus ou moins assouplie et libérée, et il semble bien qu'un avenir très rapproché lui ait donné raison.

Quant à son usage personnel, il n'appelle aucune observation qui soit d'un intérêt capital. Il avait débuté par écrire en vers irréguliers, à la façon de La Fontaine et des poètes du XVIII^e^ siècle ou du commencement du XIX^e^. Nous avons eu un spécimen de cette première manière dans la grande pièce lue à la conférence La Bruyère, *le Rire du désespoir*, que j'ai longuement analysée (1). On en trouve un autre dans *le Prisme* ; c'est le morceau intitulé *Métaphysique*, dont voici les premiers vers :

Quand l'homme, jusqu'alors ouvrier sans repos,
De la terre eut conquis la face et les entrailles,
Autour de lui rangé les pierres en murailles,
Les bêtes en troupeaux,
Il usa noblement de son loisir de maître.
Hanté par un plus haut souci,
A la Nature il s'était fait connaître,
Il voulut la connaître aussi.

Vers de douze, de six, de huit et de dix syllabes alternent dans ce couplet sans que leur combinaison, je l'avoue, produise une sensible harmonie. Sully abandonna assez vite cette forme surannée, pour adopter l'alexandrin en longues tirades à rimes entrecroisées, à l'exemple d'Alfred de Musset :

Quand un jeune cheval vient de quitter sa mère,
Parce qu'il a senti l'horizon l'appeler,
Qu'il entend sous ses pieds le beau son de la terre,
Et qu'on voit au soleil ses crins étinceler,
Dans le vent qui lui parle il agite la tête,
Et son hennissement trahit sa puberté :
C'est son premier beau jour, c'est la première fête
De sa vigueur naissante et de sa liberté !... (2)

Il avait cette fois découvert la beauté du rythme poétique.

(1) Voir le chapitre II.
(2) *Stances et Poèmes* : *Le Joug*.

La fréquentation de Leconte de Lisle et des Parnassiens l'amena à concevoir la valeur d'un vers bien construit, sans aucune de ces négligences, de ces faiblesses ou de ces tricheries même que certains écrivains de l'école précédente, Musset notamment, se permettaient sous le nom de licences. Quand une fois les secrets de la facture nouvelle lui eurent été révélés, il les appliqua avec son inflexible conscience. Il reconnaissait que beaucoup de ses confrères étaient plus brillants que lui ; mais il s'accordait « d'être un versificateur plus scrupuleux, dédaignant les rejets qui ne sont que des facilités et non des beautés », cherchant « à faire le vers le plus inébranlable et le plus immuable (1) ». Il y a réussi, surtout dans celles de ses poésies qui n'excèdent pas une certaine longueur. Il a montré un goût marqué pour le sonnet ; personne ne s'est astreint plus exactement que lui, et avec plus d'aisance apparente, aux règles compliquées qui déterminent d'une manière invariable la forme métrique de ce petit poème. Ses rimes sont très soignées, exactes plutôt que rares ou que sonores. Evidemment, pour lui, la principale beauté du vers n'est pas là. Ce qu'il y a dans sa manière de versifier de plus original, c'est sa préférence pour les mètres courts, l'octosyllabe, dont il a fait un constant usage, les vers de sept, de six, de cinq, de quatre, de trois et de deux syllabes, qu'il combine les uns aux autres, en en tirant des effets d'une joliesse un peu maniérée parfois et précieuse :

Madame, vous étiez petite ;
J'avais douze ans.
Vous oubliez vos courtisans
Bien vite !

Je ne voyais que vous au jeu
Parmi les autres ;
Mes doigts frôlaient parfois les vôtres
Un peu...

Comme à la première visite
Faite au rosier,
Le papillon sans appuyer
Palpite,

(1) *Lettres à une amie.*

Et de feuille en feuille, hésitant
S'approche, et n'ose
Monter droit au miel que la rose
Lui tend,

Tremblant de ses premières fièvres,
Mon cœur n'osait
Voler droit des doigts qu'il baisait
Aux lèvres... (1)

Ces rythmes mêmes répondent à ce qu'il y a de délicatement compliqué dans la nature d'un poète que la méditation des grandes pensées n'a pas empêché d'être sensible aux plus fines influences du cœur.

V

En somme l'art de Sully Prudhomme est un art très étudié, très conscient de lui-même, qui n'a pas, et cela à dessein, de procédés particulièrement saillants, mais qui emploie ceux dont il dispose avec une parfaite justesse et une minutieuse exactitude. C'est, si l'on peut ainsi parler, un art de précision. Il recherche en toute occasion la nuance : la nuance vraie, plutôt que la nuance rare. Cette recherche aboutit tantôt à une élégance nerveuse, mais un peu sèche, tantôt à une certaine grâce subtile et fuyante. Abstraction faite de la qualité du sentiment et de la pensée, qui chez un homme comme lui n'est pas négligeable, c'est en cette grâce que consiste le charme propre de ses vers, charme auquel on ne cède pas toujours du premier coup, qui demande une certaine initiation et habitude, mais qui, une fois qu'on s'y est laissé prendre, est très attachant et très fort.

Cet art n'a pas sa fin en lui-même. Il est au service d'une conception nettement déterminée de la poésie : conception très haute, très discutable aussi. C'est que la poésie a pour objet d'exprimer la vérité. N'entendez pas seulement par là que le

(1) *Les Vaines Tendresses* : *Enfantillage.*

poète doit être sincère ; et encore y aurait-il lieu de demander en quoi consiste cette sincérité. Entendez qu'il doit consacrer son talent à faire connaître aux hommes les vérités qui s'adressent d'ordinaire à leur raison. « Je suis obsédé de cette pensée, écrivait-il en 1873, que la poésie, loin d'exclure l'expression des vérités supérieures d'un caractère scientifique, la rendrait au contraire plus juste *intimement* si elle était pourvue de la hardiesse nécessaire dans son langage. Il faudrait qu'un poète comme Hugo imposât à l'esprit français la beauté du vrai... Il serait à souhaiter que les vérités ou du moins les magnifiques vraisemblances des hypothèses de la science, prissent possession du cœur des hommes comme elles conquièrent leur esprit. La poésie seule pourrait produire ce résultat. Elle a son mode de démonstration. Ce qui a pu être dit en beaux vers acquiert une précision qui s'adresse à toutes les facultés ensemble, et ainsi la sensibilité collabore avec l'intelligence, elle joue le rôle du verre grossissant qui met en lumière les intimités de la nature (1). » L'alliance de la poésie et de la science est l'idéal auquel il a songé, plus ou moins vaguement, dès sa jeunesse ; qu'il a essayé, avec une courageuse persévérance, de réaliser dans son âge mûr.

On ne peut contester la noblesse de la tentative ; on ne peut contester davantage qu'elle a échoué. Pourquoi ? Est-ce la faute du poète, qui n'a pas su parer l'austère vérité philosophique ou scientifique des ornements dont la poésie dispose ? Mais le poème de *la Justice*, dans sa nudité quasi absolue, me semble plus près de la véritable poésie que l'idylle assez fade dont Sully Prudhomme a cru embellir le poème du *Bonheur*. Ce n'est pas une question d'artifice littéraire. Il faut avoir la franchise de le dire : il y a incompatibilité dans la nature des choses. La science et la poésie sont deux parallèles qui ne se rencontrent qu'à l'infini. En Dieu, elles se confondent ; dans nos esprits, elles s'opposent. La poésie est intuition, émotion, images. La science est abstraction, raisonnement, froideur. Il paraît aussi vain de vouloir faire entrer la science dans la poésie que de faire

(1) *Lettres à une amie.*

entrer la poésie dans la science. Il est aussi peu poétique de développer en vers un théorème qu'il serait peu scientifique de mettre en équation le sentiment de la nature ou les passions de l'amour. D'un côté, des faits, de l'autre, des sentiments : ne mêlons pas les deux ordres, sous peine d'engendrer de pénibles confusions.

Est-ce à dire cependant qu'il n'y ait entre eux aucun rapport ? Assurément non. La science, sous la forme proprement scientifique, qui est celle de la démonstration, n'a rien à voir avec la poésie. Mais elle peut être une source de poésie par les impressions qu'elle produit sur le cœur du poète et les sentiments qu'elle y fait naître. Aux alentours de l'an 1600, la science invente deux merveilleux instruments. L'un permet à l'homme de sonder les profondeurs de l'espace et d'y découvrir des mondes ; l'autre lui permet de se pencher sur une particule de matière et d'y découvrir d'autres mondes. Quelqu'un s'émeut devant cette double perspective. C'est Pascal. Il écrit la page célèbre sur les deux infinis. « Qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien et tout. Infiniment éloigné de comprendre les extrêmes, la fin des choses et leur principe sont pour lui invinciblement cachés dans un secret impénétrable, également incapable de voir le néant d'où il est tiré, et l'infini où il est englouti. » Pascal avait le génie scientifique. Il n'est pas nécessaire de le posséder pour être un poète de la science. Il suffit de connaître ses découvertes, d'en saisir la portée, d'en admirer la grandeur, de comprendre ce qu'elle est en elle-même et quel rôle elle joue dans la vie de l'humanité. Il suffit d'avoir de l'intelligence et de l'enthousiasme. Les poètes de la science, — dans la mesure où la poésie peut prendre la science pour source d'inspiration plutôt que pour matière, — c'est Lamartine écrivant *l'Infini dans les cieux*, c'est Vigny dans la *Bouteille à la mer*, c'est Hugo dans *Plein Ciel*, c'est Verhaeren dans certaines pièces des *Forces tumultueuses* ou des *Rythmes souverains*, c'est Sully Prudhomme dans *le Zénith*. Le jour où, sous l'impression toute chaude de la catastrophe, il écrivit ces trois

cents vers à la gloire du génie humain et de l'énergie humaine, lancés, coûte que coûte, à la poursuite du vrai, ce jour-là, mais ce jour-là seulement, il réalisa l'alliance qu'il avait rêvée de la poésie et de la science.

VI

Aussi, malgré son grand effort, n'est-ce pas comme poète philosophique et scientifique qu'il a chance de se survivre. C'est comme poète élégiaque et sentimental. Il occupe à ce titre, dans la littérature poétique du XIX^e^ siècle, une place qui, si elle n'est pas une place de tout premier rang, est une place de choix. Il a eu, en son temps, son influence. Ce temps se place entre la guerre de 1870 et les premiers balbutiements, vers 1885, de l'école symboliste. A cette époque, Leconte de Lisle siégeait dans l'imagination des jeunes poètes comme l'idole de laque et d'or, comme le Bouddha vers qui devait monter leur encens. Mais dans le temple, il y avait quelques chapelles où des divinités moins majestueuses étaient l'objet d'une dévotion plus discrète. Sully Prudhomme occupait l'une de celles-là. Après avoir vu, en 1866, son irréprochable recueil des *Epreuves* à demi méconnu, même de ses amis qui cherchaient, paraît-il, le moyen de le lui faire retirer des mains de l'imprimeur (1), il commençait, en 1873, à recevoir les hommages des débutants, leurs témoignages de sympathie, leurs demandes de conseils. Il lui fallait répondre à des lettres, donner des consultations, lire des manuscrits, écrire des préfaces. Il se déclarait accablé de ces occupations qui lui faisaient perdre un temps énorme. Mais tout en pestant contre les importuns, il n'avait pas le courage de les évincer. Il aurait craint de leur faire de la peine, et il se serait privé lui-même d'un délicat plaisir. « La sympathie sans précaution des débutants inconnus, écrivait-il, c'est une volupté sans mélange,

(1) *Lettres à une amie.*

et je m'y abandonne volontiers (1). » Il se sentait devenir, selon son expression, « chef de bande » (2) ; il en concevait un orgueil par lequel il ne se laissait pas enivrer. « Je pourrais croire que je suis en train de faire école, si ma manière se distinguait par une originalité voulue ; mais il me semble qu'à moins de penser ce que je pense, on ne doit rien trouver à imiter dans mon style ; j'ai soin d'en limer les angles, de sorte qu'il ne donne aucune prise à l'imitation (3). » On l'imitait néanmoins, et, du fait, qu'il constatait, il tirait à son usage une leçon de modestie. « Les jeunes gens qui sentent comme moi approuvent mes vers et volontiers s'en inspirent, ce qui me fait sentir admirablement mes défauts. Ils sont naturellement grossis par l'imitation, et c'est une excellente leçon pour moi, car tout ce qui est imitable en littérature est mauvais (4). » Cette imitation maladroite, c'est la rançon de la gloire littéraire, comme la caricature est celle de la popularité. Ne croyons pas cependant que les disciples de Sully Prudhomme fussent tous des poètes sans talent et des écrivains sans originalité. Parmi les livres de vers qu'il a tenu à présenter au public, je vois *la Jeunesse pensive*, d'Auguste Dorchain, *les Refuges*, de Maxime Formont, *les Vierges*, d'André Rivoire ; parmi ces admirateurs qui se sont inspirés de sa poésie, pour ne citer que les plus distingués, on doit nommer au premier rang l'auteur des *Médaillons* et des *Petites Orientales*, Jules Lemaître, l'auteur de la *Vie meilleure* et de *la Nature et l'Ame*, Charles de Pomairols, l'auteur de la *Vie inquiète* et des *Aveux*, Paul Bourget. Ceux-là ne lui ont pas renvoyé de lui-même une image grossièrement copiée ; ils offraient à ses regards des visages nouveaux où il pouvait seulement reconnaître quelques traits révélateurs d'une filiation, tout au moins d'une parenté spirituelle. Et j'imagine qu'il en éprouvait une légitime fierté.

Dans les vingt dernières années du XIX^e^ siècle, la poésie fran-

(1) *Lettres à une amie.*
(2) *Ibidem.*
(3) *Ibidem.*
(4) *Ibidem.*

çaise a pris une orientation nouvelle. L'influence de Baudelaire, toute-puissante sur les jeunes générations, l'impressionnisme de Verlaine, l'hermétisme de Mallarmé, le symbolisme et le vers-librisme, l'ont entraînée dans des voies tout opposées à celles que Sully Prudhomme avait suivies. Il s'est trouvé des poètes pour dire que sa poésie n'est pas de la poésie, ou même qu'elle est « l'antipode de la poésie (1) ». Tout récemment encore, — c'est en 1923, — une excellente revue, exclusivement consacrée à rendre compte du mouvement poétique, *la Muse Française*, ayant jugé à propos d'ouvrir une large enquête sur la définition de la poésie (2), recevait un certain nombre de réponses où le nom de Sully Prudhomme est cité tantôt avec éloges, tantôt, et plus souvent, avec une nuance de dédain. Si la comtesse de Noailles veut bien nous apprendre que « la poésie sentimentale et intellectuelle » de l'auteur de *la Vie intérieure* et des *Vaines Tendresses* « a charmé son adolescence », si elle estime que cette poésie a laissé « quelques harmonies pensives vraiment inoubliables », si d'autres accordent qu'il a écrit une douzaine d'élégies et de romances qui mériteraient « une petite place dans les anthologies », une dame, dont j'aime mieux taire le nom, « laisse tomber » Sully Prudhomme — c'est son mot, — d'un geste dont l'élégance est rendue d'une manière adéquate par l'expression qui le décrit ; plusieurs des répondants condamnent le poète sans phrases, et un pince-sans-rire affirme que, méprisant profondément tout le reste de son œuvre, il éprouve seulement la plus vive admiration pour la *Justice* et pour le *Bonheur*, que peut-être il s'est bien gardé de lire. C'est au point qu'un admirateur sincère, celui-là, le poète Alfred Droin, a cru devoir protester par une lettre écrite tout exprès, contre cette espèce d'ostracisme infligé « au plus grand poète philosophe de notre littérature, à celui qui a si merveilleusement uni, dans toute son œuvre, les idées aux sentiments, et qui, comme le divin Shelley,

(1) Le mot est, je crois, de M. André Thérive.
(2) Voir les livraisons des 10 avril, 10 mai, 10 juin, 10 juillet, 10 décembre 1923 et 10 janvier 1924.

a traduit musicalement, avec des mots, les nostalgies de Platon, plus encore que les fiertés de Lucrèce ». Il ne faut pas s'émouvoir à l'excès de telles injustices. Les réputations littéraires ont leurs éclipses. Mais les œuvres qui recèlent une âme de poésie en elles peuvent attendre le jugement de l'avenir. Sully Prudhomme a dès maintenant pour lui le témoignage des critiques éminents, depuis Sainte-Beuve jusqu'à Ernest Zyromski, en passant par Edmond Schérer, Jules Lemaître, Gaston Paris, Paul Bourget, J.-M. Guyau, Paul Desjardins, Emile Boutroux, qui ont analysé, commenté, caractérisé sa poésie et qui l'ont mise en sa vraie place. Il a et il aura pour lui, ce qui vaut mieux encore, le suffrage intime de tous ces « amis inconnus » auxquels il a dédié ses *Vaines Tendresses*, ces étrangers en qui il se sentait « des proches », ces frères dont les cœurs étaient « librement venus » à son cœur.

Comme on voit les ramiers, sevrés de leurs volières,
Rapporter sans faillir, par les cieux infinis,
Un cher message aux mains qui leur sont familières,
Nos poèmes parfois nous reviennent bénis,
Chauds d'un accueil lointain d'âmes hospitalières.

Et quel triomphe alors ! quelle félicité
Orgueilleuse, mais tendre et pure nous inonde,
Quand répond à nos voix leur écho suscité
Par delà le vulgaire, en l'invisible monde
Où les fiers et les doux se sont fait leur cité !

Cet écho, le poète n'est plus là pour l'entendre, mais il se prolonge après lui, et il continuera de vibrer, quoi qu'en disent les dédaigneux, aussi longtemps qu'il se trouvera une âme inquiète, délicate et tendre pour sympathiser avec la sienne et pour s'y reconnaître, et pour apprendre à lire plus clairement en elle-même en relisant ses vers.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

CHAPITRE I. — Les impressions d'enfance et de jeunesse. . . 1

CHAPITRE II. — Les débuts littéraires : la Conférence La Bruyère et le Parnasse contemporain. 25

CHAPITRE III. — La vie intérieure. 47

CHAPITRE IV. — La femme et l'amour. 70

CHAPITRE V. — Le rêve, la nature et l'art. 92

CHAPITRE VI. — La solitude. 115

CHAPITRE VII. — La poésie philosophique et scientifique : *Les Destins, Le Zénith*. 139

CHAPITRE VIII. — La poésie philosophique et scientifique (*suite*) : *La Justice, Le Bonheur*. 162

CHAPITRE IX. — L'art de Sully Prudhomme : les idées et les goûts littéraires ; la composition. 187

CHAPITRE X. — L'art de Sully Prudhomme (*suite*) : l'expression. Conclusion. 212

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.

DATE DUE

NOV 2	2 1977	NOV 15	1977

261-2500

Printed in USA

037802

PQ2448
Z5E8 Estève, mond.

Su dhomme, poète
senti poète philosophe.